

ÉTUDES D'ARCHIVES

4 – MARIE-EUGÉNIE ET LE PÈRE D'ALZON

INTUITIONS COMMUNES,
INFLUENCE RÉCIPROQUE ?

5 – POUR UNE SOCIÉTÉ RÉGÉNÉRÉE

PAR L'ÉVANGILE,
UN PROJET ÉDUCATIF AU 19^e SIÈCLE :
ANNE-EUGÉNIE MILLERET
ET LES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

Cum permissu Superiorum.

© Religieuses de l'Assomption

Maison Généralice
17, rue de l'Assomption
75016 Paris – France
www.assumpta.fr

Année 2012
ISBN : 978-2-9505841-3-7

Le présent fascicule constitue une édition revue et corrigée des numéros 4 et 5 d'Études d'Archives, publiés en 1988.

Les textes ont été travaillés, le premier à l'occasion d'une session sur le père d'Alzon, chez les Assomptionnistes de Rome, – le second pour une conférence dans le cadre d'un cycle organisé par l'Institut Catholique de Paris, à l'Institut Supérieur de Pédagogie. Ils ont pour titre : *Marie-Eugénie et le Père d'Alzon : intuitions communes, influence réciproque ?* et : *Pour une société régénérée par l'Évangile, un projet éducatif au 19^{ème} siècle : Anne-Eugénie Milleret et les Religieuses de l'Assomption.*

Ils sont ici regroupés afin de présenter à la fois la relation de deux fondateurs et les grandes orientations d'un projet éducatif. Œuvrer à la transformation de la société selon l'Évangile, n'est-ce pas toujours d'actualité, quelle que soit notre vocation personnelle ?



MARIE-EUGÉNIE ET LE PÈRE D'ALZON

INTUITIONS COMMUNES,
INFLUENCE RÉCIPROQUE ?

Études d'Archives n° 4

1^{ère} édition novembre 1988
2^e édition revue et corrigée 2012

Liminaire

En Avril 1988, une session était consacrée au père d'Alzon, chez les Pères de l'Assomption, à Rome. Elle s'adressait aux membres de leur Conseil de Congrégation, à la suite de plusieurs jours de réunion. Les Supérieures Générales des Congrégations féminines-Assomption y étaient invitées.

Une intervention nous avait été demandée pour la première journée dont le thème général était :

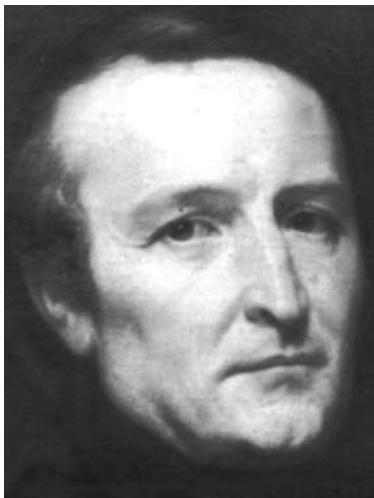
“Le père d'Alzon :
ses idées-force, son entourage, son influence.”

Voici le sujet qui nous était proposé :

“Marie-Eugénie et le père d'Alzon :
intuitions communes,
influence réciproque ?”

Le texte dit a été retravaillé pour être imprimé. Remis d'abord aux Pères, il est aujourd'hui envoyé à la Congrégation sous forme d'un numéro d'Études d'Archives.

Sœur Thérèse-Maylis
Octobre-Novembre 1988.



MARIE-EUGÉNIE ET LE PÈRE D'ALZON, INTUITIONS COMMUNES, INFLUENCE RÉCIPROQUE ?

Un titre sous forme d'interrogation... Il a été suggéré ainsi et m'a poussée à la réflexion.

Aujourd'hui, je suis heureuse que la question ait été posée, afin de conduire à une recherche plus approfondie, au-delà des affirmations premières.

Donc,

- **En un TEMPS,**

avec ses multiples gouvernements, ses mouvements nationaux et internationaux, ses courants politiques et ecclésiastiques, ses idéologies, ses personnalités marquantes.

- **pour une SOCIÉTÉ,** qui porte en elle

- les traces de la Révolution, les souvenirs napoléoniens, l'influence de la Restauration.
- la marque du déisme ou du scepticisme du siècle des lumières et la nostalgie du Romantisme.

une **société** pour laquelle sont parfois synonymes les expressions : “Dieu et liberté” ou “Dieu et ordre social”.

- **au service du ROYAUME,**

une vision qui va mobiliser les énergies et stimuler les cœurs.

≈ Un projet, des perspectives, une mission, un accomplissement.

C'est une **page d'histoire**, vécue au jour le jour comme à travers ses grandes étapes :

- c'est l'**histoire** de 40 ans d'amitié, avec ses tâtonnements, sa confiance, ses lumières, et aussi parfois, ses incompréhensions et ses souffrances.
- c'est un **chemin de vie**, retracé et relu à travers les rencontres et la correspondance de ces 40 années... De mère Marie-Eugénie au père d'Alzon, plus de 2000 lettres ; du père d'Alzon à mère Marie-Eugénie, à peu près autant, en général plus courtes.

Rencontres, correspondance et réalisations.

Les principales devises, inscrites dans les textes et dans la vie :

- *Dieu Seul*, - "qui ne fait pas oublier les hommes".
- *Laus Deo et Propter amorem Domini nostri Jesu Christi.*
- et surtout *Adveniat Regnum tuum.*

Devises qui vont apparaître au long du chemin qu'il nous est donné de parcourir.

I. À PARTIR D'UNE RENCONTRE

Tout part d'une rencontre.

Octobre 1838 : **Chatenay**, une petite ville de l'Isère, non loin de la Visitation de la Côte Saint-André, où Anne-Eugénie Milleret fait une sorte de pré-noviciat avant la fondation... Chatenay, où l'abbé Théodore Combalot est né en 1797 et où demeure encore sa mère.

Le 15 Août 1838, lendemain de son arrivée à la Visitation, Anne-Eugénie, 21 ans, écrit à son père spirituel, déjà vieux !... 41 ans : *Je me suis fait indiquer de loin votre Chatenay et je cherche à démêler de ma retraite ce toit où repose cette bonne et vénérable mère, que vous m'avez déjà fait aimer et qui n'aura pas trop de*

peine, j'espère, à donner quelque place dans son cœur à la fille nouvelle que son Abbé va lui amener à son tour. (Vol. I – N° 40)

Bientôt, une rencontre est organisée par l'abbé Combalot entre Anne-Eugénie, "sa" future fondatrice dont il dit beaucoup de bien et son jeune ami, l'abbé Emmanuel d'Alzon, du diocèse de Nîmes. L'un et l'autre nous ont laissé des échos de cet événement.

Le père d'Alzon, aux sœurs de l'Assomption, en 1875 :

En 1838, l'abbé Combalot fit un petit séjour chez mon père, pendant lequel il me parla de son projet de fonder un nouvel ordre religieux pour l'enseignement des jeunes filles. Il me dit qu'il avait rencontré pour cela une jeune personne comme on n'en trouverait pas sous la calotte des cieux ; qu'en trois mois elle avait appris le latin, qu'au bout de ce temps, elle traduisait Virgile d'une manière étonnante, qu'elle avait écrit un petit traité sur l'éducation qui était remarquable, que certainement, en Europe, il n'y avait pas une femme qui pût lui être comparée. "Je vous la ferai voir", me disait-il, car il la considérait déjà comme sa propriété...

Plus tard, il m'engagea beaucoup à venir à Chatenay, chez lui. "Venez donc, je vous montrerai Mlle Eugénie, vous la soutiendrez, l'encouragerez." – Je me rendis à cette invitation et c'est ainsi que je vis pour la première fois votre Mère qui portait déjà une robe violette, quoi qu'elle fût encore en personne du monde. Il fut convenu que nous irions faire un pèlerinage à une chapelle qui se trouvait sur une montagne peu éloignée.

Mère Marie-Eugénie raconte ce pèlerinage, dans une conversation du 30 avril 1881, pour l'anniversaire de la fondation.

Monsieur Combalot avait une certaine jalousie pour les personnes qu'il dirigeait et ne me laissait pas causer seule avec le père d'Alzon. Un jour cependant, nous étions allés visiter une chapelle dans la montagne et quand nous n'étions encore qu'à une certaine distance, ils se mirent à dire leur bréviaire ; moi, je disais mon chapelet. Vous savez la rapidité avec laquelle quelquefois le père d'Alzon disait l'Office. Il eut fini avant Monsieur Combalot, qui fut bien obligé de nous laisser parler. Le père d'Alzon me causa très sérieusement et chercha à me parler de l'œuvre.

Et ailleurs, dans une note de souvenirs sur le père d'Alzon :

Nous n'eûmes pas beaucoup d'entretiens seule à seul, car l'abbé Combalot veillait avec un soin jaloux à ne pas m'en laisser l'occasion... Sans lui ouvrir ma conscience dans un rapport si fugitif, je me sentis pour lui beaucoup d'estime et de confiance. (Vol. XV – N° 3636)

Quant au père d'Alzon :

J'eus avec elle plusieurs conversations très sérieuses qui me confirmèrent de plus en plus dans la conviction qu'il y avait en elle l'étoffe d'une fondatrice. (Cf. Origines I, p.166)

Mais sa connaissance précédente de l'abbé Combalot, les contradictions évidentes dans la conduite de ce *bon Père*, les projets formulés *pour que les choses aillent rondement et franchement* font rapidement saisir que, l'intuition lancée, les qualités pour persévérer sont déjà absentes. D'où la conclusion : *Mon cher ami, je crois cette œuvre très faisable, je n'y vois qu'un obstacle, et je dois le dire devant Mademoiselle, cet obstacle, c'est vous.* Ce qui ne paraît pas avoir troublé ce *cher ami* par qui était venue, *de par Dieu*, l'inspiration nécessaire à l'éclosion future.

Un début de correspondance avait précédé cette rencontre, à la demande de l'abbé Combalot. Mais écrire sur commande, n'est-ce pas perdre de sa simplicité, prendre un ton conventionnel et risquer des malentendus ?

D'Anne-Eugénie à son directeur, le 24 septembre 1838 :

Dois-je répondre à votre abbé d'Alzon ? Ses paroles sont celles d'un bon prêtre, d'un fervent chrétien, mais sa vertu distinctive n'est pas la clarté. Cependant, en le relisant, je l'ai compris ; je crois que je lui témoignerai volontiers ma reconnaissance du soin qu'il a pris de me tracer une ligne, quoique de vous à moi, j'en aie été presque impatientée. Mais vous pouvez être sûr que cela ne ferait rien et que je lui répondrais de la manière la plus aimable que vous puissiez désirer. Je l'aime au fond, parce qu'il vous aime, parce qu'il est d'accord avec vous, parce qu'il prend intérêt à votre œuvre, et qu'au demeurant, ce qu'il dit est fort sage. (Vol. I – N° 43, 1838)

☞ *deux visages :*

Anne-Eugénie Milleret, Emmanuel d'Alzon : deux visages sur ce chemin de montagne, non loin de Chatenay, deux histoires, quelques jalons :

• **Anne-Eugénie Milleret** est née à Metz en **1817**.

La devise familiale : *Nihil sine fide, Rien sans la foi...* Jadis. Aujourd'hui, la foi est celle du siècle des lumières, celle des philosophes, celle de la raison triomphante. Son père s'inscrit dans le courant voltairien ; l'éducation de l'enfant va être marquée par cette influence. Elle se présente elle-même dans une de ses lettres : *Fille d'une famille malheureusement incrédule, élevée dans une société qui l'était plus encore, j'avais pu comprendre et sentir tout le malheur, chrétiennement parlant, de la classe de la société à laquelle j'appartenais, et je vous*

avouerai, mon Père, qu'aujourd'hui encore, je ne connais pas de pensée plus triste que ce souvenir (Vol. VI – N° 1504, à l'abbé Gros).

Dans cette éducation cependant, que sa mère *voulait chrétienne* et à laquelle elle imprima *un caractère de renoncement qui paraissait plus chrétien que bien des éducations toutes religieuses*, une date et une grâce : celle de sa première communion, à l'âge de 12 ans, à Noël **1829**, en l'église Sainte Ségolène de Metz. L'impression qu'elle pourra rendre à Dieu, par Celui qu'elle vient de recevoir, un hommage dont elle est incapable par elle-même. Instant bref, jamais oublié. *Ce fut le premier appel de Dieu à mon âme.*

Après l'enfance heureuse, la jeunesse tourmentée : épreuves familiales, ruine, séparation de ses parents, mort de sa mère qui, pour elle, était tout. À l'âge de 15 ans, elle se retrouve seule. Plus tard, elle trouvera une Mère dans l'Église, comme elle l'avait perçu dans l'impression fugitive de la première Communion. En **1836**, l'écoute du père Lacordaire à Notre-Dame de Paris, *la deuxième année de ses conférences*, la grâce qui illumine, la conversion : *Votre parole répondait à toutes mes questions elle me donnait une générosité nouvelle, une foi que rien ne devait plus faire vaciller. J'étais réellement convertie et j'avais conçu le désir de donner toutes mes forces ou plutôt toute ma faiblesse à cette Église qui seule désormais à mes yeux, avait ici-bas le secret et la puissance du bien.* (Vol. VI – N° 1501, au père Lacordaire)

D'une première entrevue avec le père Lacordaire, proche de son départ à Rome pour y mûrir une réflexion qui aboutira à la restauration en France des Dominicains, Anne-Eugénie retient une définition inoubliable de la vie religieuse : *une donation de soi à Dieu pour sauver les âmes*, – elle en retire un sérieux programme de lectures et le conseil de la prière et de l'attente. L'année suivante, au cours du Carême **1837**, c'est à Saint Eustache de Paris la rencontre avec l'abbé Combalot, prédicateur fougueux, ardent "missionnaire apostolique", fervent de Notre-Dame, qui parcourt la France gallicane en essayant d'y semer des idées ultra-montaines. Depuis un pèlerinage à Sainte Anne

d'Auray en 1825, il porte le désir de la fondation d'une Congrégation nouvelle, destinée à régénérer la société par l'éducation des futures mères de famille, et enracinée dans la tradition de prière de l'Église.

Anne-Eugénie, orientée vers cette œuvre par des voies qui ne sont pas les siennes, sent mûrir en elle une “**pensée de zèle**” qui, plus tard, sera l'explication de la fondation et lui permettra d'affronter les difficultés :

*La pensée qui a présidé à la fondation de cette œuvre est une **pensée de zèle** et c'est là ce qui a déterminé ma vocation. (Vol. VI – N° 1504, à l'abbé Gros)*

• Quant à **Emmanuel d'Alzon**

(Vous, les Pères, le connaissez mieux que moi.) Une simple évocation :

Né au Vigan en 1810, il a 28 ans au moment de la rencontre de Chatenay. La devise de la famille : *Deo dati, Donnés à Dieu*, reste une affirmation de foi encore vécue.

Pour mémoire : le terroir, les racines familiales, la Foi, le programme menaisien, dans lequel s'enracine aussi notre fondation, les pensées de rénovation catholique, Rome, le sacerdoce, le diocèse de Nîmes.

≈ *les besoins du temps, l'œuvre nouvelle des Assomptiades.*

Arrachée à ses doutes par la grâce et par la parole du père Lacordaire, orientée par une “pensée de zèle” vers une action qu'elle n'avait pas envisagée, Anne-Eugénie comprend que cette fondation correspond aux besoins du temps. L'œuvre nouvelle des Assomptiades, elle la définit déjà dans un texte à l'abbé Combalot, avant même la fondation :

L'éducation religieuse étant un besoin du temps actuel, il nous a paru que cette nouvelle famille devrait s'y consacrer et tâcher d'y faire entrer toutes les méthodes intelligentes nouvelles, tous les germes catholiques, tout le mouvement effectué en ce sens et que, nous mettant sous la protection de la Sainte Vierge miséricordieuse, nous prenions le patronage de son Assomption, mystère de ses gloires qui nous remplit de joie, d'espérance et sert de soutien, de consolation à notre faiblesse.

Jésus, Marie, l'Église, voilà notre devise. Puisse-nous être fous, anéantis, humiliés, et leur gloire resplendir et s'étendre. (Notes Intimes – N° 161/05, avril 1838)

Un an plus tard, en **1839**, Anne-Eugénie Milleret et Anastasie Bévier, sœur Marie-Augustine, future première maîtresse des études, se réunissent dans un petit appartement, près de l'église Saint Sulpice, à Paris. L'Assomption est fondée au soir du **30 Avril**, fête de Sainte Catherine de Sienne, une patronne *que nous n'avons pas choisie*, comme disent nos Origines, mais qui nous a été donnée *comme modèle de la vie de zèle unie à la vie de prière*, comme modèle de vie contemplative et apostolique, au service de l'Église.

Le 5 Août, fête de Notre-Dame des Neiges, Catherine O'Neill se joint à elles : elle devient sœur Thérèse-Emmanuel, future première maîtresse des novices. Et au début d'octobre, Joséphine de Commarque, sœur Marie-Thérèse, est la quatrième des "premières".

Pour cette toute petite communauté, l'abbé Combalot écrit en 1839/40, **L'Introduction aux Constitutions des Religieuses de l'Assomption**. Ses grands thèmes :

- l'urgence de l'œuvre, l'éducation des riches et des pauvres.
- la régénération de la société par la femme.
- Marie, *première femme régénérée*, modèle de toutes les femmes sauvées par la grâce.

L'éloquence de l'abbé Combalot vibre en un passage sur le *mystère social de l'Assomption*.

- une *révolution fondamentale à opérer dans les âmes des riches pour leur faire comprendre et goûter les saintes maximes de la pauvreté évangélique*.

- quelques considérations sur une *théorie catholique de l'enseignement*, ...“purifier les âmes au flambeau de la révélation catholique”, – “faire connaître Dieu comme auteur de la nature, auteur de la grâce, auteur de la gloire”.

- la prière de l'Église, un grand courant dans lequel on doit s'insérer ... *l'étude du latin ouvrira pour les sœurs les trésors de la théologie, de la liturgie*. (cf. le renouveau du XIX^e siècle – Dom Guéranger)

Par-dessus tout, au-delà de toutes les études, “la science de Jésus-Christ”.

Substituer la foi à la raison déchue, la grâce à la nature obscurcie et dégénérée, la science et l'amour de Jésus-Christ à la science humaine et à l'égoïsme.

≈ premiers pas sur une route

Avant même l'œuvre commencée, comme l'abbé d'Alzon à Chatenay, Anne-Eugénie sent les incohérences de l'abbé Combalot et porte plus que quiconque les inquiétudes de cette petite communauté face à l'avenir.

Après la fondation, elle obtient difficilement de l'abbé Combalot la permission de s'adresser à un autre prêtre que lui. Elle lui propose successivement ceux auxquels il est lié par l'amitié, Gerbet, Salinis... La réponse est négative. Vient alors le nom de l'abbé d'Alzon. – “Mais il est à deux cents lieues”; – “Qu'importe, puisque vous n'en voulez aucun autre” – Enfin, “Emmanuel, soit !” Et c'est le début d'une correspondance beaucoup plus personnelle que les quelques lettres échangées précédemment, à l'initiative peu spontanée.

Les 29/30 Septembre **1839**, en réponse à une lettre qui semble malheureusement ne plus exister, l'abbé d'Alzon écrit :

L'œuvre à laquelle vous vous êtes vouée est trop importante pour ne pas exiger de vous tous les sacrifices ; elle réclame surtout ceux qui peuvent contribuer à maintenir l'unité [...] Faites ce que vous croyez le plus parfait... Je ne puis vous dire le désir que j'éprouve de vous voir devenir une grande sainte [...] mon vif désir de vous voir devenir une parfaite imitatrice des vertus de Marie.

En post-scriptum : *Je vous avais d'abord écrit une grande lettre où j'entrais dans beaucoup de détails, mais je crois vous avoir tout dit avec ce seul mot : "Soyez parfaite." Votre cœur vous dira le reste.*

Une nouvelle lettre en décembre **1840** (après la prise d'habit des sœurs au mois d'août) précise :

J'accepte bien volontiers la demande que vous me faites de m'écrire de temps en temps.

Les motifs :

- *Je crois qu'il y a peu de prêtres qui aiment autant Monsieur Combalot que moi, quoique je ne me fasse aucune illusion sur ses défauts.*
- *Les démarches que vous pourriez faire finiraient par nuire à ce pauvre Père, et par contre-coup, à la communauté.*
- *Enfin, mon confesseur, de chez qui je sors à l'instant, a cru que je pouvais en toute sûreté de conscience me charger de la correspondance que vous demandez. Lui-même est Supérieur de communauté et plein d'expérience : c'est l'antipode de Monsieur Combalot.*

Suivent :

Quelques conditions posées à nos rapports :

- *la plus grande liberté de les suspendre lorsque vous ou moi le jugerons convenable.*
- *tant qu'ils dureront, la plus grande franchise.*
- *la résolution de ne jamais craindre de me blesser, comme aussi de votre part, la conviction que je ne vous parlerai qu'en présence de mon crucifix.*
- *toutes les précautions de prudence, pour que mes lettres ne tombent entre les mains de personne.*

Quant à la correspondance des années précédentes, le Père a compris qu'elle n'était qu'un acte d'obéissance à l'abbé Combalot.

Je m'aperçois que vous n'étiez pas libre et que vous agissiez contre votre jugement. Du reste, tout ce que contient votre lettre d'aujourd'hui entre tellement dans ma manière de voir que je ne puis m'empêcher de vous dire que je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi. Je ne suis pas, tant s'en faut, l'homme qu'il vous faudrait. Je dis ceci avec une bien profonde conviction ; mais puisque vous n'avez pas la permission de vous adresser à d'autres, prenez-moi pour votre pis-aller.

Tout ce que je puis vous offrir, c'est un vif désir de votre salut avec la plus ferme disposition de n'avoir rien à me reprocher à votre égard lorsque je paraîtrai devant Dieu.

Non, vous ne devez pas abandonner à Monsieur Combalot le succès de votre œuvre. Souvenez-vous de ce que je vous dis à Chatenay en sa présence. Si je n'avais compté que sur lui, je ne vous aurais pas, dès lors, engagée à aller de l'avant.

La question des études ?

Vous avez raison. Monsieur Combalot n'est pas fort en fait d'études, et il ne changera pas à cet égard. Il est un peu trop vieux pour cela. (43 ans !...) Il a pris son pli.

Enfin, la conclusion :

Une position si pénible ne peut être longtemps soutenable. Mais nous ne pouvons aujourd'hui poser que des pierres d'attente. C'est à la Providence de dénouer vos liens et soyez-en sûre, le dénouement arrivera plus tôt que vous ne pensez.

J'ai voulu du moins vous prouver, par mon empressement à vous répondre, l'intérêt que je porte à votre œuvre, la compassion que m'inspirent vos propres souffrances et le prix que j'attache aux prières que vous me promettez.

Votre œuvre, notre œuvre, l'œuvre de Dieu : ces expressions qui alternent de la part de Marie-Eugénie vis-à-vis de l'abbé Combalot alternent aussi, à l'avenir, dans les relations de Marie-Eugénie et d'Emmanuel d'Alzon.



II. INTUITIONS COMMUNES, INFLUENCE RÉCIPROQUE ?

≈ Première expression :

✿ Cf. Correspondance de **1841-1843**

Le 3 Mai **1841**, après des épisodes très douloureux et malgré le vif désir d'éviter une séparation, c'est la rupture avec l'abbé Combalot. Avant de partir pour Rome, il confie "l'œuvre naissante" à l'Archevêque de Paris.

Le 14 Août, désormais sous la direction d'un supérieur ecclésiastique, l'abbé Gros, mère Marie-Eugénie, mère Thérèse-Emmanuel et sœur Marie-Augustine prononcent leurs premiers vœux en la chapelle de la rue de Vaugirard. Mais la petite communauté ne se développe pas : pauvreté, incertitude de l'avenir découragent les postulantes ; de grandes suspicions pèsent sur la fondation à cause de "ses origines". – Quel est, au juste, le but de ce rassemblement ? L'abbé Gros suggère qu'il serait plus sage de se séparer, chaque sœur allant vers la Congrégation de son choix et mère Marie-Eugénie revenant à la Visitation où elle a séjourné. Mais une telle perspective est inacceptable, car la jeune fondatrice a compris le bien-fondé de cette œuvre et elle lui est totalement donnée.

En décembre 1841, après avoir longuement réfléchi et prié, elle rédige donc sa réponse. C'est l'affirmation ardente de la nécessité de cette œuvre, la conviction qu'elle se réalisera un jour, *ou par nous ou par des mains plus saintes*, et une ferme résolution : *Je ne me crois pas d'autre vocation que d'y appartenir, quelles que soient les souffrances ou les difficultés qui puissent s'y attacher.* (Vol. VI – N° 1504)

Parallèlement, une lettre au père Lacordaire, de retour en France sous l'habit dominicain. À celui qui fut son "premier père", en 1836, à celui "qui l'a enfantée à Jésus-Christ", elle ouvre son âme avec plus de liberté : relecture de son histoire, incertitudes et souffrances de sa position, désir d'être aidée :

Quelque ignorée que je fusse de vous, je n'avais jamais pu m'empêcher de vous appliquer les paroles de Saint Paul : "Vous n'avez point plusieurs pères, car il n'y en a qu'un qui vous ait engendrés à Jésus-Christ par la Parole de l'Évangile." Dieu m'est témoin que je cherche de la force plus que de la consolation, et que, pourvu que quelquefois on me trace la route, je ne demande pas qu'on m'y accompagne à chaque pas. (Vol. VI – N° 1501)

Ces deux lettres sont parmi nos textes fondateurs. Une heure de Foi parmi d'autres.

Quant au père d'Alzon, à Nîmes, il devient de plus en plus le témoin d'un cheminement dans une situation difficile.

Fin 1841, début 1842, mère Marie-Eugénie lui écrit :

Je suis plus heureuse que je ne pourrais vous le dire de voir tant de rapports d'idées entre nous... Je crois même qu'il y a de vous à moi quelques rapports de caractère... Monsieur Gros n'est pas venu, je n'en ai eu aucune nouvelle depuis 15 jours, mais mon esprit avait un peu trop philosophé sur ce que renfermait ma dernière lettre.

[...] C'est en cela que vous pouvez tant pour me soutenir, c'est que vous pouvez me dire ce que je dois faire, et me tirant de ma perplexité, vous me donneriez toute la force et la consolation que je désire.

[...] *Je me demande la raison de toutes les différences entre moi et les autres à propos de mysticisme, de pensée, d'action, que sais-je, et je conclurais volontiers que nous sommes tous fous, moi comme eux.* (Vol. VII – N° 1550)

C'est le début de "cette nuit de son intelligence", qui va durer des années et dont les lettres se font l'écho.

Ses points de référence alors :

- Dieu, l'Être de Dieu, *une dévotion métaphysique*, dira-t-elle, née de la grâce de sa première communion. "Dieu immense, Amour, Sainteté, Vérité..." ; les droits de Dieu : *Dieu dont je ne puis détruire les droits en les niant, Dieu qui m'a aimée, cherchée, rachetée, pressée.* (Notes Intimes – N° 153/01, 1837)
- L'Incarnation, Dieu proche, l'attire vers *un état issu de l'Incarnation* (Volume VII – N°1585, mars 1843), l'offrande *pour lui être une humanité, en quelque sorte, tâchant de laisser en toutes choses Jésus agir en nous* (Volume VII – N° 1586, 18 avril 1843) ; l'Incarnation, *mystère auquel nous devons être consacrées.* (cf. Volume VII – N° 1590, août 1843)
- L'Eucharistie, souvenir présent de la première communion... *l'infinie grandeur de Dieu, son extrême petitesse*, Jésus Adorateur... *le rapport de l'Incarnation et de l'Eucharistie*, les deux, "modèle et lumière". (Notes Intimes – N° 183/01, avril 1842)
- L'Église, découverte lors de sa conversion, – *qui seule, désormais*, pour elle, *possédait le secret et la science du bien*, Église où son rêve de trouver des apôtres s'est heurté et se heurte à la réalité des limites humaines, mais Église inséparable de Jésus-Christ, dans la Foi.

- La Foi, au terme d'une longue quête. Foi découverte, foi conquise... Ces mots ont bientôt fait place à d'autres, plus humbles, plus reconnaissants du don gratuit de Dieu, comme une certitude profonde : *Si Dieu avait fait à mon frère, aux hommes qui m'entourent, à beaucoup de pécheurs et d'incrédules, la moitié des grâces qu'il m'a faites... il aurait fait des saints.* (Notes Intimes – N° 152/01, 1836)

D'autres combats sont venus. – Alors, c'est, par-dessus tout, la Foi ; par devoir, *parce qu'il le faut*, – la foi dans le doute : *j'ai un peu de peine à bien croire que je crois*, – la foi dans l'espérance : *un jour, par-delà la vie, je verrai si j'ai réellement cru*, – la foi comme résolution : *en attendant, je n'agirai que par foi*, – la foi, *seul moyen ici-bas d'être ou de faire quelque chose*, – la foi, *condition d'un état*, source de plénitude. Au milieu des remous qui semblent la secouer, mère Marie-Eugénie affirme : *C'est une folie pour moi que de n'être pas ce qu'on est avec le plus de plénitude possible.* (Vol VII – N° 1563, 11 octobre 1842)

- Une pensée sociale qui lui vient de son milieu familial ouvert, “incrédule” certes, mais dont elle note les valeurs à propos de son éducation, dans le souvenir de l'influence de sa mère. Quant aux relations de son père, si les conversations entendues jadis dans le salon familial remuaient les doutes de la jeune fille, elles lui avaient cependant montré une orientation. Elle citera en particulier Buchez – plus tard, en 1848, maire-adjoint de Paris, – Boulland, rédacteur avec Buchez du journal *L'Européen* dont elle demandera en 1851 une collection complète, malheureusement introuvable chez les rédacteurs eux-mêmes. Quant à Lamennais, comment ne pas discerner son influence ? Le premier tome de *L'Essai sur l'indifférence en matière de religion* date de 1817, année de la naissance d'Anne-Eugénie ; elle avait 15 ans aux jours de *L'Avenir* ; et depuis, que d'événements, de lectures, de rencontres où s'exprimaient opinions et croyances, éclairées aujourd'hui par la lumière de l'Évangile.

Dès sa conversion, elle s'étonne du peu d'engagement de certains catholiques. Là où elle rêvait des apôtres, elle n'a trouvé que des hommes ; *si peu d'harmonie entre l'intelligence et le cœur, si peu d'idées puisées dans l'Évangile*, une impossibilité à comprendre les "idées" qui la poussent à l'action.

En Juillet **1842**, une confidence sur ses relations, le portrait de Boulland, semble-t-il :

Un singulier, mais très fervent ami que j'ai de par le monde, homme encore jeune, mais sévère, érudit bizarre, ancien Saint-Simonien, Buchézien zélé, prophète de transformations sociales, plus désirables que faciles à réaliser, chrétien sincère aujourd'hui, mais chrétien dont les dévots se scandalisent et qui m'édifie, je l'avoue, plus que les dévots, car tout en lui part d'une nature morale admirable, et à défaut d'expressions rigoureusement théologiques, il a des vertus rigoureusement chrétiennes et une bonne volonté de dévouement qui surpasse ce qu'il en prêche en ses théories, homme avec qui je n'oserais pas trop proclamer ma bonne harmonie. Dans ses théories et discussions je laisse passer l'inexactitude pour m'attacher au fond qui est très chrétien. (Vol VII – N°1556)

Et encore :

Autrefois, je me suis amusée de penser que nous développons notre œuvre entre les mains et par l'appui des gens les plus opposés aux idées qui en sont la base. Ce plaisir, où il entrait de l'orgueil, m'est bien passé. Je vois bien que nous ne saurons réaliser nos vues à moins qu'on nous communique de l'énergie ; comment en recevrons-nous de ceux qui ne visent pas à la même fin. (Idem N°1556)

À propos de Monsieur Lejeune, confesseur :

À la troisième rencontre, je m'avise que nos sympathies d'idées et d'opinions ne sont qu'une affaire de thèse générale. Il serait difficile, je pense, de trouver un homme plus étonné du mouvement d'idées qui est en moi, et par conséquent, plus étranger à ce mouvement et aux sources où je l'ai puisé[...] Il dit que je dois immoler mon esprit à Dieu, vivre dans le cœur seulement, ne me permettre aucune considération philosophique en tout, même que je fasse de la philosophie sans le savoir. (Vol. VII – N°1577, janvier 1843)

Le père d'Alzon lui paraît plus proche de ce “mouvement d'idées”, bien que, de temps à autre, elle croie qu'il ne le comprend pas entièrement.

...cette sympathie qui vous empêche d'approuver nos idées sur l'éducation... Savez-vous qu'au lieu de ne pas nous décourager, vous devriez nous encourager beaucoup. (Vol. VII – N° 1559, août 1842)

Et encore, à propos de *ces théories avec lesquelles vous avez peur de sympathiser* : *Ces théories ne viennent pas de moi, mais de la foi qui nous est commune.*

Ou ailleurs : *Quoique vous en disiez [...] Pour conclure : Je savais bien cependant que vous sympathiseriez à mes idées.*

Tout cela vécu dans l'union des cœurs : amitié et foi.

Relisant le chemin parcouru : *Il y a quatre ans, je crois, que je fis à cette époque votre connaissance chez l'abbé Combalot. Qui d'entre nous se serait douté que nous en viendrions là où nous en sommes. (Vol VII – N° 1562, septembre 1842)*

- **Une œuvre, l'éducation** : Synthèse de la culture et de la foi, expression de l'esprit social chrétien.

Quelques perspectives ont déjà été évoquées à travers les textes précédents. La correspondance abonde en “projets de zèle”, en notations d'avenir, en échanges sur les orientations à prendre.

En juillet 1842, alors qu'il n'y a que six élèves (de 5 à 11 ans), il est question des prospectus à rédiger, chose difficile.

Nous entrons mille fois dans tout ce que vous dites, et j'irai parfois plus loin que vous. Tant que j'ai beaucoup pensé à ces choses, j'ai cru que les filles de cette classe devaient être préparées à de grands sacrifices, et même à donner l'intelligence du sacrifice à leurs enfants. Car, si d'ici à quelques générations, cette race ne sort pas de son égoïsme et n'apprend à faire des sacrifices, on lui en fera faire de terribles. Enseigner cela, c'est une œuvre colossale à laquelle trop peu de gens travaillent, et dont par conséquent nul ne peut être dispensé dès qu'il le comprend. Quel sera la succès ? Dieu seul le sait. Parfois, il relève les nations qui tombent, et il délaisse celles en qui l'homme espère.

Plus loin :

J'ai l'âme trop faible pour la mission dont je suis chargée ; elle ploie quand j'envisage les choses dans leur ensemble... Cette œuvre, c'est à Dieu de la faire. Pour moi, quand je défaille, je me laisse aller en lui d'une façon que je ne sais exprimer.

Enfin :

Je voudrais qu'il me fût donné de causer avec vous de notre œuvre... Dieu nous accordera sans doute un jour cette grâce. (Vol. VI – N° 1555)

Ils ne se sont pas rencontrés depuis la fondation.

Quelques jours plus tard, le 19 juillet 1842, une très longue lettre. Mère Marie-Eugénie va rencontrer Monsieur l'abbé Jacquemet, nouveau grand vicaire de Paris.

Sous l'influence des enthousiasmes de Monsieur Boulland, enthousiasmes qui dépassent de beaucoup le nôtre, je vous en répons : nous seules avons l'idée de l'éducation, nous seules pouvons donner l'esprit religieux et social, dont les femmes ont besoin, etc. il a témoigné beaucoup de curiosité de connaître cette œuvre merveilleuse [...]

Or, que ferai-je ? Laisserai-je soupçonner quelques idées sociales, quelques tendances énergiques, dans lesquelles renaîtraient tous les reproches de notre origine et qui porteraient tous les esprits avec lesquels nous sommes aujourd'hui au mieux à se tenir en garde contre nous ?
(Vol VII – N° 1556)

En effet,

C'est une chose étrange : personne ne s'offense d'une bêtise et beaucoup s'effraient de ce qui indique la volonté d'être fortes et d'avoir une action tranchée et positive, même dans notre très petite sphère.

Qu'en est-il donc de cette œuvre ?

Notre pensée sur cette œuvre et ses principales règles est fort simple. Nous avons éprouvé que ce que les femmes acquièrent d'instruction est ordinairement tout à fait superficiel, sans utilité par conséquent pour leurs enfants et sans connexion avec leur foi contre laquelle se tournent presque toujours leurs études si elles les prolongent. Nous savions au-delà de ce que nous avons éprouvé que surtout elles ont des idées totalement fausses de leur dignité et de leurs devoirs, ayant honte de faire la moindre chose utile, de s'occuper réellement de leur intérieur et de leurs enfants, se faisant gloire d'être vues, d'être indécement

parées, d'attirer des hommages qu'elles repousseraient, si elles savaient combien ils déshonorent, attachant à leur position, à la fortune de leur mari, un prix qui va jusqu'à la bassesse ; enfin quoique pieuses, très ignorantes de la nature de leur religion, de toutes ses vérités, de son histoire, de ce qui leur ferait comprendre l'esprit social chrétien.

[...] Notre affaire, non pas la controverse, mais la foi agissante, la foi dominant le jugement, le goût, comme les affections. – Mais, pourquoi la raison la plus humaine est-elle toujours la moins blâmée ?

Il serait fort intéressant de lire les réactions du père d'Alzon à ces perspectives, ses réponses à ces questions. Malheureusement ses lettres de cette époque ont disparu, dérobées et détruites, pense mère Marie-Eugénie, “par une personne restée peu de temps avec nous et qui aurait voulu me faire de la peine”. C'est bien dommage pour l'histoire...

- Cette pensée est aussi exprimée dans les **Conseils sur l'éducation**, rédigés en 1842.

Il en est question dans une lettre le 23 Juin. (N° 1553)

Dois-je achever le cahier sur l'éducation que j'avais commencé d'écrire pour nos sœurs ? (8 à ce moment, dont 5 ou 6 pouvant assumer des cours).

La rédaction des **Conseils** a été entreprise avec autant de confiance qu'une instruction de noviciat.

Je n'ai sur ce sujet ni l'instruction, ni l'expérience qui seraient nécessaires pour en bien parler. Mais ce qui lève toute difficulté, c'est que je ne le fais que pour accomplir un devoir... Or Dieu donne à tous les êtres ce dont ils ont besoin pour accomplir leur devoir. (Vol. VI – N° 1511)

Et dans sa situation, elle compte sur la grâce de Dieu qui l'a faite "mère".

L'étude des traités d'éducation contemporains sera nécessaire *pour voir ce que nous pouvons en tirer, pour juger leurs principes et leurs moyens selon la règle infailible de la morale catholique et pour comparer leurs aperçus avec les nôtres.*

Inspiration extérieure et expérience personnelle d'un type d'éducation, souci de la formation du jugement, de la rectitude de la pensée, surtout lumière de la foi et confiance en la grâce.

La foi donne plus d'intelligence que la vieillesse.

Ce qui ressort d'un survol de ces longues pages, c'est la référence constante à Jésus-Christ, à son esprit, à ses enseignements, à sa vie en nous : *En vous chargeant de l'enfance, c'est la mission de Jésus-Christ que vous continuez.*

La référence à Saint Augustin, aux deux Cités : la cité de l'égoïsme et celle du dévouement – toute l'éducation consistant à faire sortir de la cité de l'égoïsme pour faire entrer dans celle du don à Dieu, *sans compromission avec le savoir-faire de l'habileté mondaine* ; à donner, non des habitudes superficielles, des apparences, mais des convictions qui poussent à un authentique engagement ; la mention du *zèle*, avec toute l'ardeur de l'Ancien Testament.

Les dernières lignes du texte :

Au-delà de l'inconstance des sentiments humains, vous avez, pour ne jamais défaillir, la force indéfectible de Jésus-Christ, Celui que rien ne lasse, que rien ne décourage, que rien n'arrête. Allons à Lui quand notre charité s'épuise, et laissons-le aimer en nous. Il nous apprendra qu'aucun de nos efforts ne doit être le dernier et que le zèle, pas plus que l'amour divin dont il descend, ne dit jamais : "C'est assez".

≈ **Autour des Constitutions** s'organise toute une correspondance.

Il s'agit de les présenter d'une manière qui puisse les faire admettre par l'autorité ecclésiastique. Après *l'Introduction*, de l'abbé Combalot, les premières Constitutions, en 1840, sont plutôt inspirées de celles de la Visitation.

Le but y est défini par l'enseignement et l'éducation, – nécessité du temps, – et évidemment par la prière, – mais sans cette grande visée qui soulève et dynamise.

Les premiers Vœux – 14 Août 1841 – ont été faits selon ces Constitutions. Or, dans la perspective des Vœux perpétuels que l'on espère être admises à prononcer un jour, il faut reformuler les Constitutions, et les lettres sont tissées de ces projets.

En août **1843**, le père d'Alzon vient à Paris, chez les sœurs, à l'Impasse des Vignes ; il prêche une retraite, il s'entretient avec elles et surtout avec mère Marie-Eugénie. C'est à ce moment, dira-t-il plus tard à une communauté, qu'il fait adopter par la Congrégation féminine la devise qu'il prendra lui-même ensuite : *Adveniat Regnum Tuum*.

- De la correspondance de mère Marie-Eugénie après cette rencontre. L'abbé Gaume est désormais supérieur ecclésiastique et il y a quelques difficultés de compréhension.

Le 28 août :

Nous ne sommes pas assez établies pour que j'ose exprimer notre but comme je le comprends, dans la vie contemplative éclairée par les études religieuses, et principe d'une vie active de foi, de zèle, de liberté d'esprit. Pour moi le vrai but, le vrai cachet d'une œuvre est dans sa consécration

intérieure à tel ou tel mystère divin envers lequel elle soit comme un hommage toujours subsistant. Je crois que nous sommes appelées à honorer le mystère de l'Incarnation et la personne sacrée de Jésus-Christ, ainsi que l'adhérence de la très Sainte Vierge à Jésus-Christ, c'est là même ce qui domine nos vues sur l'éducation et quoique vous en disiez, Marie nous semble bien notre Mère, comme l'âme purement humaine la plus revêtue de la vie de Jésus-Christ. Mais comment voulez-vous que j'ose exprimer rien de semblable ? même avec tous les ménagements, toutes les explications que j'y mettrais si ce n'était à vous que j'écrivisse. D'un autre côté quand il s'agit de règle et de chose qui demeure, placer notre but plus bas que Dieu ne nous le montre, cela me répugne beaucoup. Les développements purement humains de ce principe, notre but dans l'éducation, je ne sais comment l'expliquer d'une manière qui soit à la fois la nôtre et celle qu'on attend de nous. (Vol VII – N° 1590)

Ailleurs, en un essai de rédaction :

L'Incarnation est le mystère auquel elles (les sœurs) doivent avoir leur spéciale dévotion, puisque c'est en ce mystère que toutes les choses humaines ont été divinisées et ont trouvé leur fin. (Vol. VII – N°1592)

Monsieur Gaume a dit que *si nous voulions avoir les obligations de la vie contemplative avec l'éducation, nous n'y tiendrions pas. Je crois que c'est ne pas comprendre notre manière de faire. Nous ne voulons de pensionnat que ce que nous en pouvons avoir en restant Assomptiades, et nous ne le serions plus si l'Office ne venait prendre sur notre esprit toute l'influence qu'il a aujourd'hui et par lequel il complète nos études.*

Pour conclure :

Nous comptons sur Dieu. Je me sens fortement poussée à faire ce travail, et en cela voyez comme votre voyage et nos causeries m'ont été utiles. Sœur Thérèse-Emmanuel de son côté consulte Dieu, et quand après avoir prié elle consulte son livre, selon un usage de simplicité qu'elle a, elle ne trouve que des promesses magnifiques et des assurances que Dieu veut avant tout nous consacrer à son Fils et par là seulement au prochain. Ce n'est rien si vous voulez que ce petit oracle, c'est beaucoup pour moi qui voit cette âme si conduite de Dieu. Ce que Dieu fait en tout avec elle me fait croire qu'il a des desseins de sainteté sur cette œuvre. Je voudrais que cela se sentît un peu dans notre règle, ainsi que notre consécration à Jésus-Christ. (Vol. VII – N°1590)

- De son côté, le père d'Alzon écrit, le 8 Septembre 1843 :

Je remercie tous les jours Notre Seigneur de m'avoir fait entreprendre le voyage à Paris, ou plutôt de m'avoir ménagé l'occasion de le faire. J'y vois, de sa part, une de ces marques de bonté que l'ordre de foi, dans lequel j'aime, quoique vous disiez, à me placer, me découvre. Le bien que nos entretiens m'ont fait est un incontestable résultat, et si, comme vous le dites, ils vous en ont fait autant qu'à moi, je crois que j'y puis voir une preuve que Dieu nous a faits pour nous soutenir mutuellement.

Ce que vous me dites de votre répugnance à dire franchement le but de votre institut, m'étonne. Il me semble qu'en pareille circonstance il faut qu'on dise ce que l'on est. Que vous tourniez la question, lorsqu'il s'agira de l'Office, romain ou parisien, et d'autres choses de moindre importance, je le conçois ; mais, quand il s'agit de ce qu'il y a de fondamental dans votre œuvre, il me paraît qu'il y a manque de foi à ne pas vous présenter telles que vous êtes. Soumettez cette idée à sœur Thérèse-Emmanuel, je crois qu'elle sera de mon avis.

En réfléchissant sur votre but et le chapitre qui doit l'exposer, il me vient une idée. Les mots épouvantent, souvent plus que les choses. Je suis sûr qu'en étudiant un peu l'Écriture Sainte, vous y trouverez une foule de passages qui exprimeront ce que vous voudrez dire, et, en vous servant du texte sacré, vous avez un double avantage : celui de recevoir ou plutôt de chercher votre règle dans la parole de Dieu, et celui d'empêcher qu'on puisse attaquer vos pensées de dévouement dans le sens que vous le comprenez.

En cette étape, comment la jeune Congrégation est-elle perçue ?

C'est une chose étrange, écrit Marie-Eugénie, que les partisans tout opposés que nous avons. Les amis des antiquités monastiques prétendent que nous ressuscitons des études religieuses autrefois en usage dans les grands monastères, ils nous aiment à cause de notre science et de notre respect des anciens usages, tandis qu'ailleurs on nous aime comme un type d'innovation. Vous qui connaissez maintenant nos pensées, vous comprenez qu'en effet nous devons avoir ce double caractère.

Par-dessus tout, une certitude :

Ou j'ai bien mal compris notre œuvre, ou je crois pouvoir dire qu'elle ne doit pas se développer par des moyens matériels, que son moyen de succès c'est d'avoir l'esprit le plus évangélique, le plus ecclésiastique possible, et qu'en disant que la pauvreté est la base de notre Institut, nous ne disons pas un vain mot, puisqu'elle seule est la gardienne de l'esprit de foi, de simplicité, d'indépendance du monde que nous portons dans l'éducation, et qu'elle se confond avec cet esprit de dépouillement des idées propres que nous demandons par-dessus tout de nos sœurs pour qu'elles n'aient sur toutes choses autant que possible d'autre jugement que Jésus-Christ. (Vol. VII – N° 1602, -décembre 1843)

≈ **Le Règne.** - À cette grande orientation, un fondement : le désir du Règne.

Du père d'Alzon, après sa visite à l'Impasse des Vignes :

Ce que je disais à vos sœurs du triomphe que Notre Seigneur me semble devoir remporter de nos jours, m'a souvent frappé. Qu'en pensez-vous ? C'est sous ce rapport que j'entends sa double action en nous. Il vient d'abord comme se réfugier dans l'âme de ceux qu'il aime, comme pour se mettre à l'abri de ses persécuteurs, et il s'en sert ensuite comme d'un moyen de faire triompher sa cause. D'où résulte pour ses disciples la double obligation d'établir son règne au-dedans d'eux-mêmes et au-dehors.
(15 Août 1843)

Auparavant, mère Marie-Eugénie :

Ne faut-il pas cultiver ensemble et cet amour en quelque sorte personnel qui me fait trouver en Dieu mon bien et cet amour extensif qui fait que je l'aime en quelque sorte au nom de tous les hommes, et que je veux savoir quelque chose de ses desseins sur eux, m'en inquiéter, y contribuer ?

Je vous dirai, mon Père, qu'il y a dans votre direction quelque chose qui sympathise fort avec les idées les plus larges, avec le mépris de la sagesse naturelle, avec ce que j'appelle un espèce de luxe au service de Dieu. (Vol. VII – N 1566, novembre 1842)

Et cette confiance de 1843, grâce reçue à Notre-Dame, écho de celle de 1836, et expression de ses attraits :

En allant à l'Archevêché plus tard, j'entrai à Notre-Dame. J'y eus encore un moment de grand recueillement. À la même place où j'avais reçu autrefois une si entière volonté de tout vaincre pour travailler à l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de tout quitter pour passer dans son armée, en me rappelant ces dispositions, je pensais que

peut-être alors que je ne voyais que le règne temporel de Jésus-Christ, Il voyait son règne intérieur sur mon âme, et tandis que je ne songeais qu'à la mission qu'il pouvait m'avoir donnée, à mon devoir d'activité, n'acceptant les sacrifices intérieurs que par manière de condition inévitable, il m'attirait par un amour secret pour la seule fin de me posséder et de s'approprier mon cœur, qu'aujourd'hui il me fallait quitter pour me donner à cet amour de jalousie la préoccupation même des pensées qui m'avaient autrefois séparée du monde. Je m'offris en sacrifice à Dieu pour ne m'occuper s'il le faut que de mes rapports avec lui ; mais en même temps je le suppliais de me conserver lui-même cet esprit d'amour pour son Règne ici-bas. (Vol. VII – N° 1581)

Marie est toujours présente.

Au terme de cette année 1843, le 13 Décembre, le père d'Alzon écrit :

Vous vous reprochez de ne pas porter assez vos filles vers Marie. Je crois que vous avez raison. Il me semble que des filles de l'Assomption doivent prendre pour but leur glorification en union avec la glorification de Marie opérée par la formation de Jésus en elle. Cette pensée de Saint Grégoire de Nazianze, que les vierges sont les mères de Jésus-Christ, me frappe beaucoup par rapport à votre Ordre, destiné à former en imitation de Marie le Corps mystique du Sauveur. C'est une incarnation permanente qui doit s'opérer en vous et par vous, en imitation de Marie qui forme Jésus en elle, pendant qu'elle le porte dans son sein, et le forme pour le monde, lorsqu'elle lui donne le jour. Cette pensée m'a beaucoup frappé. La trouvez-vous juste ?

À travers questions et réponses, confidences et suggestions, nous sentons déjà la relation, les intuitions communes, la concordance des pensées.

III. VERS LES VŒUX PERPÉTUELS DES PREMIÈRES SŒURS : NOËL 1844

VERS LA FONDATION DES ASSOMPTIONNISTES : NOËL 1845

Intuition fondatrice pour les Sœurs, intuition fondatrice pour les Pères, en corrélation.

✿ Cf. Correspondance de 1844.

≈ **Mère Marie-Eugénie** y parle encore souvent de ses “*idées*”, de la source où elle les a puisées, de ses “*intuitions*”, des “*notions*” qu’elle tire du *catholicisme*, *générateur de ses opinions*, “*régénérateur de la société*” – et pourtant...

Vous rappelez-vous que je vous ai dit autrefois que la plupart des catholiques ne me semblaient pas l’être comme moi et que ma foi serait troublée s’il me fallait renoncer à certaines manières de comprendre...

Un fait certain, c’est que, plus je vais, moins j’ai de sympathie pour les prêtres et les laïcs pieux ; je trouve qu’ils ne comprennent pas, qu’ils ne sentent pas. Leur cœur ne bat pour rien de large et je trouve mille fois plus facile de m’entendre avec un homme du monde et de lui dire mes pensées sans voile. (Vol VII – N° 1610, février 1844)

Ses pensées, sa vision ?...

Je vois un ordre de développement et réhabilitation morale nécessaire en ce monde ; j’ai l’intuition parfaite d’une corrélation exacte entre ce besoin et l’action du catholicisme tel que j’en conçois les notions ; je vois au contraire des effets généraux contradictoires aux biens que je désire dans les notions de beaucoup de catholiques, de

tous peut-être, dans la manière dont ils appréhendent les mêmes vérités. Les choses sont si bien enchaînées dans mon esprit que tel principe étant modifié, l'ensemble me semble ne pouvoir réaliser le bien.

En confidence, l'origine de ces pensées :

Vous brûlerez cette lettre ; ainsi je puis vous dire qu'au vrai trois intelligences ont eu sur moi une action génératrice que je ressens encore, ma mère, puis deux hommes pour qui j'ai éprouvé les sentiments dont je vous ai parlé une autre fois. Et quoi qu'il en fût des autres qualités qui pouvaient leur attirer l'affection, il m'est clair que ce que j'aimais en eux avec passion, était la mission sociale que je leur croyais, l'idée dont ils étaient à mes yeux les représentants et les champions. [...] Ces deux intelligences me semblent encore avoir été éminentes ainsi que celle de ma mère ; toutes deux étaient d'une démocratie ardente, non pour les vains détails de la politique du jour où je ne saurais prendre un intérêt sérieux, mais pour l'avenir, la destinée, la noblesse morale de notre pays.

Quand je suis venue à Dieu plus tard, leurs idées m'ont donné de la force, et vous l'avouerai-je, je ne pouvais me représenter Notre Seigneur d'une manière qui m'attachât plus fortement à lui que quand je le voyais apportant au monde une loi dont les effets dussent être tels que je n'ai su vous les dire plus haut.

[...] J'ai aimé passionnément la loi chrétienne tant que je l'ai crue telle. Il est probable que je me suis trompée, mais est-ce ma faute si alors je n'ai plus d'amour. (Vol. VIII – N° 1610, février 1844)

Quelle ardeur et quelle nostalgie à la fois dans ces lignes !

Pourtant, elle reste attentive aux *générations naissantes*, tendue vers les réalisations à venir, vers une “cité” dont Dieu seul sait par quels moyens elle doit se construire.

[...] S'il y a des raisons graves de croire que je me suis trompée, je ne pourrai, je ne voudrai pourtant pas m'appliquer à réaliser ce que je regarde comme funeste, ce que je crois qu'un peu plus tard on comprendra peut-être comme moi. (Vol. VIII – N° 1648)

Oui, peut-être un jour Dieu changera-t-il les cœurs, modifiera-t-il le cours des choses “de telle sorte que les gens qui ne me comprennent pas ou me condamnent feront plus tard ce que je désire”. En attendant, c'est l'obscurité, un enfantement douloureux.

Sa Foi cependant *salue, au travers des ténèbres*, la chose qui est, l'aurore qui viendra ; – Ce qui est et ne peut pas ne pas être : la régénération terrestre de l'humanité par la parole de Jésus-Christ et l'humble et persévérante prière pour le Règne.

Hier seulement on m'a apporté les Voix de Prison de Monsieur de Lamennais : il y a plus d'une chose, vous le savez bien, qui a fait battre mon cœur à l'ouverture de ce petit volume, mais avec plus de calme. Il n'est pas possible au fond que la régénération terrestre de l'humanité, de sa loi sociale ne doive pas sortir de la parole de Jésus-Christ. Les notions admises et l'esprit des catholiques de nos jours peuvent obscurcir cette certitude à mes yeux, je puis moi-même ne la pas saisir, mais cette pauvreté, cette nuit de mon intelligence, opprimée sous des idées qu'elle repousserait naturellement comme opposées, n'empêche pas que la chose ne soit, et que ma foi ne la salue au travers de mes ténèbres. Il reste sans doute une amertume, c'est qu'alors qu'on ne conçoit plus du tout l'ordre de réalisation du but, l'action devient plus lourde, plus incertaine, plus timide. Mais comme les ouvriers de nos vieilles cathédrales, beaucoup travaillent sans savoir ce qu'ils font à la cité de l'avenir. Il faut accepter ce rôle au

*besoin, je me le suis dit depuis longtemps. Il y en a même tant qui y travaillent sans le vouloir, comme les Romains faisaient leurs routes pour les prédicateurs de l'Évangile. Je me suis donc retranchée à répéter plus souvent à Dieu cette prière qui m'est si chère : **Que votre règne arrive.***
(Vol. VIII – N° 1611, 15 mars 1844)

≈ **Le PERE D'ALZON** : intuitions, étapes.

(Pour vous, les Pères, ses frères, – ses intuitions sont bien connues.)

Nous relèverons cependant quelques dates, à travers la correspondance à mère Marie-Eugénie.

✿ Cf. Correspondance de **1844**.

Le 27 Avril, il écrit de Lavagnac :

Vous ai-je dit que, de concert avec un autre prêtre, je m'occupais à monter un pensionnat de garçons ? Il nous faut former un personnel. Nous avons des demandes incessantes. Si pourtant vous connaissiez quelque jeune homme d'un vrai talent, sans place, et qui voulût par dévouement se livrer à l'enseignement, vous me feriez plaisir de me l'indiquer.

Le 26 Mai, de Nîmes, en conclusion :

Il faudra que je vous écrive encore sur bien des idées que j'ai dans la tête.

Le 24 Juin, de Turin, il est question du vœu de refuser toute dignité ecclésiastique et de la pensée de se consacrer à la formation d'une communauté religieuse, des obscurités qui entourent cette idée et de l'abandon vers lequel il se trouve orienté :

[...] Puisque vous ne me parlez pas de vous dans votre lettre je vais vous parler un peu de moi. Je vous avouerai d'abord avec une espèce de honte que j'ai fait ici un vœu

dont je ne sais que vous dire. Je fus extrêmement frappé, un soir, de l'état déplorable où l'ambition de certains menait l'Église, et aussi d'une autre chose dont j'ai perdu le souvenir. Je sais que le résultat qui me resta fut celui de renoncer à toute idée de dignité ecclésiastique, et le lendemain, à la Messe, je fis le vœu de refuser toute charge dans le même sens que le font les jésuites. Vous dire les impressions que j'ai eues après cela me serait difficile. Il y en a qui ne sont pas belles, tant s'en faut. Mais ce que je veux vous faire observer, c'est que, depuis lors, une idée que j'avais eue autrefois et qui n'était plus qu'à l'état de souvenir m'est revenue plus forte que jamais, c'est de me consacrer à me former une communauté religieuse. C'est vous dire assez combien je voudrais pouvoir causer avec vous ; et pourtant, qu'est-ce que je suis capable de faire ? Jamais je n'ai vu plus clairement ma lâcheté, ma nullité, mon inconstance, mon amour-propre. Quelquefois je me dis que tant de vilains défauts devraient m'ôter de pareilles idées de la tête, et quelquefois aussi je pense que Dieu, en me les faisant voir avec une telle évidence, veut seulement me prouver que, si quelque chose s'opère, ce sera lui qui aura tout fait.

Vous me demanderez peut-être à quoi doit être bonne cette communauté. Hélas ! ma chère enfant, si vous le demandez à ma raison, j'aurais un plan superbe à vous offrir, mais si vous le demandez à mon sens surnaturel, je vous dirai que je n'aperçois encore rien, et je me repose sur cette idée : Dieu le sait. Aussi (chose fort bizarre en un sens) il me semble que Dieu veut seulement que je me tienne prêt. Pour quoi ? Je n'en sais rien, peut-être à partir pour l'éternité. Et cependant, il y a dans le fond de mon être une impulsion vers quelque chose, que je ne sais pas dans le détail, mais que je découvre cependant confusément. Il y a aussi le reproche de ne pas correspondre à la grâce. Priez pour moi, pour que je débrouille ce mystère. Je crois bien qu'aucun sacrifice ne me coûterait, si je voyais la volonté de Dieu bien manifeste.

≈ Une philosophie et une passion

Ces pensées rejoignent tout à fait celles de Marie-Eugénie qui explique, le 5 Août 1844 :

Depuis que nous avons fondé cette œuvre et depuis surtout que j'ai plus senti par le contact des autres que notre esprit n'était pas du tout celui de tous les religieux et de toutes les religieuses, j'ai désiré avec une ardeur toujours croissante qu'il plût à Dieu de faire fonder dans son Église des Ordres d'hommes d'un esprit semblable, d'une forme même analogue, pour donner aux jeunes hommes chrétiens et surtout aux jeunes prêtres, un caractère plus fort, plus large, plus intelligent, plus chrétien en un sens, et surtout plus noble et plus libre aussi, en un autre sens.

Cela a été si loin que souvent je me suis amèrement affligée de n'être pas plus sainte, pensant que si j'étais autre que je ne suis, j'eusse pu contribuer à inspirer ce désir.

Plus loin :

Ce qui manque en France évidemment aujourd'hui pour les hommes, ce sont des ordres religieux en rapport avec les caractères, les esprits, et je dirais même, les forces physiques de notre temps. Si cela manque aux hommes appelés à l'état religieux, l'action de ces ordres ne manque pas moins dans les différentes branches où elle peut s'exercer, mais surtout et spécialement dans l'éducation.

Au fond, que doit apporter l'éducation ? Quel est l'esprit qui doit l'inspirer ?

Bien entendu, pour vous, comme pour moi, le développement, ce n'est pas la quantité de choses apprises, c'est, si je puis dire ainsi, l'agrandissement de l'intelligence et du caractère dans la possession de la vérité qu'une science plus étendue présente sous plus d'aspects. Je vais me servir d'expressions très impropres, mais je n'ai pas le temps de faire mieux : qu'est-ce qui agrandit le

*caractère et l'intelligence dans l'étude ; qu'est-ce qui coordonne puissamment toutes les choses apprises, leur sert de but, de lien, de raison : en un sens, c'est une **philosophie**, en un autre, plus large, c'est une **passion**. Mais quelle passion donner aux Religieux : celle de la foi, de l'amour, de la réalisation de la loi du Christ... Diverses dans leur unité, elles ont caractérisé les grands Ordres : l'amour, saint François d'Assise, la foi, saint Dominique, etc... Une philosophie, ils en ont eue, car remarquez que la plupart des grands ordres sont partis dans leur science de données que j'appelais passion en un autre sens [...]*

Mais où en suis-je ? Je voulais vous dire que j'étais convaincue que l'on n'arriverait à la véritable supériorité de la science nécessaire aujourd'hui aux catholiques pour triompher, que par la supériorité du caractère imprimé aux maîtres et aux élèves, de la passion qui doit les animer, de la philosophie qui doit les diriger. (Vol. VIII – N° 1627)

À ces perspectives, qui le concernent, le père d'Alzon répond le 16 Août, par une lettre non moins importante.

Je ne puis vous dissimuler que la pensée d'être religieux m'a longtemps préoccupé, quoique je ne me sois jamais senti d'attrait pour aucun Ordre subsistant, et si, dans ce moment, je savais bien positivement que Dieu me veut quelque part, comme j'ai su qu'il m'a voulu prêtre, je n'hésiterais pas un seul moment. Mais je puis vous l'assurer, je ne vois aucune marque bien prononcée en moi, au moins dans l'état actuel de mon âme. Il faut donc attendre que Dieu agisse en le priant de faire de moi ce qu'il lui plaira et en m'efforçant de correspondre à ses vues, si jamais il en a où je sois pour quelque chose.

Suivent des réflexions sur lui-même, ses possibilités et les limites de son tempérament, ses progrès et ceux qui restent à réaliser, la situation des œuvres dont il s'occupe.

Voici ma manière de me juger. Il me semble que si j'ai quelques conditions pour faire ce que vous voudriez, il me manque bien des qualités : je ne suis pas assez persévérant ; je me laisse quelquefois entraîner par la pensée d'un bien quelconque sans calculer, comme je devrais, le genre de bien que je dois faire ; je n'ai pas assez de régularité. Ceci est singulièrement déterminé par mon tempérament ; mais il n'en est pas moins vrai que j'oppose bien des obstacles naturels à l'action surnaturelle. Depuis quelque temps, il me semble bien que je prends et plus de régularité et plus de persévérance ; mais cela n'est pas encore, ce me semble, arrivé au point nécessaire pour l'imprimer aux autres.

Il faut ensuite tenir compte de certains faits matériels. Parmi les œuvres dont je m'occupe, il en est trois que je ne puis abandonner avant de les avoir consolidées : le Refuge, les Carmélites et le collège ou pensionnat que j'ai établi. Le Refuge se soutiendra assez bien avant peu ; les Carmélites me paraissent, de leur côté, avoir besoin d'être épaulées pendant au moins deux ou trois ans. Le pensionnat me pèse bien plus. Reculer en ce moment serait terrible, à cause de la position du clergé vis-à-vis de l'Université, et je prévois que je vais me compromettre pour des sommes considérables. Quelquefois j'ai envie d'aller m'y loger afin précisément d'observer les gens et les caractères que Dieu m'enverrait ou enverrait, car si je trouvais quelqu'un qui pût faire aller la chose, je lui céderais bien volontiers le pas.

Quant au lieu, Paris ou la province :

Faire un voyage à Paris ne m'inquiéterait pas. Mais remarquez que Paris est, pour moi, bien moins essentiel que pour vous, et c'est pour cela que je commencerais avec moins de peine dans le Midi, sauf à nous transporter plus tard ailleurs. Le Midi cependant a été assez bien pour les Ordres. St François, St Dominique, St Benoît, St Ignace et tant d'autres ont travaillé dans le Midi, et, quoique en ce

moment le mouvement soit dans le Nord, peut-être la position de nos contrées aurait-elle un côté favorable. Mais ceci n'est qu'une question incidente, je reviens à la principale.

En écho à des considérations critiques de mère Marie-Eugénie sur les Jésuites, celles du père d'Alzon, – puis son projet pour l'avenir :

La base morale que je voudrais donner à une Congrégation nouvelle serait :

- *L'acceptation de tout ce qui est catholique*
- *La franchise*
- *La liberté.*

Vous comprenez que je n'ai rien à dire de ce qui est nécessaire à un Ordre pour être Ordre ; je n'indique que ce qui devrait distinguer une congrégation moderne de celles qui subsistent déjà. Je reprends : je ne connais rien pour faire mourir l'esprit propre et l'amour-propre que l'acceptation de tout ce qui est bien hors de soi ; je ne connais rien qui gagne les hommes de nos jours comme la franchise, et je ne sache rien de plus fort pour lutter contre les ennemis actuels de l'Église comme la liberté.

Ces pensées peuvent être mieux et plus développées, mais sont, je crois, faciles à être saisies. Quant à la pensée dogmatique, si je puis me servir de cette expression, elle se résume en quelques mots : aider Jésus à continuer son Incarnation mystique dans l'Église et dans chacun des membres de l'Église. Car c'est en suivant cette donnée, je crois, que l'on peut poser la vérité catholique dans tout son avantage contre les erreurs panthéistes et matérialistes du jour.

Enfin, pour ce qui est de la **philosophie** et de la **passion** :

J'entre tout à fait dans votre manière de voir par rapport à ce que vous appelez la philosophie et la passion des Ordres religieux. Ma passion à moi serait la manifestation de l'Homme-Dieu et la divinisation de l'humanité par Jésus-Christ, et ce serait aussi ma philosophie.

Le 18 août après diverses remarques sur les Constitutions des Sœurs :

Je vous avouerai que la pensée pour laquelle vous m'avez écrit me préoccupe beaucoup, mais d'une autre manière que vous le penseriez peut-être. Il y a des choses où je crois voir le doigt de Dieu et puis tout disparaît. Priez beaucoup, beaucoup. Que le Bon Dieu vous rende tout ce que vous me faites de bien.

Le 21 :

Aller à Paris ? Mais est-ce là que Dieu me veut ? C'est ce qui n'est pas aussi clair. Pour moi, je suis disposé à aller où il me voudra. Dites-moi donc positivement où il me veut. Je me fais vieux. Dans huit jours, j'ai 34 ans. Me réformer est impossible, et tel que je suis, j'ai trop de défauts pour me croire bon à quelque chose d'un peu grand. Il faut que Dieu se fasse plus positivement entendre.

≈ Réflexions sur l'esprit d'une fondation en général.

À l'énoncé de la base que le Père voudrait donner à la Congrégation nouvelle, mère Marie-Eugénie répond par conseils, précisions, encouragements.

Le 23 Août 1844 :

Je crois comprendre tout ce que vous dites de la liberté catholique, de l'absence d'esprit d'exclusion, et de Jésus-Christ comme objet de votre philosophie, de votre mysticisme, de votre action. J'y entre de toute mon âme, permettez-moi cependant de vous soumettre quelques observations à cet égard-là même, après quoi je vous dirai toutes les choses où je diffère avec vous et qui sont pour la plupart relatives à la manière de commencer une telle œuvre et à ses moyens de succès. (Vol VIII – N° 1630)

Elle reprend les termes : *acceptation de tout ce qui est catholique*, auxquels elle préférerait : *respect de tout ce qui est catholique...*

Il faut, si vous me permettez d'entrer dans votre mysticisme, s'attacher à Jésus-Christ selon les lumières qu'il nous donne, faire librement et hardiment l'Institut religieux auquel il nous appelle selon les sympathies saintes qu'il donne à nous et aux premiers qu'il nous envoie, n'attirer jamais les vocations que par l'expansion de son esprit, puis compter dès lors que notre ordre est fait pour des organisations conformes à la nôtre et se garder d'y introduire ce qu'il y a de plus parfait ailleurs, pour d'autres organisations dès que cela n'est pas propre à la nôtre ; ce qui n'empêche nullement de la respecter, de l'honorer à sa place.

Jésus-Christ est le principe, le tronc de tous ; plus vous l'aimez, plus vous aimez en lui les autres branches, mais gardez-vous d'y vouloir participer autrement qu'en la communion générale des fidèles. Le tronc seul peut porter toutes les branches : c'est une prétention trop générale aujourd'hui de vouloir être tronc ou du moins de se rendre universel. Soyez branche, si voulez être quelque chose. L'ordre qui aurait accepté tout ce qui est catholique croirait en peu de temps le résumer, le contenir, et s'il était puissant, il croirait par là suffire à lui tout seul, être tout, à jamais, à la fois.

Rien n'est difficile, vous le sentez sans doute d'avance, comme d'harmoniser le respect de l'esprit des autres avec l'énergie de l'esprit propre et la liberté avec l'obéissance.

Le 4 Septembre, le Père commente à son tour :

J'arrive à ce qui me concerne personnellement, ceci vaut la peine que je vous réponde un peu attentivement, car vous avez quelquefois des idées qu'il est difficile de suivre. Ce que vous dites du caractère exclusif ne peut être jugé dans une œuvre que par l'application pratique car, très évidemment, je suis de votre avis pour tout ce que vous en dites. Je ne sais pas pourquoi, je suis très convaincu que pour une foule de choses, il n'y a chez nous de malentendus que dans les expressions. Il me paraît que vous avez raison dans ce que vous dites des rouages (une autre comparaison employée par Marie-Eugénie). Nous ne pouvons être qu'un rouage et non pas deux. Mais vous avez raison, je n'ai pas toujours compris cela, ou plutôt, le comprenant, parce que je voyais trop d'obstacles à ce que je considérais comme le but de mes désirs et de ma vocation, je me suis laissé aller au gaspillage.

Dans cette même lettre, il est question d'un projet de venue de mère Marie-Eugénie à Nîmes : elle voudrait consulter le père d'Alzon sur les Constitutions, avant les vœux perpétuels dont on ignore encore la date.

Je suis, je vous l'avoue, abasourdi que vous croyiez devoir me prendre pour conseil dans l'affaire de vos Constitutions, au point de laisser de côté ce que vous pourriez avoir auprès de vous. Mais abstraction faite de vous et de moi, est-il vrai que pour une aussi grave affaire une religieuse puisse faire 200 lieues ? Sans hésiter, je réponds oui.

Il faudrait quarante-huit heures de Paris à Nîmes, et quarante-cinq ou un peu moins de Nîmes à Paris. Le voyage s'organise : démarches à faire auprès de l'Archevêque de Paris, – logement prévu au *Refuge*, retraite sous la conduite du père d'Alzon, travail

en deux séances par jour : de 8 h. à 11 heures, et de 2 h. à 4 heures. *Voilà mon minimum. Êtes-vous contente de cela ?*

[...] Je vais prier Dieu de tout mon cœur pour que votre voyage soit selon ses vues et que vous et moi nous y accomplissions sa volonté. Je me fais une fête de vous revoir. Que Dieu vous accompagne pendant la route.

Mère Marie-Eugénie est donc à Nîmes de la mi-octobre au début novembre. Le 16 puis le 19 octobre, elle écrit à sœur Thérèse-Emmanuel :

Monsieur d'Alzon est très content de la Règle, à part les détails que je vous dirai en revenant et dont nos sœurs ne distingueront même pas le changement. Je suis moi-même très contente de lui, je le trouve bien bon, bien dévoué, bien attentif et bien doux envers ce pauvre moi si mauvais. Ce sont de longues conversations sur la Règle et sur tout ce qui touche à notre œuvre, souvent aussi sur ce qui touche à ma perfection pour laquelle Monsieur d'Alzon croit très important de me rendre du courage. (Vol. III – N^{os} 261 et 262)

Les Assomptionnistes ont dans leurs Archives le texte autographe de Marie-Eugénie pour ces Constitutions de 1844, objet de tant d'échanges écrits et oraux. Le 1^{er} Novembre, Marie-Eugénie renouvelle ses vœux entre les mains du père d'Alzon.

Au retour, le 27 Novembre, quelques échos de ce voyage :

Merci de nouveau, mon père, du bien que vous m'avez fait. Puissiez-vous vous-même avoir conservé cette paix, ou du moins cette liberté avec Notre Seigneur dont vous m'avez dit un jour avoir senti l'impression à la suite de nos causeries. Je demande à Dieu de vous faire bien saint, et lorsque j'en aurai le temps, je vous dirai quelques pensées qui me sont venues à cet égard sur les choses dont vous aviez bien voulu me parler. (Vol. VIII – N^o 1645)

Du père d'Alzon, le 1^{er} Décembre :

Je vous remercie, ma chère enfant, de tout ce que vous faites pour moi, mais surtout de ce que vous me dites du bien que vous a fait le voyage de Nîmes. Si vous saviez combien cela me rend heureux.

Aujourd'hui, premier jour de l'année ecclésiastique, j'ai tâché de me donner à ma manière pour former en moi Jésus-Christ comme il se forme dans le sein de Marie. Il me semble que cela m'a fait un peu de bien. J'ai, il me semble, une volonté plus forte, plus soutenue, plus tendre, d'être à Dieu. Je vous le dois en partie, et c'est pour vous en remercier que je vous en parle.

Adieu, ma fille. Dilatez-vous toujours et perdons-nous une bonne fois dans l'amour de Dieu Seul.

≈ Noël 1844 – Le 4^e Vœu.

Noël 1844, à Paris : Profession perpétuelle des premières sœurs. Aux vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, est ajouté le 4^e vœu : *se consacrer, selon l'esprit de notre Institut, à étendre par toute notre vie le Règne de Jésus-Christ dans les âmes.* Ce vœu leur a été suggéré par le père d'Alzon, à l'exemple des "sœurs de Marie-Thérèse".

Nous savons l'importance de cette orientation spirituelle pour nos Congrégations. Le 16 Décembre, mère Marie-Eugénie écrit :

Nous entrons en retraite ce soir. Notre œuvre prendra réellement son fondement dans le berceau de l'Enfant-Jésus. (Vol.VIII – N° 1647)

Tandis que le père d'Alzon répond :

Je bénis Dieu de tout cœur, ma chère enfant, de ce qu'il fait pour votre œuvre. Voilà donc que les quatre premières pierres vont être posées sur la Crèche de l'Enfant-Jésus. Je vais, tous ces jours-ci, demander à ce cher petit Enfant de

vous prendre et de vous faire grandir avec Lui... Oh ! ma fille, que de choses je vois pour vous en ce beau jour. C'est vous que j'envisage d'abord et pour qui je prierai particulièrement, mais vous ne trouverez pas mauvais que je pense à vos sœurs dont l'œuvre m'est si chère.

Dans cette même lettre :

[...] une autre question, que vous pourrez laisser de côté jusqu'après vos vœux, si vous le jugez convenable, – mais dont vous pouvez aussi vous occuper sur le champ, si bon vous semble. Il ne s'agit que de moi. Je suis très préoccupé, depuis quelque temps, de ce qui m'est personnel dans l'ordre où la Providence peut vouloir me faire marcher. Lorsque je pris les Saints Ordres, il y a dix ans, je fus comme aveuglé, en ce sens que je ne vis plus clair dans mon avenir. Aujourd'hui, il me paraît que l'étoile reparait, et je crois découvrir quelque chose, vers quoi je dois marcher. Des répugnances furieuses se soulèvent parfois au fond de mon cœur, mais il me paraît que ma volonté n'y est pour rien ou pour bien peu de chose. Je suis prêt à tout. D'autre part, certaines circonstances extérieures paraissent bien disposer toutes choses pour me faciliter les moyens d'accomplir les projets que je crois ceux de Dieu. Il faut laisser Dieu agir. Pour ma part, je suis, il me semble, quoi qu'il m'en coûte, prêt à tout.

Dans la prière de profession de Marie-Eugénie :

Que votre premier don, mon Seigneur, soit de faire de mon cher père un vrai saint. Je vous demande pour lui des frères saints aussi, que son ordre ait un esprit vraiment religieux, éclairé, l'esprit qui doit être le nôtre, la manifestation de Jésus, l'union à ses mystères. (Notes Intimes – N° 247/01, 1844)

✿ Cf. Correspondance de **1845** :

Toute la correspondance de 1845 s'articule autour de ces deux expressions, employées par l'un et l'autre : **votre** œuvre, **notre** œuvre, et elle exprime l'entraide fraternelle sur divers plans : la vie spirituelle, les questions financières (une large part des propos et des faits), les vocations, le recrutement des élèves et des professeurs, les relations à Paris, les perspectives de meilleur service, de développement futur, l'esprit de l'éducation, etc... – (sans oublier, avant la fondation, l'habit monastique confectionné pour le père d'Alzon par sœur Thérèse-Emmanuel, – et le cachet de Congrégation).

De mère Marie-Eugénie, le 1^{er} Janvier 1845 :

Pour vous, mon père, il n'est rien que j'aie porté si chèrement devant Dieu que votre sanctification dans l'ordre de l'œuvre où je vous rêve. (Vol. VIII – N°1650)

Le 8 Janvier :

Je songe beaucoup à votre œuvre et je désire votre voyage à Paris surtout pour en parler[...] Dans notre œuvre[...]

Du père d'Alzon, le 25 Janvier 1845 :

Vos Polonais (cf. les Pères de la Résurrection, récemment fondés et que mère Marie-Eugénie veut mettre en relation avec le père d'Alzon) m'ont volé l'idée d'une Congrégation de prêtres pour l'éducation avec un Tiers-Ordre de professeurs laïques pour l'instruction, mais c'est peut-être vous qui me l'aviez donnée.

Le 31 Mars, d'Uzès :

J'ai en ce moment le cœur singulièrement dilaté pour vous et pour toute votre œuvre. Il me semble qu'elle est un peu mienne. C'est ce que St Jérôme dit de Népotien : "Nepotianus meus, tuus, noster, immo (bien plus) Christi", avec la différence que Népotien était mort, et que Jésus-Christ, il faut l'espérer, fera vivre votre œuvre.

En Avril, le père d'Alzon vient à Paris ; il y restera cinq mois. De ses mémoires :

Du 20 Avril 1845 aux premiers jours de Septembre, j'allais presque tous les jours dire la messe au Couvent de l'Assomption, situé à cette époque Impasse des Vignes. Après la messe, je passais assez longtemps avec la Supérieure, soit à préparer le Règlement du Tiers-Ordre, soit à relire les Constitutions des Religieuses, soit à parler des dispositions que nous prendrions pour l'ordre des hommes.

En Mai, il prêche à l'Impasse des Vignes ; les sœurs parlent du charme entraînant de sa parole : *c'était une force, un élan, un "sursum" perpétuel ; il savait cependant descendre de ces hauteurs, et alors sa parole devenait une simple causerie.*

De ce séjour parisien, datent ses vœux privés de religion à Notre-Dame des Victoires. Au moment de quitter Paris, chaque sœur ayant voulu lui donner une image, il est très surpris de lire sur celle de sœur Thérèse-Emmanuel ces mots écrits de sa main : *Congregate illi sanctos qui ordinant testamentum ejus super sacrificia* – (*Rassemblez autour de lui des saints qui fassent alliance avec lui par le sacrifice.*) – D'où le dialogue : "Où avez-vous pris cela ? – Dans les Psaumes, Monsieur l'abbé. – Mais qu'est-ce qui vous a donné cette idée ? – C'est ce que vous allez faire." – En 1876, à Auteuil, lui-même rappelait cet épisode, avec l'impression qui le marqua alors, juste au moment où il se décidait à commencer sa Congrégation.

La correspondance reprend au retour du Père à Nîmes. Le 16 Septembre, il écrit :

Combien je désire qu'elle se maintienne et me dédommage de ces bonnes et longues conversations que je remercie Notre Seigneur de m'avoir accordées comme moyen de me faire mieux accomplir sa volonté.

[...] Ai-je besoin de vous prier de me rappeler au souvenir de nos filles ? Dites-leur bien tout le bonheur que j'éprouve à les avoir pu connaître un peu mieux, et que l'impression que me cause la responsabilité que je contracte par rapport à elles ne diminue en rien la joie que m'inspire la pensée d'être le père d'une telle famille. [...] On ne se désaccoutume pas sans quelque peine à ne plus se voir ; tout ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il me semble que Notre Seigneur me donne tous les jours un peu plus pour vous des sentiments de père, de fils et de frère.

Mère Marie-Eugénie, le 22 Septembre :

Je ne pense pour le moment qu'à vos professeurs, à nos affaires, et au Bon Dieu tout au milieu. (Vol. VIII – N° 1666)

Le lendemain 23, au milieu de nombreux projets :

Je songe à votre Assomption si gravement que peu de pensées me pressent d'être plus digne que Dieu exauce mes prières. (N° 1667)

Le père d'Alzon, le 26 :

Si je suis le père de votre Assomption, n'êtes-vous pas un peu la mère de la mienne ? Ou plutôt ne sont-elles pas toutes deux nôtres, en ce sens qu'elles sont à Jésus-Christ qui nous les a confiées ?

Le 30, en la fête de Saint Jérôme :

Entre vous et moi, il y a Notre Seigneur. Je le remercie tous les jours de nous avoir faits siens ensemble et de nous avoir rapprochés de telle sorte que c'est, je l'espère, pour l'éternité.

Et pour l'avenir plus proche, après le récit d'un entretien avec l'Évêque de Nîmes – *Il fut convenu que j'essaierais tout doucement...* vient un complément d'information, le 1^{er} Octobre :

Hier a été résolu définitivement avec les jeunes professeurs la formation du Tiers-Ordre, qui prendra le titre d'Association, jusqu'à ce que l'Ordre subsiste. À la Messe, ils se sont offerts à Dieu. D'ici à Noël, nous nous mettrons en état de probation ou de postulat ; de Noël à un an, nous ferons notre noviciat. Tout a été adopté, et c'est pourquoi il faut avoir la bonté de m'envoyer, le plus tôt possible, copie du petit Office qui doit être récité par eux.

Vous et sœur Thérèse-Emmanuel m'avez été particulièrement présentes pendant la messe que je disais pour eux. Priez beaucoup pour que la gloire de Dieu résulte de tout ceci. [...]

Ainsi, voilà une première pierre posée. De l'Association, sortiront comme deux branches, l'Ordre et le Tiers-Ordre. Il faut seulement compter sur l'action providentielle de la grâce, qui envoie ses rayons et sa pluie partout où il y a à féconder quelques grains jetés par la main du Père de famille.

Le 7 Octobre :

Il y aura de grands rapprochements entre notre ordre du jour et celui de l'Assomption. Je vous assure que je trouve un grand bonheur à penser qu'il nous arrivera de prier assez souvent en même temps que nos filles.

Le 8 Novembre :

Vous parlerai-je de notre Congrégation ? [...] Faut-il former à Noël un noyau de Congrégation, ou bien commencer sur-le-champ avec ceux que je viens de vous indiquer ? Donnez-moi votre avis là-dessus. J'ai bien besoin que l'on m'éclaircisse ma position à laquelle par moments je ne comprends pas trop grand'chose moi-même.

Et à propos d'appui :

Il est bien sûr que ce serait toujours avec vous que je m'entendrais le mieux.

Mère Marie-Eugénie, le 14 Novembre :

Il me semble que vous devriez tout de suite commencer votre noyau de Congrégation avec vos trois jeunes gens, les autres ne vous en viendront que mieux.

Enfin, le père d'Alzon, à propos d'une difficulté :

Ce que je veux que vous sachiez, c'est mon désir de vous aider à porter le poids de vos âmes. Je sais par celui des miennes combien il est quelquefois lourd et écrasant. Mais ces mots : les vôtres et les miennes doivent-ils subsister entre nous ? Ne m'avez-vous pas fait le père de vos filles ? et, me poussant à l'œuvre que j'essaie, n'avez-vous pas consenti à être la mère de mes enfants ?

Ainsi donc, **Noël 1845** voit le rassemblement des **premiers Assomptionnistes**. Le 26 Décembre, à 6 heures du matin, le Père écrit :

Ai-je tort, chère enfant, de vous consacrer l'heure qui s'écoule entre ma méditation et la messe du onzième anniversaire de mon ordination. Il me semble que non, puisque je ne veux vous parler que de l'œuvre, par laquelle Dieu me permet de lui payer une partie de ma dette. Nous avons donc commencé à six ; vous commençâtes à cinq. Il faut bien que notre nombre compense le temps que vous avez de plus que nous. Maintenant nous voilà en train.

(En réalité, au soir du 30 Avril, les sœurs étaient deux... les autres sont venues plus tard ; on parle en général des quatre premières sœurs, celles qui sont entrées en 1839).

Le 29, mère Marie-Eugénie confie :

Je n'ai cessé de prier Dieu pour ce que vous faites pour votre fête, et pour votre anniversaire de première Messe. Toutes nos sœurs ont bien prié aussi et toutes me chargent de vous le dire. (N° 1698)

Enfin, le 30 :

J'ai été très édifiée de la manière très religieuse dont vous avez commencé votre noviciat.

Avec ce regard sur le présent, à la lumière du passé, dans la confiance pour l'avenir :

Convaincue comme je le suis que Dieu vous mène, comme il nous a menées, à l'accomplissement d'une œuvre que je ne peux m'empêcher de croire lui être chère, et dont il me semble qu'il a formé le plan dans sa sagesse, de manière à l'accomplir en nous, au-delà de nous-mêmes, et par des voies qui peuvent même nous sembler contradictoires, j'ai peine à regretter ou à désirer quelque chose hors de ce qu'il amène. (Vol. VIII – N° 1699)



IV. “NOS DEUX ASSOMPTIONS” “NOTRE DOUBLE ASSOMPTION”

Désormais, il ne sera plus question de part et d’autre, que de *nos deux Assomptions* – ou de *notre double Assomption*.

C’est un **esprit**, manifesté dans des **faits**, inscrit dans des **textes**. Nous ne pouvons que survoler ; chacun des paragraphes suivants pourrait donner lieu à un dossier complet.

≈ Un esprit :

Mère Marie-Eugénie présente “l’esprit de l’Assomption” en une série d’instructions de Chapitres en 1878.

Vous faites partie d’une Congrégation dont l’amour doit aller, en toutes choses, jusqu’à l’adoration... Marie, en qui tout a été adoration... Adoratrices et zélatrices des droits de Dieu... Adoratrices et apôtres des droits de Dieu.

Pour le père d’Alzon,

L’esprit de l’Assomption se résume en ces quelques mots du Directoire, comme un programme de vie : “L’amour de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, sa Mère et de l’Église, son Épouse.”

Jésus, Marie, l’Église : une expression déjà citée dans les tout premiers textes de Marie-Eugénie.

≈ Une union spirituelle devant Dieu :

Cette vie de “nos deux Assomptions” ou de “notre double Assomption” va se développer dans une union spirituelle devant Dieu. On ne peut suivre l’histoire de l’un et de l’autre qu’à travers cette réalité profonde. Elle a été évoquée pour les années 1841-1845.

Au long de cette dernière année, Marie-Eugénie laisse mûrir en elle, au milieu de combats, le projet d'un vœu d'obéissance au père d'Alzon. Prononcé en 1845, il sera renouvelé en 1846 et 1852.

Le père d'Alzon y répondra, en 1846 et en 1854, par le vœu de se dévouer à la sanctification de Marie-Eugénie.

Ainsi, au fil des textes :

Le 31 Mars 1845, le père d'Alzon :

Nous parlerons à Paris du vœu d'obéissance que vous voulez me faire. Il me répugne de l'accepter de la part d'une religieuse. C'est, ce me semble, prendre quelque chose de ce qui ne lui appartient pas, mais nous en causerons plus longtemps.

Le 20 Mai, le vœu ayant été fait, Marie-Eugénie en précise l'esprit dont elle développe chaque point :

Il me semble que la volonté de Dieu dans l'obéissance que je vous ai vouée est que ce soit pour moi : un rapport de dépendance... un rapport d'humilité... un rapport de sacrifice... un rapport de foi... un rapport d'amour... Il m'a été difficile depuis toujours d'aimer mes supérieurs. Dieu veut pourtant que je porte quelque part la confiance filiale que je dois à sa conduite, ce rapport d'enfant qui fait crier mon père du fond d'un cœur confiant, et en l'absence duquel j'ai peine à croire à sa bonté [...] Dieu me demande encore de respecter votre autorité en toute personne à qui vous voudriez la remettre [...] À ces conditions, je ne sens nullement que Dieu me reproche la franche liberté que je garde avec vous, ni ma hardiesse à vous donner mon avis, ni l'indépendance de mes opinions sur toutes les questions générales. (Notes Intimes – N° 198/01 et 198 B/01)

Le 2 Février 1846, dans la prière, en l'absence du Père et dans l'attente de sa venue :

Je viens de renouveler mon vœu d'obéissance envers vous, mon cher père, je prends un instant pour venir vous en parler et vous dire que je l'ai fait du plus profond de mon cœur. Je ne l'ai renouvelé que jusqu'au premier dimanche de Carême, parce que je serais bien aise de le renouveler entre vos mains et que ces rénovations fréquentes me font du bien... J'étais tentée de m'en abstenir, comme indigne, mais je n'eusse pas voulu, sous ce prétexte, m'en ôter le lien... Cela me coûte bien un peu, parce que c'est tout assujettir et appeler votre main partout, mais j'espère le faire avec la grâce de Dieu, et vous exposer même ce que j'aurais le moins envie de changer. (Vol IX – N° 1711)

Le 24 Avril 1846, le Père reçoit ce renouvellement à Paris, au cours de la Messe. L'image qu'il laisse alors à mère Marie-Eugénie : *Ut sint consummati in unum* est commentée par la suite de la correspondance.

Le 26 Avril, de Lyon :

Je n'ai que le temps de vous écrire deux mots, mais ces deux mots je veux vous les écrire. D'abord, pour vous dire combien je suis de plus en plus impressionné de votre engagement, et combien je tiens à ce qu'il soit pour vous et pour moi un moyen de sanctification ; ensuite, pour vous conjurer de vous mettre sérieusement, comme je veux m'y mettre moi-même, à notre perfection. Il y a loin, de part et d'autre, n'est-ce pas ? Et pourtant, je me représente votre âme et la mienne ayant à parcourir les deux côtés d'un triangle et ne pouvant se joindre qu'au sommet ; ce sommet, c'est notre sainteté commune.

Et le 29, de Nîmes :

L'impression que me produit votre engagement si absolu me rend jaloux et je souffre de ne pouvoir vous donner quelque chose à mon tour. J'ai eu l'idée un moment de promettre à Dieu de me consacrer au soin de votre âme d'une manière toute particulière, mais mon embarras est de savoir quel mérite j'aurais en faisant pareille promesse.

La réaction de Marie-Eugénie : l'émotion, puis le seul désir de l'abandon :

Non, mon père, je n'ai pas besoin de cet engagement, j'aime bien mieux m'en rapporter à vous et me remettre entre vos mains avec un complet abandon. Je ne vous veux d'autre charge que le sentiment de cet abandon même par lequel je m'attends à trouver en vous tout ce que Dieu puisse mettre en une âme pour le bien d'une autre qui lui est étroitement unie. (Vol IX – N° 1721, 8 mai 1846)

Cependant, le 8 Septembre 1846, le père d'Alzon écrit :

Ce matin, à la messe, j'ai renouvelé les vœux que vous savez que j'ai faits. J'en ai fait un de plus, celui de me dévouer entièrement à votre perfection. J'avais hésité, il y a quelque temps, à le faire. Il me semblait que les liens d'un vœu gênaient les libres allures de l'affection, mais il m'a paru que la charité s'alimentait de tout ce qu'il y a de meilleur. Vous voyez, ma chère enfant, que me voilà engagé envers vous autant que vous pourriez le vouloir, car si vous m'êtes liée par votre obéissance, je vous suis très lié par tout ce qui vous rapprochera de Dieu et de notre Divin Maître. Vous dirai-je que je l'ai prononcé avec une plénitude de forte amitié et de joie qui vient de cette paix de Dieu, laquelle dépasse tout sentiment ? Voilà ce que j'ai ressenti.

Mère Marie-Eugénie reçoit d'abord ce vœu dans la crainte que ce sera peut-être devant Dieu une charge de plus contre elle et cette peine l'empêche d'y répondre avec toute la joie d'une reconnaissance dont le sentiment est profond, à défaut d'être joyeux. (Vol IX – N° 1765, 13 septembre)

Mais bientôt viennent la paix, la joie, la reconnaissance profonde :

Je sens que cela vous donnera un soin plus ferme et plus suivi, et je suis parfaitement résolue d'y répondre.

Le 21 Septembre 1852, en la fête de Saint Matthieu, elle inscrit sur le parchemin de sa première profession le renouvellement, de son vœu d'obéissance à *notre père M. d'Alzon*.

Quant au Père, le 25 Mars 1854, il s'engage ainsi :

En présence de Dieu, de la Bienheureuse Vierge Marie, ma Mère, de tous les patrons de notre petite famille et de nos anges gardiens, aujourd'hui 25 Mars 1854, en la Solennité de l'Annonciation, au moment de la consécration du Corps et du Sang de Notre Seigneur entre mes mains, j'ai fait vœu de prendre ma sœur Marie-Eugénie de Jésus pour ma fille et de me dévouer à sa sanctification, sauf les droits de nos supérieurs et les obstacles apportés par des causes prises dans la considération de la gloire de Dieu – fr. Emmanuel.

Quelques jours avant, à la confidence de ce projet, mère Marie-Eugénie lui avait écrit :

Je reçois sans honte et avec reconnaissance ce que vous me donnez, et si je ne vaudrais pas la peine d'être l'objet d'un tel vœu, j'espère que je lui devrai de devenir ce que je devrais être...

*Vous voilà dans une nouvelle obligation de me dire ce qui doit me faire du bien et vous savez maintenant que je dis : **nous** sincèrement devant Dieu par une vraie disposition de vous laisser faire de mon âme tout ce que vous voulez faire de la vôtre pour le service de Dieu. (Vol XII – N° 2394)*

Et le 28 :

Vous êtes bien bon, mon cher Père, de m'envoyer ce matin votre vœu, vous faites trop pour moi, mais cette générosité a un côté bien sérieux et c'est à celui-là que je m'arrête. (N° 2395)

Quant au vœu de perfection, l'ont-ils fait ou non ?

Le 22 Septembre **1861**, le père d'Alzon écrit :

Je suis depuis quelque temps tourmenté de ce vœu de perfection que nous eussions dû faire il y a 15 ou 16 ans. Et vous ?

Il y a 15 ou 16 ans ? C'était en **1845**. Le 21 Octobre de cette année, le Père avait écrit :

Croiriez-vous qu'hier, à la Messe, il m'a été impossible de refuser à Dieu un espèce de noviciat du vœu de perfection ? Je suis quelquefois tenté de croire que ce n'est qu'un sot orgueil qui a pu m'inspirer une pareille idée. Puis, pourquoi cette idée m'est-elle venue à la Messe ? En résumé, je trouve que Dieu me tire bien fort à Lui, mais que je n'ai que des velléités de bien. Pourtant, ma fille, votre responsabilité et la mienne sont quelque chose de très sérieux et qui nous met dans la nécessité de devenir des saints. Cela me fait frémir, mais il ne s'agit pas d'avoir peur, mais de se mettre sérieusement à l'œuvre.

Avec ou sans vœu de perfection, l'un et l'autre s'y sont mis...

≈ Les Constitutions, la Règle de Saint Augustin, le Directoire, les Instructions.

• Les Constitutions.

- Nous avons déjà fait mention du travail de rédaction des Constitutions des Religieuses par mère Marie-Eugénie, avec l'aide du père d'Alzon. Celles des Religieux sont travaillées par le père d'Alzon avec les conseils de mère Marie-Eugénie.

Impossible de s'attarder à la confrontation des textes où l'on peut relever bien des expressions semblables. Viennent-elles de mère Marie-Eugénie, du père d'Alzon, des deux, ou d'une inspiration extérieure empruntée par eux ? Il faudrait

surtout reprendre les manuscrits à leurs dates respectives. Et au-delà des mots, il y a un esprit commun quant au but et à bien des points.

D'un survol rapide, retenons, par exemple, au Chapitre de la Chasteté : Constitutions des Religieuses de l'Assomption (1866/1888) :

C'est dans leur amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement et leur filiale confiance envers la Très Sainte Vierge que les sœurs trouveront la force de correspondre à cette belle vocation... Qu'elles se souviennent [...] qu'elles ne peuvent recevoir les communications de Celui qui est la très pure splendeur du Père que dans un cœur transparent d'innocence.

Constitutions des Assomptionnistes (consultées dans nos Archives, mais sans indication de date) :

C'est dans la dévotion à Notre Seigneur au tabernacle et dans la tendresse filiale envers la Très Sainte Vierge que les membres de notre famille trouveront la force nécessaire pour observer ce vœu. Ils ne peuvent recevoir les communications de Celui qui est l'éternelle et très pure splendeur du Père que dans un cœur toujours transparent d'innocence.

Seraient aussi à lire en parallèle les chapitres sur la pauvreté, l'obéissance, la prière, l'étude, le gouvernement, etc... et surtout la correspondance qui se fait l'écho des réflexions, suggestions, consultations, rédactions, expériences de vie qui doivent conduire à l'approbation, au terme d'un long chemin.

- **La Règle de Saint Augustin** est adoptée dès le début par les deux Congrégations. Il sera parlé de Saint Augustin dans la suite de la Session : son patronage est inscrit dans bien des textes.

Un seul fait, à titre d'évocation : dans les pourparlers en vue d'une union éventuelle de l'Assomption avec les Pères

Polonais de la Résurrection (cf. Correspondance 1848-1854), il est évidemment question de la Règle : les Résurrectionnistes ont d'abord adopté celle de Saint Benoît tandis que la Règle de Saint Augustin est suivie par les deux "Congrégations-sœurs" qui y sont attachées.

(Cf. Partage-Auteuil N°35 : *L'Assomption et Saint Augustin*; et N°47 : *Autour d'une dédicace*, celle de la traduction des Lettres de Saint Augustin par Poujoulat en 1857/58 – aux Religieuses de l'Assomption).

- **Le Directoire.** Il en est question pour les sœurs dès les premières années, à propos de la rédaction des Constitutions.

Dans les difficultés avec le supérieur ecclésiastique, le père d'Alzon suggère, le 20 Décembre 1844 :

Vous devez rester le plus possible derrière les expressions qui choqueront le moins et réserver le reste pour le Directoire, de façon toutefois que, lorsqu'il s'agira de faire approuver les articles à Rome, le Directoire puisse, dans les points décisifs, être placé dans la Règle. Monsieur Gaume n'est pas éternel, et pourvu que votre Directoire maintienne votre esprit, le reste est peu de chose.

Et encore, par rapport à la pauvreté :

L'esprit de pauvreté, voilà l'essentiel. Et cet esprit peut se communiquer par le Directoire. Mais à propos de Directoire, faudra-t-il que vous le montriez ? Il me semble que vous pouvez le préparer lentement, silencieusement surtout, et dès lors, vous pouvez attendre une occasion favorable de le faire approuver.

En Février 1847, mère Marie-Eugénie écrit :

Nous voulons revoir et compléter notre Directoire et j'aurais bien envie ensuite de le faire imprimer. Mais comment faire cela sans le montrer à Monsieur Gaume ?
(Vol IX – N° 1813)

Le père d'Alzon conseille de temporiser :

Il me semble que vous pouvez trouver bien des ouvrages de ce genre et s'il est plus particulièrement adapté aux religieuses de l'Assomption, c'est vous mettre dans une position très fautive que de ne pas consulter le supérieur.

En 1859, lui-même travaille à un Directoire pour les sœurs.

Le 26 Octobre, mère Marie-Eugénie écrit :

Je suis bien contente de l'ensemble, du plan, et dans la plupart des Chapitres de ce que l'on peut appeler l'exposition. Il me semble que, dans les examens, il y a à retrancher et à adoucir, parce qu'ils pourraient sans cela rebuter et troubler. Les saints parlent en général de la perfection de manière à y attirer, c'est très sensible chez Sainte Thérèse par exemple ; il me semble que, de ce côté, il y a quelque chose à corriger dans ce directoire et qu'ensuite ce sera pour nous un trésor précieux. Comme je vous verrai bientôt si ma santé ne s'y oppose pas, nous pourrons, si vous le voulez, arranger cela ensemble.

Finalement, ce texte n'a pas été adopté par les sœurs.

Le 25 Novembre 1865, le père d'Alzon écrit à mère Marie-Eugénie :

Je vous remercie encore de n'avoir pas voulu du Directoire que j'avais fait pour vos filles. Je l'ai remanié et donné à mes religieuses. Ainsi les novices ont entre les mains ce qui leur importe de connaître.

(Dans "Pages d'Archives A.A." de mars 1955, une étude du père Sage donne l'historique de ce texte, à commencer par la rédaction de 1859.)

• Les Instructions

En 1878, une série de quatorze Chapitres de mère Marie-Eugénie, classée sous le titre : *L'Esprit de l'Assomption* (cf. plus haut).

De nombreuses références à Saint Augustin, au *Laus Deo* ou à l'*Adveniat Regnum tuum*, cités comme devises, au Règne comme sens de la mission, au père d'Alzon, aux Pères de l'Assomption en général.

Ainsi, le 14 Avril 1878, sur l'Obéissance : conformité et abandon à la volonté de Dieu.

“Adveniat Regnum tuum” est une de nos devises. Joignez-y ardemment cette autre demande du Pater : Fiat voluntas tua...

Le 5 Mai 1878, à propos de l'Église : avoir en vue l'extension du Règne de Dieu.

C'est ici que pourrait se placer cette parole devenue la devise des Pères de l'Assomption: “Adveniat Regnum tuum” et “Si on ouvrait le cœur d'une Religieuse de l'Assomption, que devrait-on y trouver ? Ces trois amours, Jésus-Christ, la Sainte Vierge, l'Église.”

Le 12 Mai 1878 : Amour de l'Office divin.

“Laus Deo”, ce me semble, devrait être notre devise, comme “Adveniat Regnum tuum.”

Le 26 Mai 1878 : cf. notre vocation particulière de résumer toute notre vie dans le *Laus Deo* ; les Pères de l'Assomption, le père d'Alzon, le père Picard, disent que *sans la franchise, on n'a pas l'esprit de l'Assomption.*

Ou encore, le 14 Décembre 1873, sur l'Esprit de l'Assomption, *esprit de zèle et d'ardeur pour l'avènement du Règne de Jésus-Christ sur la terre.*

C'est ce quelque chose d'ardent, de militant, qui distingue la conduite des Pères de l'Assomption et qu'ils ont formulé dans leurs règlements par cette parole devenue leur devise : “Adveniat Regnum tuum.”

Du 5 Novembre 1870 au 20 Mars 1871, le père d'Alzon avait donné aux sœurs de l'Assomption, au Prieuré de Nîmes, 53 conférences spirituelles sur *l'esprit et les vertus de l'Assomption*. Une somme ! Mère Marie-Eugénie y assistait avec le Noviciat de Paris, réfugié d'abord en Suisse lors de la guerre franco-prussienne. Le schéma de ces Conférences a été conservé et repris par les sœurs. Partout, le désir du Règne, l'idéal de la perfection. On peut y suivre Notre Seigneur en ses mystères, méditer sur l'amour de l'Église, la vocation religieuse, les vœux, les vertus théologiques et morales, l'éducation et l'enseignement, *l'Eucharistie, la Vierge et l'Agneau*, la communion et l'adoration, etc.

Au terme de ces exposés, le Père disait à la supérieure de Nîmes :

Si j'ai donné quelque chose, j'ai aussi énormément reçu. C'est cette communication réciproque qui est la source de ce que j'ai pu dire. Nous avons acheté dans les Cévennes une petite propriété où se trouvent deux ravins. Chacun a une petite source qui aboutit à un ruisseau commun. Quand les eaux sont mêlées, qui peut dire où est la véritable origine du ruisseau ?

≈ **Les Fondations :**

Qu'il s'agisse de celles des Religieuses ou de celles des Religieux, c'est encore, année par année, l'information, la recherche, la collaboration, l'entraide réciproque : tel est le cas, d'une part, pour les maisons successives de Paris, jusqu'à Auteuil, – pour Le Cap, Londres, Nîmes, les premières implantations au-delà de la Maison-Mère, – et d'autre part pour les projets de Paris, Clichy, Rethel, d'Australie et d'Orient...

Des **lieux**, mais aussi des **œuvres** qu'il faudrait détailler, le soutien spirituel et matériel, les personnes, les questions financières, etc.

Quant à la naissance des Congrégations féminines, les Oblates et les Petites Sœurs de l'Assomption, c'est une autre page d'histoire, un autre volume à parcourir.

≈ Le Tiers-Ordre est envisagé aux Origines.

En 1844, mère Marie-Eugénie écrit au père d'Alzon :

Vous ai-je dit que nous avons la pensée de faire plus tard en faveur de nos élèves une association dont l'esprit eût du rapport avec le nôtre, et dont le but fût l'enseignement et la pratique de la loi chrétienne dans le monde.

Le père d'Alzon, nous l'avons vu, le souhaite et l'inaugure avec quatre membres et cinq postulants, le 26 Décembre 1845, au lendemain de la naissance de sa Congrégation. Quatre novices font leurs premiers vœux le 27 Décembre 1848.

Le Tiers-Ordre féminin est inauguré à Nîmes avec six personnes, en août 1846. En accord avec mère Marie-Eugénie, cinq d'entre elles prononcent leurs vœux le 30 Avril 1849.

≈ Les Chapitres Généraux, le Gouvernement :

En **1858**, au tout nouveau monastère d'Auteuil, sous la présidence de l'abbé Darboy, supérieur ecclésiastique, mère Marie-Eugénie est *réélue à l'unanimité, moins sa voix*. Mère Thérèse-Emmanuel propose, au nom des sœurs, que cette élection *soit rendue définitive et à vie*. Avant d'accéder à cette demande, l'abbé Darboy *juge convenable, à cause des rapports du R. Père d'Alzon avec la Congrégation de ne pas procéder à un acte aussi grave sans prendre son avis*.

La réponse est que *la Congrégation est assurée de l'assentiment du R. Père d'Alzon ; cette assurance s'appuie sur une réunion présidée par lui, il y a quelques années, et à laquelle il avait prié Notre Mère de ne pas assister. La même résolution avait été prise, d'accord avec lui, et avec une telle unanimité que beaucoup de membres de la Congrégation avaient cru l'élection faite à ce jour, ce que mère Marie-Eugénie n'avait pas accepté, tenant à une élection dans les termes ordinaires.* (Cf. Cahier des Chapitres)

Voilà donc un acte important de Chapitre posé en référence au père d'Alzon.

Six ans après, le Chapitre de **1864** parle des Constitutions, du 4^e vœu, du *désir qu'a le père d'Alzon d'une fondation à Andrinople*. Sans renoncer à cette fondation, le moment ne semble pas venu : pas de sujets suffisamment formés, et l'expérience douloureuse de l'Afrique du Sud (1849-1852) reste dans les mémoires .

1865 voit donc la fondation des Oblates de l'Assomption ; pour la formation des premières sœurs, mère Marie Eugénie « prêtre » successivement mère Marie Madeleine et mère Marie Emmanuel, entre 1865 et 1868.

En **1870** et en **1876**, toujours la question des Constitutions et celle du Gouvernement ; en **1876**, plus spécialement celle des rapports avec les Pères de l'Assomption. *La Supérieure Générale a donné connaissance des décisions prises à ce sujet par les Pères dans leur Chapitre de 1868.*

Le père Picard est nommé délégué ; ses pouvoirs restent mal définis. La suite de cette histoire est complexe et, après la mort du père d'Alzon, elle est marquée par des phases douloureuses.

- Parallèlement, les Chapitres des Pères en 1858, 1862, 1868, 1873, 1876, 1879 avec l'étude d'un projet d'entraide et d'union avec les diverses branches de l'Assomption.

De part et d'autre, informations, invitations, échanges sur les sujets à traiter, conseils, présence parfois.

Des relations suivies de nos fondateurs, une tonalité différente selon les moments.

≈ Au long des années, le regard sur la société :

Quelques mots seulement sur les événements de 1848 et de 1870.

- En **1848**, mère Marie-Eugénie, à Paris, écrit plusieurs fois par semaine au père d'Alzon à Nîmes. Quelle chronique des événements nationaux ! Le Père, de son côté, l'informe sur la vie politique de la province, les réactions vis-à-vis de la capitale et de ses gouvernants, les organisations locales et leurs projets. On découvre les opinions diverses traduites par les journaux, les espoirs vite déçus.

Mère Marie-Eugénie, le 25 Mars 1848 :

Personne plus que nous n'a été fondé en vue de cette société de l'avenir dont nos vœux hâtent l'avènement ; tous nos efforts, tous nos enseignements sont en parfaite conformité avec le but national tel qu'on le proclame... Ici, nous sympathisons aux principes... Je n'aurais nul scrupule de nous voir admis comme œuvre nationale. (Vol X – N° 1923)

De Buchez, elle attend qu'il l'aide à établir l'œuvre comme telle. (N° 1923) Celui-ci écrit de la Mairie de Paris, sous la devise : *Liberté, égalité, fraternité* avec la salutation : *Je vous serre la main* ou *Salut et fraternité*.

Les opinions politiques et le projet de société ? – De Marie-Eugénie, le 25 Mars :

Je connais depuis trop longtemps mes chers amis les républicains pour ne pas m'être attendue, dès l'abord, à quelque peu de despotisme et d'irrégion de leur part. (N° 1923)

Le 30 Mars :

Il y aura pas mal de Buchéziens dans la Chambre, mais quel malheur s'il n'y a pas de purs catholiques sans antécédents nuisibles comme sans préjugés, capables de poursuivre, dans

une voie parfaitement orthodoxe, non des formes politiques seulement, des noms propres ou des affections, non pas même seulement la république, mais dans la république l'idéal d'une société chrétienne. (N° 1924)

Le 23 Mai :

Tout républicains que nous sommes, il faut s'avouer une chose, c'est que les républicains de la veille étaient tous des hommes peu capables, peu pratiques, peu sensés ou de peu de moralité dans la vie privée. (N° 1937)

Et encore :

Dieu Seul est là, pour nous donner ce gouvernement républicain qui serait, comme nous l'avons rêvé, la meilleure forme pour arriver au perfectionnement de la société, à la réalisation la plus grande possible sur la terre des lois de l'Évangile. Sa Providence agit peut-être en usant tous les hommes, en transformant les partis. Des chrétiens seuls aimeront assez le peuple et travailleront pour lui ; malheureusement les chrétiens de l'Assemblée, car il y en a beaucoup, ne sont pas assez capables. (N° 1944)

Enfin le 27 Juin, la mort de Monseigneur Affre :

Dieu exaucera peut-être la voix de son sang. L'on ne peut vous dire l'émotion qui a été manifestée par toutes les classes de la population à la nouvelle de sa blessure, de son danger, de sa mort. (N° 1951)

• **1870-71** : La guerre avec la Prusse, la défaite, l'invasion du pays. La Commune, les divisions intérieures, la peur, les perspectives sombres. Et les années qui suivent... Toute une autre correspondance, à découvrir ou à approfondir.

Du père d'Alzon, le 15 Septembre 1870 :

Il faut laisser les plaisirs pour le travail et prêcher cette doctrine à nos enfants, à tout le monde. À ce prix je crois que la France peut se relever et conserver sa mission dans l'Église de Dieu par l'austérité, la lutte acharnée contre les idées du jour. On voit enfin où elles ont conduit. Je crois que deux sociétés vont se former et nous travaillons à faire la société chrétienne.

De Marie-Eugénie, le 14 Mai 1871, de Lyon :

Mon cœur et mes prières sont ces jours-ci à Paris, près de nos pères et de nos sœurs, et aussi près des tabernacles forcés, des hosties dont on s'empare et de ces pauvres âmes qui paraissent devant Dieu en si pitoyable état. Ah ! que le Bon Dieu nous accorde de voir bientôt finir tout cela.
(Vol XIV – N° 3290)

Le 25 : *Quelle expérience complète des crimes de la Révolution !*

Les mois suivants, l'avenir en noir, la situation très grave, l'impiété persistante... le peuple qui ne veut pas encore du règne de Jésus-Christ et les négations des beaux esprits... la crainte que les âmes des pauvres ne périssent en grand nombre, le besoin d'un gouvernement chrétien, la nécessité de l'éducation, le projet d'œuvres pour la conversion des classes populaires.

Le 1^{er} Décembre 1871, de Paris :

J'ai poussé les Pères à jeter les bases d'une association d'aumônes et de prières pour les œuvres ouvrières. Il y a des devoirs pour tout le monde dans cet apostolat. J'espère qu'ils vous en parleront et que vous trouverez la chose bonne. (N° 3306)

Réponse du Père, le 4 décembre :

Votre idée d'association est parfaite... Voulez-vous que j'aïlle, la 4^e Semaine de Carême, prêcher une retraite rue François I^{er} J'en jetterai les fondements ou j'en développerai le noyau.

De Marie-Eugénie, en janvier 1872 :

Si des religieux se proposaient aujourd'hui pour évangéliser les quartiers pauvres, ils seraient reçus par l'autorité avec bonheur. (Vol XIV – N° 3313)

Pour les **œuvres** du père d'Alzon en cette époque, l'intérêt actif et l'appui spirituel de mère Marie-Eugénie à qui il écrit en Janvier 1879 :

Ce que Saint Augustin a fait malgré les barbares, nous devons le faire malgré les révolutionnaires.



GLANES D'AMITIÉ,

au fil du temps,
dans un même service d'Église.

C'est par ces glanes qu'il faudrait conclure.

Une véritable anthologie, relevée à travers les dates caractéristiques, les fêtes, les anniversaires : première communion, profession, ordination ; les grandes étapes, les vœux de Noël et les changements d'année qui rythment le temps, devant Dieu.

Union différente selon les époques...

Anthologie à travers joies, difficultés, souffrances, espoirs, nouveaux départs : 40 ans !

Dieu plus grand que tout.

Au cœur de tout, toujours un même service d'Église.

- Quelques échos parmi les derniers.

En Décembre 1877, Marie-Eugénie écrit :

Il n'est pas probable que nous célébrions maintenant beaucoup de Noëls sur la terre, et c'est la pensée du ciel qui me vient surtout dans les fêtes. Puis celle de notre double Congrégation. Vous savez combien la vôtre m'est chère ; je ne trouve pas les Novices assez nombreux pour mes désirs, mais ils semblent bien Assomptionnistes et pleins d'avenir. Vous et nous, nous avons besoin que Notre Seigneur augmente notre nombre pour tout ce qu'il nous donne à faire. (Vol XV – N° 3521)

Au cours d'une année difficile, celle qui précède la mort du père d'Alzon, celui-ci confie, le 24 Mai 1879 :

Évidemment, nous avons à préparer nos derniers arrangements ici-bas et notre jugement. Prions bien l'un pour l'autre, afin d'être traités avec une grande miséricorde. Moi qui me réfugie toujours plus dans la solitude, je vois bien des choses tomber, des hommes aussi. Cela fait souffrir. Ah ! qu'il faut dire : il n'y a que Dieu qui reste, et quelques amis, quand Dieu le permet. Je vous mets au premier rang de ceux qui me restent.

Et Marie-Eugénie, le 23 Décembre 1879 :

Je sens que, si les créatures ont pu se mettre en travers, c'est le Saint Esprit qui forme le lien très pur des unions surnaturelles et c'est à Lui qu'il faut les confier, en voulant obtenir pour ceux qu'on aime les dons les meilleurs.
(Vol XV – N° 3606)

En 1880, c'est pour le Père la fatigue croissante, la maladie, la perspective de la persécution.

Le 20 Septembre, dans une lettre qui devait être la dernière :

À mesure que l'horizon s'assombrit, il importe de rester de plus en plus unis à Notre Seigneur. Tout vôtre, ma fille, en Notre Seigneur.

La venue de mère Marie-Eugénie à Nîmes. Le 1^{er} Novembre, dans cette perspective :

Ce qu'il me faut avant tout, si je viens à Nîmes, c'est que mon amitié vous soit une consolation et non une fatigue. Je suis avec vous du cœur le plus affectueusement dévoué.

La retraite de mère Marie-Eugénie, toute proche, au moment où le père d'Alzon vit ses derniers jours, leur rencontre le 14 Novembre, le pardon, la bénédiction.

À 15 h., ce jour-là elle ajoute en post-scriptum d'une lettre à mère Thérèse-Emmanuel :

J'ai vu le père d'Alzon du seuil de sa chambre, il m'a parlé, nous a toutes bénies ; il est bien mal et je crains qu'il n'ait pas assez de consolation dans ses souffrances. Priez pour lui. Il a été très bon et m'a bien émue par sa tristesse et son désir de me voir. (N° 1003)

Le 18 : *J'ai passé la journée à prier pour le père d'Alzon. (Notes Intimes – N° 239/01)*

Le 21 : Le père d'Alzon meurt, pendant qu'on termine le Rosaire, au mystère de l'Assomption.

À cette mort, mère Marie-Eugénie peut faire la relecture d'un long chemin.

Pourquoi ne pas reprendre ici un de ses textes de jeunesse, au père Lacordaire celui-là, mais de la même inspiration que ce qu'elle a écrit au père d'Alzon :

Concevez-vous la beauté d'une société vraiment chrétienne ? Dieu, maître des esprits sous les ombres de la foi, des volontés dans les angoisses de l'épreuve, régnant partout, quoique invisible [...]

Il y en a qui disent : "Belle utopie". Je vous avoue que cette parole me scandalise... D'ailleurs, douter que le règne de Jésus-Christ soit le but du monde et qu'il soit bon de s'y dévouer, qui l'oserait ?



**“Mon regard... tout en Jésus-Christ
et à l’extension de son Règne.”**

Dans cette optique et dans celle de leur amitié, mère Marie-Eugénie reprend les lettres du père d’Alzon. Elle confie au père Picard :

Je viens d’achever une seconde série des lettres du père d’Alzon, j’en suis émue. Oh ! comment une amitié si intime, si surnaturelle, si grande, a-t-elle pu subir des atteintes ! Au milieu de cette émotion, je suis portée par cette lecture à être bien meilleure que je ne suis, à me relever dans l’esprit surnaturel par la prière et la générosité dans le détail de ma vie, dans les pensées et dans le lot de ce qui me reste de temps à passer ici-bas.

Posséder mon âme par l’humilité et la patience, ce que je regrette tant n’avoir pas fait, avoir et donner l’ardeur pour Jésus-Christ dont ces pages sont pleines... Vous devriez, mon cher Père, les lire avant de les donner au père Emmanuel. Vous y trouveriez une joie et un repos. Tout l’enfantement de votre Assomption y est et toute l’âme du père d’Alzon. (Vol XL – N° 12003)

Marie-Eugénie de Jésus et le père d’Alzon :
intuitions communes, influence réciproque ?

À nous d’en juger.

Sœur Thérèse-Maylis
Rome 23 Avril 1988
Auteuil Octobre 1988

DE MÈRE MARIE EUGÉNIE.

Lettre à un jeune prêtre pour l'engager à entrer dans la Congrégation des Pères de l'Assomption (Vol. XVII – N°3892, sans date).

- La première page de cette lettre manque, voici la seconde.

Souvent, quand la vie est plus unie, l'homme s'y retrouve davantage. Vous aimez les anciens Ordres ; mais si c'est l'habit, ils doivent l'avoir ; l'Office, ils l'ont ; la pauvreté, nous l'avons toujours regardée comme fondamentale, non seulement dans la possession mais dans l'usage étroit des choses. Enfin, je crois que aimez l'esprit dominicain et les Dominicains que nous avons connus intimement, comme le Général actuel, trouvait tellement que l'esprit de l'Assomption se rapportait au leur, qu'ils voulaient que nous fussions Dominicaines. Peut-être vous me direz que l'avenir et le succès sont incertains ; c'est ce que je n'ai plus osé dire à Dieu quand j'ai vu qu'il était servi au-delà de toutes les vues humaines, et de plus, quand j'ai vu le père d'Alzon, traité comme le grain de froment qui doit être brisé pour porter du fruit, mais enfin, selon l'homme, cette incertitude est très réelle ; seulement, je vous souhaite d'expérimenter, comme nous l'avons fait dans nos commencements, combien il est bon et doux de se livrer à Dieu seul jusqu'à l'incertitude.

Le ministère même de l'Assomption vous va : les jeunes gens, les âmes religieuses, la prédication revêtue d'un caractère de piété plutôt que d'éclat, voilà pourquoi la Congrégation a besoin maintenant de prêtres et ce à quoi peut-être vous êtes le plus propre. La dévotion qui doit nous être spéciale, l'esprit intérieur auquel nous devons tendre, et qui consiste dans l'union la plus intime possible à Notre Seigneur, à sa vie, à ses mystères pour laisser là l'esprit

humain et pour vivre autant que la créature le peut, non seulement pour Jésus, avec Jésus, mais encore comme Jésus, avec Marie et en vue de Dieu seul ; cette dévotion, ne vous va-t-elle pas ? Je vous avoue que pour vous, étant lié comme vous l'êtes providentiellement avec la Congrégation, je cherche la difficulté et je ne la trouve pas.

Est-ce parce que le père d'Alzon ne vous a jamais dit : "Venez, Dieu vous veut avec nous". Mais vous savez bien que son désintéressement ne le laissera jamais vous le dire, que vous n'ayez, le premier, demandé à venir ; et en cela, il imite après tout St Vincent de Paul et Mr Olier. Enfin, vous le connaissez mieux que moi encore, lui et les siens ; y reconnaissez-vous comme moi cet esprit qui ne cherche que Dieu, qui peut faire des fautes au point de vue humain, mais qui est incapable d'en admettre pour tout ce qui est pureté, générosité et délicatesse d'esprit de foi ? Si vous le faites, comment allez-vous essayer de frapper à d'autres portes, en laissant ce trésor de la vôtre ?

Vous êtes jeune encore, mon cher Père ; vous ne savez peut-être pas encore combien après tout, cet esprit est rare et combien pour aller à Dieu fortement, le dépouillement qu'il comporte aide plus que tous les moyens.

Enfin, une lettre n'est pas un volume, et celle-ci l'est presque. Pardonnez-la moi, il m'a semblé que Dieu voulait que je l'écrivisse et voyez-y la marque de l'affection avec laquelle je le prierai de vous envoyer son Saint Esprit pendant votre retraite.

Sr. Marie-Eugénie de Jésus - D.S.

DU PÈRE D'ALZON À MÈRE MARIE-EUGÉNIE

Nîmes, 2 janvier 1879.

Vous ne doutez pas, ma chère fille, que je n'aie, hier, bien prié pour que l'an 1879 vous soit très abondant en grâces. Il se trouve que je découvre tous les jours combien saint Augustin s'est occupé d'éducation. Il n'ordonnait aucun prêtre qui n'eût fait vœu de charité et de pauvreté, la vie commune était son point capital. Il dut envoyer ses disciples par toute l'Europe, pour faire des établissements sur le modèle du sien. Les Papes lui demandèrent des sujets. Les grands évêques des Gaules, qui vinrent après sa mort, avaient été formés dans cet esprit et le répandirent à leur tour dans les écoles épiscopales, comme les abbés le répandirent dans les écoles monastiques. Alexandrie avait préparé Hippone, mais Hippone avait perfectionné. C'est pour vous dire que les Augustins et les Augustines doivent continuer cette tradition, en donnant une éducation de plus en plus chrétienne. Saint Augustin bâtissait son école malgré les invasions des barbares qui la ruinèrent ; elle quitte Hippone après la mort du grand docteur, mais les évêques chassés par les Vandales la transportèrent en Sardaigne ; les Papes en transportèrent des rejetons à Rome et, en particulier à Saint-Jean de Latran et à Saint-Pierre-ès-liens.

Nous sommes dans une situation analogue. Ce que Saint Augustin a fait malgré les barbares, nous devons le faire malgré les révolutionnaires. Notre semence pourra sembler étouffée un moment ; poursuivons notre œuvre, elle sera bénie pour le temps opportun. Le séminaire d'Hippone, ruiné avec le couvent qui l'abritait, a préparé les grandes écoles chrétiennes des Gaules au V^e siècle, quand fut accompli le mélange entre les Gaulois et les Francs. Il faut

qu'après qu'aura passé le flot révolutionnaire, les écoles, filles de saint Augustin, ressuscitent la doctrine et la sainteté là où la libre pensée et la morale indépendante, moins puissantes que Genseric, croiront avoir anéanti pour toujours la vérité et la sainteté catholiques.

Enfin nous avons du soleil, et je vais en profiter pour faire quelques visites ; mais je veux vous dire les vœux motivés, spéciaux et prolongés à travers les siècles, que je forme pour l'Assomption, fille de saint Augustin.

Adieu, ma fille. Tout vôtre en Notre-Seigneur.

E. d'Alzon.

En note, de l'écriture de mère Marie-Eugénie, sur une copie pour une sœur : *Cette lettre est si intéressante que je vous l'envoie ; vous pouvez la transmettre à Londres.*



POUR UNE SOCIÉTÉ RÉGÉNÉRÉE
PAR L'ÉVANGILE,
UN PROJET ÉDUCATIF AU 19^e SIÈCLE :
ANNE-EUGÉNIE MILLERET
ET LES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

Études d'Archives – N° 5

1^{ère} édition 1988

2^e édition revue et corrigée 2012

Liminaire

« L'Église, maîtresse de vie, maîtresse d'école.
Une place et un rôle contestés, 1800 – 1880. »

Tel était le titre général d'un cycle de quatorze conférences, organisées en 1988 par l'Institut Catholique de Paris, à l'Institut Supérieur de Pédagogie. Une place y était faite à l'Assomption : deux heures, soit un exposé suivi de questions. Nous avons choisi le titre :

« Pour une société régénérée par l'Évangile, :
un projet éducatif au 19^e siècle :
Anne-Eugénie Milleret
et les Religieuses de l'Assomption. »

L'exposé venait presque en fin de cycle : le 8 Juin 1988. Le texte, retravaillé les mois suivants, doit être édité dans *Les Cahiers de l'I.S.P.*

Ce numéro d'Études d'Archives le propose à la Congrégation. Et il y aurait encore beaucoup à dire et à écrire...

Sœur Thérèse-Maylis
Novembre-Décembre 1988.



POUR UNE SOCIÉTÉ RÉGÉNÉRÉE
PAR L'ÉVANGILE,

UN PROJET ÉDUCATIF AU 19^e SIÈCLE :

ANNE-EUGÉNIE MILLERET
ET LES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

- Une quête de vérité : Anne-Eugénie Milleret marquée par une société incrédule.
- Une parole bousculant les doutes : Lacordaire à Notre-Dame de Paris, traçant les chemins de la foi.
- De la conversion, le désir, au cœur de cette jeune fille de 19 ans, de servir l'Église, jusqu'alors inconnue.
- À l'origine de sa vocation, son expérience personnelle et l'urgence d'une mission.
- La rencontre avec l'abbé Combalot, jadis disciple de Lamennais, l'oriente vers une fondation : une nouvelle Congrégation apostolique, enracinée dans la tradition contemplative de l'Église et ouverte aux questions fondamentales posées à la Foi.

Les Religieuses de l'Assomption sont nées en 1839 de cette intuition :

la corrélation entre le message évangélique et les besoins du temps.

Leur projet : par l'**éducation**,

faire pénétrer **Jésus-Christ** dans une société à l'irréligion profonde, et travailler ainsi à sa régénération,

harmoniser culture et foi, faire comprendre l'esprit social chrétien,



Vivre d'une philosophie et d'une passion :

Jésus-Christ et l'extension de son Règne



Les termes de cette introduction se trouvent, en eux-mêmes ou sous des expressions de sens identique, dans les lettres de notre fondatrice.

L'exposé qui va suivre repose sur ces textes que ma fonction d'archiviste me permet d'aborder et de fréquenter : plus de 12.000 lettres, collectées et réparties en 40 volumes qui ont été présentés à Rome pour le Procès de Béatification ; celui-ci, commencé en 1933, s'est achevé par la Béatification d'Anne-Eugénie Milleret, sœur Marie-Eugénie, au cours de l'année Sainte, le 9 Février 1975. Depuis, de nouveaux textes, retrouvés ou reçus, sont venus augmenter le nombre et éclairer des épisodes. En général, ils n'ajoutent rien d'important au message de fondation, mais leur existence est citée pour signifier l'abondance de la matière. Il en résulte pour un exposé de ce genre, l'embarras du choix, un embarras parfois très grand.

Dans la présentation ci-dessus, une expression paraît essentielle : la **quête de la vérité**. Autant dire, une attitude essentielle, en ses éléments et ses conséquences. En effet, au désir de vérité correspond, après la *découverte*, la mise en oeuvre de ce qui a été *saisi*, compris. Pour Anne-Eugénie, il s'agit de la Vérité de Dieu, qui éclaire les vérités humaines, une vérité à transmettre. Son **sens de l'éducation** est en relation avec ce qui a été vécu par elle, avec ses richesses, ses lacunes, ses circonstances marquantes.

L'exposé comportera deux grandes parties.

La première consistera en une présentation d'**Anne-Eugénie Milleret** à travers les étapes suivantes :

- L'enfance, l'adolescence, la jeunesse : l'atmosphère de famille, de la société, les influences, les lectures, laissant deviner quelques points importants pour l'avenir.
- Dans la conversion à Notre-Dame de Paris, lors du Carême 1836, l'intuition première, éclairée ensuite par la rencontre d'un autre prêtre et stimulée par l'expérience.

- Un temps de préparation où se découvre un peu plus la personnalité de la future fondatrice.

La seconde présentera le **projet éducatif** de la nouvelle Congrégation. « Pour une société régénérée par l'Évangile » – projet traduit et vécu, à travers concordances et contradictions.

- La première expression d'une « pensée de zèle »
- Les principes d'éducation et d'enseignement :
harmoniser culture et foi
- Faire comprendre l'esprit social chrétien.



I. ANNE-EUGÉNIE MILLERET

A. LES RACINES

Il faut donc se reporter au XIX^e siècle, cadre de cette année de cours. – Siècle complexe, avec ses multiples gouvernements, ses courants politiques et ecclésiastiques, ses idéologies, ses personnalités marquantes, ses événements nationaux et internationaux.

• En ce siècle, une société, une famille, un visage et un nom : Anne-Eugénie Milleret. Née en 1817, morte en 1898, elle est plongée dans cette histoire durant 80 ans, confrontée aux changements qui marquent cette période et qui ne la laissent pas indifférente. Devenue en 1839, à 22 ans, fondatrice d'une nouvelle Congrégation, elle veut œuvrer au cœur du monde de ce temps.

☛ 1817 – *Époque de la Restauration, monarchie de Louis XVIII. Pontificat de Pie VII.*

En une lettre adressée en 1841 à l'abbé Gros, supérieur ecclésiastique de la jeune communauté, la fondatrice résume ainsi son expérience : elle a 24 ans.

Fille d'une famille malheureusement incrédule, élevée au milieu d'une société qui l'était plus encore, restée à 15 ans sans ma mère et ayant eu par le hasard des choses et l'effet de ma position beaucoup plus de relations et de connaissance du monde qu'on n'en a ordinairement à mon âge, j'avais pu comprendre et sentir tout le malheur, chrétiennement parlant, de la classe de la société à laquelle j'appartenais [...] aujourd'hui encore, il n'est pas de pensée plus triste que ce souvenir... Il me semble que toute âme qui aime un peu l'Église et qui connaît l'irrégion profonde des trois-quarts des familles riches et influentes de Paris, doit se sentir pressée de tout essayer pour tâcher de faire pénétrer Jésus-Christ parmi elles. (Vol VI – N°1504)

Famille incroyante... Société qui l'était plus encore... Malheur chrétiennement parlant... Humainement, c'est autre chose.

Il y a quelques années, on était passé du Roi-Soleil au Roi Voltaire, et si leur royauté n'était pas de même nature, celle de Voltaire avait laissé son empreinte.

Monsieur Jacques-Constant Milleret (1779-1864) est issu d'une famille italienne, – les Miglioretti, – venue en France au xvi^e siècle et dont la branche aînée s'est établie en Lorraine. C'est à Metz qu'Anne-Eugénie voit le jour le 26 août 1817, 4^e enfant d'une famille qui devait en compter 5. La devise de la famille : *Nihil sine fide – Rien sans la foi – Jadis...* aujourd'hui, la foi est celle du Siècle des Lumières, celle en la Raison toute-puissante. Jadis, la foi transmise à travers les générations. Aujourd'hui, l'incrédulité, – sans doute plutôt le déisme, – l'inscription sur les registres maçonniques. Politiquement, l'opposition au régime de la Restauration.

Madame Milleret, Eléonore-Eugénie de Brou (1782-1832) appartient à une famille de la noblesse d'épée, dont les origines se situent au Luxembourg et en Belgique. Son père, lieutenant-général du Génie de l'armée autrichienne, est mort à Vienne en 1791. La culture allemande fait partie du patrimoine familial.

Pour la famille Milleret, à cette époque, la richesse, la notoriété. Monsieur Milleret possède trois banques, il est receveur général des finances, bientôt député de la Moselle. Un train de vie large : une maison seigneuriale à Metz, un château à la campagne, à Preisch, – vaste propriété, horizons lointains aux confins de trois pays, enchantement des vacances. Anne-Eugénie enfant aime mieux jouer que travailler. On le comprend aisément... Cette atmosphère ouverte, dans une famille cultivée, à la riche bibliothèque, marque pour l'avenir. Ainsi, une réflexion de la fondatrice, sur “la liberté des champs” pendant l'enfance :

Cela fait des natures plus vigoureuses, moins impressionnables, mieux préparées à des devoirs sérieux et capables de porter de plus fortes études. Aujourd'hui on étiole les enfants en voulant en faire de petits phœnix de science à 8 ans. L'intelligence y perd, et la force morale s'affaiblit.

- ☛ **1817 encore : “L’essai sur l’indifférence en matière de religion”, de Lamennais**, une œuvre qui éclate comme “un coup de tonnerre sous un ciel de plomb”, selon l’expression de Joseph de Maistre.

Dans l’introduction, l’auteur écrit :

Il n’y a de bonheur qu’au sein de la vérité, parce qu’il n’y a de repos que là. L’erreur enivre, l’indifférence assoupit, mais ni l’une ni l’autre ne comble le vide du cœur.

Au soir du 30 avril 1839, date de la fondation des Sœurs de l’Assomption – (à cette date, elles sont 2...) – ce livre fait partie de la bibliothèque constituée par Anne-Eugénie et dont elle a rédigé l’inventaire. Près de 150 ans après, le livre est toujours là... Lamennais sera présent à la suite de cet exposé.

☛ **Éducation**

Bien que la famille Milleret soit présentée comme *incrédule*, Anne-Eugénie est baptisée deux mois après sa naissance, dans la chapelle du château de Preisch où veille une statue de Notre-Dame de Consolation, patronne du Luxembourg. Une autre lettre de 1841, celle-là au père Lacordaire, nous fait entrer plus avant dans l’atmosphère de l’enfance :

J’ai été élevée dans une famille incroyante qui appartenait à l’opposition libérale de la Restauration. Ma mère cependant, désirait me voir chrétienne et son grand et énergique caractère la portait à imprimer à mon éducation

un caractère de renoncement qui m'a toujours paru plus chrétien que beaucoup d'éductions toutes religieuses.
(Vol. VI – N°1501)

Un caractère de renoncement... une éducation énergique... : les exemples illustrent cette affirmation. Ainsi, au moment de la traversée périlleuse d'une rivière, les chevaux ayant perdu pied : J'aurais été très mécontente si vous aviez crié ; cela n'eût servi qu'à effrayer le cocher et les chevaux. Dans les moments de danger, il faut savoir prendre sur soi et se taire.

Une confiance :

Ma mère m'avait habituée à être plus respectueuse que tendre, croyant que les démonstrations d'affection amollissent le caractère en exaltant l'imagination. Elle craignait pour moi tout ce qui ressemblait au romanesque, et puis l'énergie même de son esprit et de son cœur lui faisait dédaigner ces formes caressantes qui sont l'expression vulgaire de sentiments moins profonds que les siens. (Vol. I – N°3)

L'enfant apprend de sa mère ce que, par la suite, elle appellera *vertus naturelles* ; courage, honnêteté, droiture, – un mot fréquemment employé –, générosité... La visite des pauvres fait partie de son expérience, sans paternalisme, avec respect et bonté.

Près de sa mère aussi, elle acquiert une solide base d'instruction qui lui permet de suivre, à une date et pour une durée mal définies, les cours d'une pension privée à Metz.

Le professeur d'arithmétique que nous avons à Metz devait enseigner très bien, car cette leçon m'intéressait beaucoup et je n'ai oublié aucun des principes qu'il nous a donnés. C'est grâce à ces principes que je fais facilement de tête des comptes qui paraissent difficiles à de plus grandes calculatrices que moi.

Elle évoque les leçons de lecture, de style :

C'étaient deux leçons regardées comme fort importantes et qui se complétaient l'une l'autre. On nous apprenait à lire distinctement, posément, avec expression, à comprendre le caractère de l'auteur et le sens du morceau, et à le rendre de notre mieux. (Origines I, p. 38-39)

Quelques devoirs nous restent : un sur la paresse et ses méfaits, un autre sur l'avarice, et le récit d'un rêve : le bonheur à travers la gloire, mais une gloire accompagnée de tant de soucis que seul le retour à une situation plus modeste, grâce à l'aide d'une servante, peut rendre quelque paix à celui qui avait souhaité devenir roi... Écho de lectures, de conversations, imagination personnelle ? Peut-être tout cela à la fois. Mais le vocabulaire et la composition sont assez étonnants de la part d'une enfant.

À une autre date, à propos d'un devoir de réflexion morale :

Je trouverais aujourd'hui ce sujet difficile à traiter, mais les enfants ne doutent de rien. Je ne sais pas ce que j'ai écrit, mais je n'ai été nullement embarrassée. Mon seul étonnement à été d'être la première pour un devoir qui en soi devait être fort médiocre.

C'est aussi "l'analyse d'une page d'un écrivain pour en faire sentir les beautés..."

"Une nuit d'été à Saint Pétersbourg", de Mr de Maistre, "Le bonheur des justes dans les Champs-Élysées", de Fénelon, "Le paysan du Danube", de La Fontaine, et bien d'autres sont restés dans ma mémoire avec les observations qui les accompagnaient. (Origines I)

Après une grave maladie, la fièvre typhoïde, il faut demeurer dans la maison familiale et continuer les études seule, au milieu des livres si attirants de la bibliothèque. Schiller est son poète favori, elle lit la traduction de l'Iliade en vers allemands... Les livres... Ils sont de tout genre. Plus tard, elle s'étonnera d'avoir

lu, si jeune, des ouvrages qui pouvaient être dangereux... Nous parlerons plus loin de ses lectures de jeune fille.

☛ **NOËL 1829. – Dans cette enfance, une date.**

En l'église Sainte Ségolène de Metz, Anne-Eugénie fait sa première communion à l'âge de 12 ans. Convenance ou conviction profonde ? – Certainement désir de sa mère dans la ligne d'une "tradition de famille" – En tout cas, événement intérieur. Ce jour-là, l'enfant est saisie par la grâce, gratuite, inexplicable : l'immensité de Dieu, son extrême petitesse, l'impression qu'elle pourra, "par Celui qu'elle vient de recevoir, rendre à Dieu un hommage dont elle est incapable par elle-même", la découverte du Christ-adorateur, (importante pour l'orientation de la future Congrégation), – l'intuition aussi "qu'elle perdra sa mère et que Dieu lui sera plus qu'une mère", – une grâce qui l'ouvre au mystère de l'Église, inconnue jusque là :

À ma première Communion que j'ai faite seule et sans les préparations ordinaires, j'ai senti, aussi profondément que j'aie pu faire depuis, une séparation silencieuse de ce à quoi j'avais alors quelque lien, pour entrer seule en l'immensité de Celui que je possédais pour la première fois. Ces choses ne se rendent pas, et je ne comprends pas comment j'avais tant de joie car j'avais pour ma mère un tel culte que, dans mon enfantillage, je ne croyais pas qu'elle pût mourir et que plus tard, sa mort ne me laissait plus comprendre à quoi je pourrais jamais prendre quelque intérêt...

En l'instant où je reçus Jésus-Christ, ce fut comme si tout ce que j'avais vu sur terre, et ma mère même, n'était qu'une ombre passagère, une apparence hors de laquelle je sortirais entièrement, et dans la vérité, j'avais plus de liens avec ces prêtres inconnus, avec ce qui m'entourait dans cette église où je n'allais jamais, qu'avec ma famille et tout ce qui m'entourait alors [...] Après, je repris ma vie

habituelle, sans m'inquiéter d'en être sortie, croyant que c'était l'effet habituel de la Communion, où l'on est plus à Dieu qu'à soi-même. (Notes Intimes N°178/01, 1841)

☛ **1830 – La Révolution, la ruine de Monsieur Milleret.**

Il faut quitter la belle demeure de Metz et bientôt abandonner le château de Preisch. De plus, la mésentente des parents aboutit à leur séparation. Anne-Eugénie vient à Paris avec sa mère ; leurs relations se font plus tendres :

Nuls moments ne m'ont laissé des souvenirs plus chers que ceux où elle s'imposait moins de réserve et de dignité et où elle semblait chercher près de moi une consolation et un appui. (Vol. I – N°3)

Ce temps dure peu. En **1832**, pendant l'épidémie de choléra dans la capitale, madame Milleret meurt en quelques heures sans que sa fille puisse rien faire pour elle. Toute sa vie elle se souviendra : l'impuissance, la solitude, la douleur de la rupture, l'absence de secours religieux, – et surtout l'influence de cette mère qu'on retrouve comme en filigrane à travers tous ses textes : visage de femme-éducatrice, – avec ces mots de regret : “Ma mère, qui aurait pu être une grande sainte, si elle avait eu la foi.” Femme de qui Dieu était proche, assurément ; visage présent à toute prière, au long des années.

Après la mort de sa mère, la jeune fille est confiée successivement à deux familles, – l'une très riche, mondaine, dans le milieu des finances, à Chalons-sur-Marne, *une maison plus irrégulière encore*. Les fêtes et les succès extérieurs ne peuvent combler ses peines intérieures, faire taire ses questions et ses doutes ; elle se confie à son cahier personnel, à l'écriture pâlie et au ruban fané. Une page nostalgique, la fatigue de l'esprit et du cœur :

Mes pensées sont une mer agitée qui me fatigue et me pèse. Tant d'instabilité, jamais de repos, une ardeur fiévreuse qui toujours dépasse les bornes du possible. Tantôt absorbée

par des questions bien au-dessus de ma portée, et auxquelles je ferais mieux de ne pas penser, aux plus hautes questions du monde. Je voudrais tout savoir, tout analyser, et me lançant dans des régions effrayantes, je vais hardiment, interrogeant toutes choses, poursuivie de je ne sais quel besoin inquiet de connaissance et de vérité que rien ne peut rassasier...

Et puis cet esprit hautain, le plus futile objet va l'absorber, quelques feuilles vertes, un rayon de soleil, que dis-je, une vanité, un éloge, un regard. J'ai voulu monter comme l'aigle, et je suis bien vite tombée dans ma misère.

Et puis tous les rêves du cœur, des besoins d'affection que rien ne satisfait, des unions d'âme impossibles ici-bas, quelqu'un qui puisse et veuille entrer avec vous dans ce monde caché, comme si cela se trouvait. Alors viennent des angoisses, des dégoûts, des ennuis de la vie, de sombres tristesses que rien ne peut dire, qui semblent se réjouir en elles-mêmes, se complaire dans un silence amer, à se cacher sous une enveloppe indifférente parce que je sais, me dis-je alors, qu'il n'y a personne qui ait une minute à perdre pour essayer de raviver mon cœur...

Fatiguée de moi-même, je voudrais anéantir cette intelligence, la faire taire, l'arrêter... mais il n'y a que Dieu qui ait dit en maître aux flots de la mer : vous n'irez pas plus loin...

Je suis seule, seule au monde, dans un amer isolement d'âme. Et qu'importent ces hommes qui passent auprès de moi, ces rires joyeux auxquels je me mêle et que je fais naître quand je veux par ma folle gaieté, ces amis qui m'aiment et ne me connaissent pas, qui me serrent la main sans s'inquiéter pourquoi mon cœur bat... Ils m'aiment pourtant, – mais quand je suis avec eux, je me sens plus seule que jamais... Si je mourais demain, je serais oubliée après-demain, personne ne viendrait prier sur ma tombe. Pourtant,

je prie pour les autres, mais ils n'en savent rien, ou bien qu'est-ce que cela leur fait ? (Notes Intimes –N°151/01)

Romantisme de tous les temps, romantisme du XIX^e siècle, mais aussi texte bien personnel de cette jeune fille de 17, 18 ans, avec l'interrogation sur l'au-delà et cette mention de la prière au secret de soi-même.

Après cette étape, c'est le séjour dans une deuxième famille, bien différente :

Un nouveau changement me mena près de femmes très pieuses, et ce fut là peut-être mon plus grand danger. Elles m'ennuyèrent, me parurent étroites, et jamais peut-être je n'eus si fort l'esprit du monde et je ne fus si près de mépriser celui de Dieu. (Vol. VI – N°1501)

Après le milieu superficiel où l'on s'interroge, le christianisme étroit où l'on étouffe. Pourtant, la lumière va se lever.

Toujours au père Lacordaire dans la lettre de 1841, citée plus haut :

C'est alors, mon Père, que la miséricorde qui me poursuivait m'amena sous votre chaire. Puisqu'il fallait suivre un Carême, j'avais choisi le vôtre. La grâce m'y attendait.



B. LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

Une page de l'histoire spirituelle
du XIX^e siècle.

Dès **1833**, elles ont été demandées à Monseigneur de Quelen par Ozanam et ses amis, jeunes universitaires désirant pour leur foi une base solide, “une apologétique nouvelle, vivante, au cœur de l'humanité de ce siècle, adaptée à l'âme contemporaine”.

Certes, il y avait eu auparavant les conférences de Mgr Frayssinous, à Saint Sulpice. (Anne-Eugénie a recopié quelques textes, écrit ses réflexions sur tel ou tel point). Mais, au dire de Lacordaire lui-même, “cette génération ardente, passionnée, demandait à l'Église cette jeunesse de formes et d'idées qui ne fut jamais incompatible avec son immuable antiquité”.

En réponse à la demande des jeunes gens, **1834** voit une “Station de Carême” sur “les vérités fondamentales de la religion”, prédication de style classique, ouverte par l'archevêque lui-même et assurée par sept prédicateurs différents. Il faut attendre **1835** pour voir le jeune **abbé Lacordaire** monter en chaire “au milieu d'une multitude venue à flots pressés dans la vieille basilique, la jeunesse libérale et la jeunesse absolutiste, les amis et les ennemis, et cette foule curieuse qu'une grande capitale tient toujours prête pour tout ce qui est nouveau.” (cf. Mémoires de Lacordaire). Il faut l'entendre alors lancer la fameuse interpellation :

Assemblée, assemblée, dites-moi : Que me demandez-vous ? Que voulez-vous de moi ? La vérité ? Vous ne l'avez donc pas en vous ? Vous la cherchez donc, vous voulez la recevoir, vous êtes venus ici pour être enseignés...

Et le regard étonné de l'archevêque jeté sur "le prophète nouveau" est à lui seul un signe d'approbation : "Je compris que la bataille était gagnée dans son esprit, elle l'était aussi dans l'auditoire."

1836 est donc la deuxième année des Conférences, Anne-Eugénie a 19 ans. Elle explique son histoire des années passées : doutes, questions sur *la base et l'effet de ces croyances que je n'avais jamais comprises... Seule et libre dans ma pensée qui n'intéressait personne, je me demandais souvent ce qu'il en serait un jour de tous ces êtres et de moi-même, si au-delà du tombeau, il resterait quelque chose de nous, et surtout quel était le mystère, quel était le devoir de notre existence ici-bas.*

Attrance cependant pour le sacrement de l'Eucharistie, souvenir de la première Communion, – parfois prière, malgré elle, pour être attirée en haut ... *Mais toute mon instruction où le Christ n'était pour rien apportait, par son développement même, un obstacle invincible à ces attraites bienheureux* (Vol VI – N°1501). Et puis, dans la famille très pieuse où elle demeure, cette nécessité de suivre un Carême... Trois heures d'attente, de la grand'messe de 10 heures à la conférence de 13 heures.

Les longues heures que je passais à attendre, et l'église elle-même où tant de générations chrétiennes avaient passé, et dont les profondeurs me semblaient réservées aux pas de ceux dont la vie est toute consacrée à Dieu, agissaient profondément sur moi. (Vol. VI – N°1509)

Quant à la prédication elle-même :

Votre parole répondait à toutes mes pensées, elle expliquait mes instincts, elle achevait mon intelligence des choses, elle ranimait en moi cette idée du devoir, ce désir du bien, tout prêts à se flétrir en mon âme, elle me donnait une générosité nouvelle, une foi que rien ne devait plus faire vaciller... J'étais réellement convertie et j'avais conçu le désir de

donner toutes mes forces, ou plutôt toute ma faiblesse, à cette Église qui seule désormais à mes yeux, avait ici-bas le secret et la puissance du bien. (Vol. VI – N°1501)

Ailleurs, elle parle du désir né alors de se consacrer “à la cause de Dieu et de l’Église” sans savoir où ni comment, et de *se ranger tout entière du côté de la vérité.*

☛ ***Quel était le thème des conférences de 1836 ?***

De la doctrine de l’Église en général ; de sa nature et de ses sources, avec les divers sujets : de sa matière et de sa forme ; de la tradition ; de l’Écriture ; de la raison ; de la Foi ; des moyens d’acquérir la Foi.

Parmi ces moyens, la prière. Les derniers paragraphes de cette conférence, recopiés avec soin, peuvent être entendus par nous comme ils le furent de l’assistance et de cette jeune fille, en quête d’un sens pour sa vie.

Je vois bien l’objection : est-ce que pour prier il ne faut pas la foi ? et s’il faut prier pour avoir la foi , n’est-ce pas un cercle vicieux ? Ah ! oui, Messieurs, un cercle vicieux ! Je crois l’avoir déjà dit, le monde est plein de ces cercles vicieux. Mais voyez comment Dieu se tire de celui-ci. Pour prier, j’en conviens, la foi est nécessaire, au moins une foi commencée : mais savez-vous ce que c’est que la foi commencée ? La foi commencée, c’est le doute ; le doute est le commencement de la foi, comme la crainte est le commencement de l’amour. Je ne parle pas de ce scepticisme qui affirme en doutant, mais de ce doute familier peut-être à beaucoup de mes auditeurs, de ce doute sincère qui leur fait dire : Mais peut-être, après tout, être imparfait et chétif, je suis l’œuvre d’une Providence qui me gouverne et veille sur moi ! Peut-être ce sang qui, tout à l’heure, a coulé sur l’autel, c’est le sang d’un Dieu qui m’a

sauvé ! Peut-être puis-je arriver à la connaissance, à l'amour de ce Dieu ! Peut-être ! ce doute-là, Messieurs, est celui qui est le commencement de la foi, et cette foi commencée, vous ne l'arracherez pas aisément de votre cœur ; Dieu l'y a rivée avec le diamant...

Tous, Messieurs, nous pouvons donc prier, parce que tous nous croyons ou nous doutons. Insectes d'un jour, perdus sous un brin d'herbe, nous nous épuisons en vains raisonnements, nous nous demandons d'où nous venons, où nous allons ; mais ne pouvons-nous pas dire : Ô toi, qui que tu sois, qui nous as faits, daigne me tirer de mon doute et de ma misère ? Qui est-ce qui ne peut pas prier ainsi ? Qui est excusable s'il n'essaie pas de fonder sa foi sur la prière ?

Paroles décisives... Essayer de *fonder sa foi sur la prière*, oui, et faire une première démarche pour rencontrer le père Lacordaire :

Il était alors aumônier de Mme Swetchine et c'est dans l'appartement qu'elle lui donnait dans son hôtel qu'il me reçut... Il me conseilla beaucoup de lectures sérieuses ; il m'indiqua Mr de Maistre, Mr de Bonald, Bourdaloue, etc. et sans admettre la pensée de vocation dont je lui dis un mot, il me dit sur la vie religieuse des choses magnifiques que je n'ai jamais oubliées. Il me la représenta comme le don qu'une âme fait de soi à Jésus-Christ pour l'aider dans l'œuvre du rachat de l'humanité, chacun selon son attrait, les uns par la souffrance, les autres par l'apostolat ou les bonnes œuvres. Il prit pour exemple l'Ordre de la Rédemption des captifs, où l'on promet à Jésus-Christ de se faire esclave pour la délivrance de ceux qu'il est venu racheter, "formam servi accipiens". (Vol. VI – N°1509)

Nous retrouverons plus tard ces idées *jamais oubliées* Elles entreront, de façon dynamique, dans le projet éducatif.

☛ *Une relecture.*

Les jours et les mois qui suivent l'audition des Conférences, Anne-Eugénie se souvient, elle interroge sa propre pensée et relit son chemin intellectuel et religieux. De longues pages à la fine écriture serrée, écrites pour elle-même :

...En cherchant bien les bases de ma foi, il me semble que je puis les réduire ainsi à leur plus simple expression. Je suis chrétienne parce que, hors de la religion chrétienne et même catholique, je ne vois pas de bonne raison à la distinction du bien et du mal, ni d'autorité forte et de règle sainte pour en tracer la ligne de démarcation.

Elle réfléchit sur le protestantisme, le déisme, l'Islam, l'Hindouisme, les objections faites à l'Église, l'autorité de la vérité, "l'opposition entre l'esprit du monde et la loi de Jésus-Christ", "la foi universelle du genre humain à l'existence de la divinité", la philosophie de son époque, le matérialisme (dont le système lui paraît insensé), la morale du Christianisme, la difficulté de l'instruction religieuse, avec la place à donner, ou à ne pas donner, à l'autorité et au raisonnement.

Réflexion austère, mais expression de sa recherche :

Je tiens à ma foi comme à quelque chose que j'ai découvert, et, s'il me fallait renoncer à certains raisonnements, à certaines idées qui m'y ont conduite, je ne sais si je resterais catholique. Beaucoup de choses me scandalisent et m'attristent ; pour moi, les chrétiens ne sont pas assez chrétiens ; la moindre chose en leurs habitudes religieuses me blesse. Est-ce que je suis plus ardente en ma foi conquise et qui a pour moi encore tout l'enivrement du combat et toute la puissance de la victoire ? (Notes Intimes – N°152/01)

Plus tard, son vocabulaire sera plus modeste ; elle parlera de la foi comme d'un don reçu. Pour l'heure, en sa foi nouvelle, elle se heurte à une réalité exprimée en bien d'autres passages au long des années :

Les membres de cette Église, je ne les connaissais pas ; je rêvais en eux des apôtres, je devais plus tard y trouver des hommes. (Vol. VI – N°1501)

Par ailleurs, elle exprime le chemin de son intelligence éclairée par la foi :

On me demande comment j'ai passé du doute à la foi, et, soit dit en passant, d'un doute dans lequel je ressemblais beaucoup plus par mes actions et mes idées aux chrétiens qui m'entourent, que je ne leur ressemble depuis que j'ai la foi. Mais plus je crois, plus cette chaîne m'échappe. Si je voulais la résumer pourtant, il me semble que voici les questions que mon esprit se faisait... (Notes Intimes – N°152/01)

Suit une longue récapitulation. Et plus loin :

... Quand je suis maintenant entraînée dans quelque discussion religieuse, je ne puis donner aucune raison de ma foi. Je ne suis cependant arrivée à la foi qu'au travers de la conviction de mon intelligence. J'ai discuté, j'ai reculé... j'y ai été amenée par mes longues discussions, par la chaîne de mes pensées où chaque jour ajoutait un anneau. Il est vrai, quand après la foi j'ai eu trouvé l'amour, toutes ces choses ont pâli devant moi, j'ai voulu que tout fît silence... (Notes Intimes – N°161/03)

Quant au père Lacordaire, au moment où, après le Carême 1836, il reçoit Anne-Eugénie Milleret, il est sur le point de partir à Rome pour y mûrir un projet de vie religieuse qui aboutira au retour en France de l'Ordre Dominicain. Son dernier conseil à la jeune fille : "Priez et attendez".

← Carême 1837

Une année encore, et c'est la rencontre, en l'église Saint-Eustache, à Paris, de l'**abbé Combalot**, prédicateur de ce Carême. Une figure originale que celle de ce prêtre, né en 1797. Jadis disciple de Lamennais, puis auteur en 1836 et en cette même année 1837 d'une *Première*, et d'une *Deuxième Lettre à M. F. de la Mennais, en réponse à son livre contre Rome intitulé : "Affaires de Rome"*, prédicateur fougueux, ardent "missionnaire apostolique", fervent de Notre-Dame, il parcourt la France gallicane en essayant d'y semer des idées ultramontaines. À la fois estimé et redouté dans les paroisses et les diocèses qu'il fréquente. Il connaît bien la Bretagne : il y a rencontré, non seulement Félicité de Lamennais, mais aussi son frère l'abbé Jean-Marie, et l'abbé Deshayes, curé d'Auray ; il connaît leurs jeunes Congrégations : les frères de l'Instruction Chrétienne, de Ploërmel, et les Sœurs de l'Instruction Chrétienne, de Saint Gildas. Depuis **1825**, en un pèlerinage à Sainte Anne d'Auray, il porte un grand projet, né d'une intuition dans la prière et certainement affermi par ses conversations en cette terre de foi : la fondation d'une Congrégation religieuse nouvelle, destinée à régénérer la société par l'éducation des futures mères de famille et enracinée dans la tradition contemplative de l'Église. Il a fait, avec ses propres sœurs, un essai de fondation, de courte durée.

Et voilà que, en ce Carême **1837**, Anne-Eugénie vient s'adresser à lui. Elle est toujours dans l'attente sur l'orientation à donner à sa vie. Les premières rencontres sont plutôt déroutantes. L'impétuosité du prêtre s'accorde mal avec la pondération de la jeune fille. Cependant, bien vite, il a le sentiment qu'il a devant lui "sa" fondatrice. Avec force, il lui découvre son plan et lui affirme, de sa façon absolue, qu'elle ne saurait s'y dérober. Certes, si elle désire se donner à Dieu dans la vie religieuse, elle penserait plutôt aux Sœurs de Charité, au souvenir des visites de son enfance chez les pauvres, avec sa mère. Pourtant, ces larges perspectives ne la laissent pas insensible, le plan d'éducation qui lui est proposé rejoint ses propres pensées ; elle sait, par expérience ce qu'est une éducation sans la foi. Mais être

fondatrice, jamais ! Finalement, une affirmation à la manière de Saint Paul, emporte toutes ses réticences : *C'est Jésus-Christ qui sera le fondateur de notre Assomption, et entre ses mains, les plus faibles sont les plus forts.*

☛ *Deux étapes*

suivent l'adhésion donnée : une première séparation de sa famille, c'est-à-dire plusieurs mois chez les Bénédictines du Saint Sacrement, rue Tournefort, comme demoiselle pensionnaire : une vie austère de solitude et de prière, avec un sérieux programme d'études ; et un séjour dans un autre monastère, à la Visitation de la Côte Saint-André, dans le Dauphiné : là, grâce à l'accueil désintéressé des religieuses, elle s'initie davantage à sa vie future. Elle prie, elle travaille, elle écrit aussi.

Dans notre temps, il y a une croisade catholique, la croisade du Seigneur, la croisade de la foi. Moi aussi, je veux apporter ma pierre à l'édifice de gloire et de salut que construisent d'humbles architectes, et s'il le faut, je veux mêler ma goutte de sang au leur [...]

Ainsi quand depuis un an, mon cœur battait au nom de mes contemporains, illustres défenseurs de la foi, Lamennais avant sa chute, Lacordaire, Montalembert, et tous les autres, que je rêvais d'être homme pour être comme eux, grandement utile, que je me disais qu'ils sauveraient la patrie en la retrempant à la source de la vérité, je ne pensais guère qu'il me serait peut-être donné à moi, pleine de misères et de faiblesses, de m'associer à leurs grandes destinées. Et pourtant cela est, car mon humble sacrifice, s'il est complet, Dieu le bénira, comme leurs pensées grandioses ; peut-être aurai-je des saintes pour enfants, et peut-être auront-elles à leur tour de grandes influences de salut. (Notes Intimes – N°154/10, 1837)

Quant à "l'œuvre", vers laquelle elle a été guidée par des voies qui ne sont pas les siennes :

L'éducation religieuse étant un besoin du temps actuel, il nous a paru que cette nouvelle famille devrait s'y consacrer et tâcher d'y faire entrer toutes les méthodes intelligentes nouvelles, tous les germes catholiques, tout le mouvement effectué en ce sens... sous la protection de Marie en son Assomption, mystère de gloire qui nous remplit de joie et sert de soutien à notre faiblesse [...] Jésus, Marie, l'Église – voilà notre devise... Puisse leur gloire resplendir et s'étendre. (Notes Intimes – N°161/05, 1838)

Voilà ses rêves de jeune fille.

C. EN CETTE PÉRIODE QUI MÛRIT LES INTUITIONS,

Pour mieux connaître celle qui sera la **première pierre** de la **nouvelle Congrégation**, il convient de la suivre en sa correspondance à l'abbé Combalot, devenu son directeur spirituel. Nous y découvrirons quelques aspects de son caractère, son jugement sur ceux qui l'entourent, ses lectures, ses goûts littéraires, ses études, son style... ses qualités d'esprit et de cœur.

- ☛ D'abord la **mémoire** de son passé : *une éducation à demi-païenne, comme vous dites qu'elles le sont toutes. (Vol. I – N°10) – Ailleurs, après une réflexion sur nos sociétés vieillies et sans élan :*

Moi, fille de cette société, élevée au milieu de tout ce qui pouvait peut-être le mieux la personnifier[...] moi qui n'en perds pas de vue un instant les réalités, les conventions, les usages[...] Parmi nous, il faut en convenir, la fortune est un droit, une noblesse, une puissance, la source même, la garantie de tous les droits. (Vol I – N°41)

Durant l'été 1837, au cours d'un séjour en Lorraine avant la première séparation de son milieu habituel : *Le monde d'ici n'est pas le tourbillon corrompu de Paris. Ce sont des gens à idées étroites, pleins de préjugés, de manies, de*

susceptibilités, mais d'honnêtes gens, au moins selon le monde, et qui auraient horreur des principes que j'entends trop souvent développer à Paris, dans ma société intime. (Vol. I – N°4)

On s'est empressé de complaire à mes nouveaux goûts ; ma chambre est pleine de livres, et j'ai deux bibles à ma disposition, une protestante et celle de Lemaître de Sacy. Je crois que la première est mieux traduite, mais suivant votre conseil, je lis la seconde. (Vol. I – N°3)

☛ À propos de ses **lectures** et de son **entourage** :

Me permettez-vous de lire les Provinciales, j'en ai bien envie ; j'ai déjà commencé, mais je ne veux pas continuer sans votre approbation. Je suis quelquefois bien embarrassée de choisir des livres dans ma bibliothèque ; puis-je lire Z(end) A(vesta) et le Coran ; si vous me dites que non, j'attendrai qu'on m'ait procuré "La conquête des Normands" de Thierry, qui est, dit-on, le plus bel ouvrage historique du siècle. Ici, je ne connais personne qui soit complètement catholique, j'ai bien des cousines très dévotes, mais je les crois peu éclairées, même dans leur piété. À Paris, j'avais Mme Champagneux¹ et puis un jeune artiste, plus pieux assurément que moi, que je pouvais consulter en toute sécurité et qui m'apprenait toujours beaucoup de choses. Ici, cela me manque, personne n'y connaît ce monde d'idées où la foi nous introduit, et je pense même que le clergé n'y comprend pas assez l'étendue des idées catholiques, combien elles éclairent et vivifient toutes choses. Mais je suis bien hardie de dire tout cela ; je n'en sais pourtant rien par expérience. (Idem N° 3)

Décembre 1837, il s'agit d'un voyage de l'abbé Combalot en Italie et de ses rencontres :

¹. Madame Champagneux, convertie à la parole de l'abbé Combalot à Saint Étienne du Mont ; fille de Mme Roland, guillotinée en 1793.

Vous êtes bien heureux de voir Silvio Pellico ; ce doit vraiment être une âme d'élite ; avec un cœur si tendre, une imagination charmante et un courage si mâle, il doit se faire aimer de vous. Il a montré une vertu si chrétienne ; il a tant souffert, et il a si bien instruit les autres hommes ! J'ai souvent pleuré en lisant ses "Prisons" ; j'eusse voulu y avoir été avec lui, pour lui dire un de ces bonjours qui lui faisaient tant de bien, comme la Madeleine de son premier géôle ou la Secundilla de Venise. (N° 14)

En lui, elle voit

un homme que toute l'Europe a salué, couronné de la triple auréole, du talent, du malheur et de la vertu !

...En ce moment, je lis la Vie de Marie, Mère de Dieu par l'abbé Orsini ; vous ne sauriez croire comment cet ouvrage, curieux par les recherches qu'il renferme, m'impatiente. Il faudrait un amour mystique, une plume toute spirituelle pour chanter les gloires de cette Reine si humble, et des descriptions sensualistes de beauté matérielle se trouvent à chaque page. Je suis choquée par ce langage romanesque qui me dépeint une belle jeune fille de Galilée, dans la personne de la Mère de Dieu.

...Ne croyez pas, au reste, que j'aurai lu tout ce que vous me recommandez pour l'époque de votre arrivée ; je commence par "l'Université Catholique", qui est déjà un ouvrage de longue haleine. (N°14)

Sans doute l'abbé Combalot a-t-il été mécontent de cette lecture de l'abbé Orsini. Nous n'avons pas la lettre qui permettrait de l'affirmer, mais la réponse est assez claire : une véritable déclaration de liberté d'esprit et de largeur de vues de la part de cette jeune fille de vingt ans ; son directeur en a quarante, un âge avancé pour elle... Et nous sommes au XIX^e siècle !

Vous arrivez un peu tard avec votre défense de lire l'abbé Orsini ; il est fini, et quoiqu'il ne vous plaise, ni à moi non plus, il ne faut pas cependant en dire tant de mal ; il y a des recherches curieuses et c'est un livre qui plaira à

beaucoup. Je voudrais bien, mon très cher Père, que vous ne me défendiez pas toujours de lire tout ce qui n'est pas justement selon vos idées. Les miennes ne s'éclairent et ne se complètent que par le contact de manières de voir opposées ; mon esprit s'endort à force de se trouver avec des gens de son avis ; les erreurs des livres incroyants, leurs paradoxes, la pauvreté, l'incomplet de leur système, ont été peut-être d'un plus grand poids que toutes les preuves positives des apologistes. "L'Émile" est un des livres qui m'ont fait le plus goûter le catholicisme. Dans d'autres ordres d'idées, il en est de même, je ne puis bien comprendre et goûter une manière de voir, si je ne l'ai point comparée à d'autres, c'est par l'exclusion des choses que j'ai blâmées, que je me fais l'idée de ce qu'on devrait dire ou enseigner. Sans cela, je n'ai pas d'idées du tout et je m'endors dans ma paresse d'esprit. Avec la confiance que j'ai en vous, et ma soumission pour vos conseils, l'inconvénient de mes lectures ne saurait être bien grand d'autant plus que ce ne sont pas de mauvais livres que je vous demande à lire. Laissez-moi donc espérer que vous renoncerez à me dire toujours : ne lisez pas ceci, ne lisez pas cela. Jusqu'ici, j'ai tâché à grand peine de le faire, parce que je croyais que vous ne l'exigiez qu'à titre d'obéissance ; mais si c'est un système général de me renfermer dans un cercle très étroit de lecture, permettez-moi de vous dire que ce système est mauvais pour ce que vous voulez faire de moi. (N°15, décembre 1837)

L'année suivante, toujours les lectures, la permission demandée et l'attitude bien personnelle ;

J'ai une "Histoire de France" de Michelet qui me sera bien utile ; elle est pleine d'idées dont beaucoup peuvent tourner au catholicisme ; mais me gronderez-vous d'avoir lu les "Voix intérieures" d'Hugo ? Il n'y a pas grand chose ; cela m'a cependant un peu poétisée ; je l'ai d'ailleurs lu bien

vite, et je vous en avais parlé sans que vous m'eussiez répondu.

Pour la "Chute d'un ange" me la permettez-vous ? Je vous préviens que je prendrai votre silence pour un consentement, car, je ne veux ni vous tromper ni rester dans l'incertitude, parce que dans ce cas, je finis toujours par faire ce dont j'ai envie, tout en me le reprochant. (N°36, mai 1838)

Dans ses *Notes Intimes*, elle a déjà cité "Jocelyn" parmi ces ouvrages à l'Index, qui pourtant plaisent à son imagination, et la font rêver *d'un amour sans mesure. (Notes Intimes – N°153/01)*

☛ Au-delà des lectures, bien **d'autres travaux** sont au programme :

- les langues et le latin :

Je cherche toujours un maître d'allemand ; en attendant, je lis et je travaille seule. Je m'arrange pour donner au moins deux heures à cette langue et à l'anglais, puis deux heures de lecture. (N°11, novembre 1837)

Mon latin va très bien ; je commence d'y recueillir un peu les fruits de mes premiers ennuis : maintenant je puis seule préparer ma traduction de Virgile et le comprendre assez bien ; à la vérité, il faut que j'aïlle doucement et que j'apporte beaucoup d'attention, mais n'ayant pas trois mois de leçons, je trouve que c'est déjà beaucoup. (N°36, mai 1838)

- l'Écriture Sainte, bien sûr, qu'elle préfère aux livres de spiritualité .

Elle cite souvent saint Paul, dont elle aimerait *faire un des patrons spéciaux de l'œuvre de l'Assomption, qui doit aussi répandre un peu chez les femmes les trésors de la science de Jésus-Christ. (N°42, septembre 1838) ;* Isaïe qu'elle commente : *J'aime m'encadrer ainsi dans les magnifiques images de l'Écriture. (N°64, janvier 1839)*

- Saint Thomas a une place de choix :

Je n'aime pas à m'appuyer sur le faux ni l'incertain... Mon âme prend un essor plus libre et plus assuré quand elle se sent certaine du terrain qu'elle parcourt et qu'elle est guidée par la foi savante du Docteur angélique. (N°56, décembre 1838)

J'aime tant à mettre mes études en commun avec vous que je vous envoie un passage de Saint Thomas, bien que vous ayez sûrement la Somme. (N°61, janvier 1839)

- Saint Alphonse de Liguori est son maître en théologie morale :

Je voudrais le finir avant de quitter la Côte (Saint-André : couvent de la Visitation) ; beaucoup de choses m'y seront utiles. (N°62, janvier 1839)

J'ai pris goût à la théologie morale ; cela éclaire sur beaucoup de points, et n'est-ce pas la grande question que la barrière à poser entre le bien et le mal, question que la conscience individuelle peut parfois si bien embrouiller. (N°64)

Lourd programme assurément :

Je trouve qu'ajouter une heure de Liguori, une heure de Saint Thomas, puis l'Écriture Sainte, un peu de lecture de piété, quelques livres français, un peu d'Office, vous écrire, cela ne se peut toujours placer dans ma journée. (N° 63)

Tandis qu'en un de ses moments d'admiration, son directeur lui écrit :

Vous êtes la seule femme peut-être, en ce moment, sur la terre, qui fasse sa nourriture intellectuelle de Saint Thomas, de Liguori et des Saintes Écritures, éclairées au flambeau de la tradition et de la théologie catholique ! (13 janvier 1839)

Mais ce n'est pas tout.

- Il y a la lecture des *Éléments de Philosophie Catholique*, de l'abbé Combalot, livre paru en 1833. À cette occasion, un avis sur le fond et sur la forme :

Je lis votre philosophie, mon très cher père ; eh bien, je regrette sans cesse que vous n'ayez pas récrit cet ouvrage. Il y a de belles et bonnes choses, beaucoup de pensées, et cependant, faute de style et de soins, cela devient un canevas extrêmement fatigant à lire. J'y trouve cependant un intérêt bien plus grand depuis que j'en suis à la philosophie des temps modernes, ne fût-ce que celui de retrouver dans tous les systèmes idéalistes quelque'une de ces nombreuses idées que j'avais roulées dans ma cervelle, sans savoir si c'était erreur ou vérité. Le matérialisme m'obsédait comme une crainte sans raison, mais toutes mes conceptions naturelles s'en éloignaient pour tomber bien plutôt dans les idées de Malebranche ; mon très cher Père, ce système a-t-il été condamné ? J'en retiens encore beaucoup de choses dans mon esprit, et sauf l'autorité de l'Église, elles me semblent presque évidentes. (N°61)

Il y a surtout la longue histoire d'un ouvrage sur *Les Gloires de Marie* que l'abbé Combalot fait revoir par sa jeune dirigée. Lourde tâche... car il faudrait souvent corriger... Et des remarques d'une aussi grande liberté que les réflexions précédentes sur l'autorisation ou le refus des lectures :

L'ouvrage des Gloires de Marie... je ne crois pas qu'il soit de nature à procurer beaucoup de gloire à la Sainte Vierge, à moins qu'il ne soit très bien écrit. (N°63)

Plus profondément, lorsqu'il s'agit de corriger le fond, voire de supprimer des erreurs :

Je désire bien que vous me laissiez continuer parce que je crois pouvoir, avec mon Saint Thomas, y mettre en ce moment une rigueur théologique qui écarte toute désapprobation sacerdotale... (N°64)

[...] Ce que j'ai cherché à mettre dans mes corrections, c'est l'exactitude parfaite du dogme, avec l'expression la plus claire et la moins scientifique que j'ai pu. Il est vrai que le style y a nécessairement gagné de la vie et une sorte de beauté qui n'est que le reflet de la grandeur des idées pleinement comprises. Il me semble que ce n'est pas la peine de faire un livre si ce n'est pour qu'on le lise, et à moins d'avoir fait profession de bénédictin, qui voulez-vous qui lise un livre où l'on trouverait des phrases pareilles à celles-ci... (N°65)

Suivent des exemples... avec la conclusion : *Je crois, mon cher Père, qu'on discrédite les grandes idées théologiques en les produisant sous des formes barbares, et permettez-moi de vous dire que ce n'est le plus souvent que parce qu'on ne veut pas se donner la peine d'en chercher d'autres. La parole, l'expression est la forme nécessaire de l'idée, l'une subit le sort de l'autre, et elles réagissent même l'une sur l'autre, de telle sorte qu'une idée ne peut être pleinement conçue par l'intelligence, que lorsqu'elle a trouvé son expression claire et complète. Au moins, telle est la loi de mon intelligence et la raison du prix que j'attache à la manière dont on dit les choses, convaincue que je suis, que tout ce qui ne s'exprime pas bien, n'est pas grand chose dans le domaine de la raison, car pour le cœur, c'est différent, et j'admets très volontiers qu'il y ait des émotions intraduisibles dans nos langues humaines.*

Et d'ajouter :

Je serais trop heureuse de voir des ouvrages de piété se revêtir du style de l'Imitation ou de Saint Paul, et ceux de science arriver à la lucidité de Saint Thomas. Je ne connais pas de forme qui soit mieux le reflet de la pensée et qui ait un rapport plus juste avec le fond. Mais c'est là que gît la difficulté. (N°69)

Assurément, l'enfant a bien profité des leçons de style de ses professeurs de Metz et les programmes d'études, plus tard, seront de la même inspiration.

☛ Encore un regard sur la **société** et les **personnes**.

À propos d'une prédication à Auxerre, où l'abbé Combalot a été mal accueilli :

Je suis confondue de votre réception à Auxerre ; ils viennent en foule au sermon, puis un charivari. C'est ce que l'on ne fait jamais à un prêtre. Cette pauvre ville me paraît bien malade. Comment se fait-il que les écoles chrétiennes, les couvents où l'on élève de jeunes personnes, ne contribuent pas à changer l'esprit de la classe féminine de ce petit pays ?

Et ce conseil jailli de son expérience :

Ne vous laissez cependant pas trop aller à l'indignation ; j'aimerais mieux vous voir de la dignité, fût-ce même un peu méprisante, que de la colère. Les hommes voltairiens sont quelquefois très étonnés d'être traités d'arriérés de leur siècle, eux qui croient être au-dessus des préjugés, en avant de la civilisation et des lumières. Le ridicule qu'on leur renvoie les confond et quelquefois les désarme : or, il y a bien matière chez eux.

Me pardonneriez-vous de vous dire tout cela ? tout ce que je pense, je vous le dis tout d'abord, et si je n'ai pas votre expérience de la chaire, au moins ai-je celle des incrédules ; et rien ne m'a jamais si bien servi à les rendre respectueux pour mes idées que de me moquer de leur ignorance et de leur incompréhension.

Plus loin, une évocation de La Mennais et de son *Essai* :

Vous êtes un peu triste, mon pauvre père, et je conçois tout ce que doit, en effet, avoir de pénible pour votre cœur cet

endurcissement, cette apathie, dont le spectacle fait pardonner à M. de La Mennais les colères magnifiques de son "Essai".

...Pauvres gens qui laissent inutiles ces trésors de poésie catholique, toutes ces reliques, tous ces souvenirs, cette belle architecture de la cathédrale, merveilles obscurcies pour leur incrédulité. (N°36, mai 1838)

Au milieu des prédications de l'abbé Combalot, un épisode fort intéressant. Voilà qu'il a entrepris de convertir George Sand ; il en fait part à Anne-Eugénie, en son couvent de la Visitation. Elle lui écrit, le 3 janvier 1839 :

Ce que je ne m'explique pas bien, j'ai une grande joie de penser que vous voulez aller à la conquête de George Sand. Je suis comme vous, cette âme m'attire ; j'ai prié pour elle de tout mon cœur, et je crois que c'est le bon plaisir de Notre Seigneur car Il m'y donne une inexprimable affection, il m'y fait penser sans cesse. Je la recommanderai aux prières de quelques-unes de nos sœurs. Cette femme doit être bien malheureuse, mais prenez garde, cette conquête n'est pas facile. Je pense qu'il faut aller à elle par le cœur, avec la charité du Bon Pasteur, élargir ses entrailles et commencer par l'aimer beaucoup devant Dieu ; puis, si vous me permettez d'ajouter ce conseil, je dirai que je crois qu'il faut s'armer d'humilité, la dominer par la vertu, et par celle-là surtout qui lui est inconnue. Elle a trop d'esprit pour être dominée autrement. Mais comment me trouvez-vous d'oser vous indiquer mes idées ?

La réponse :

Vous faites bien de prier pour Madame D. (= Dudevant, George Sand) quoique je n'aie pas grande confiance dans les démarches que je me propose de faire auprès d'elle. Elle est tombée si bas, mais si bas, dans sa propre estime qu'elle disait dernièrement à quelqu'un qui lui reprochait les écarts de son talent, que personne ne la méprisait autant

qu'elle. Oh ! que l'esprit, le talent, le génie même, sont funestes à une âme qui n'aime pas, et ne connaît pas les glorieuses humiliations de la Croix !

Sans plus attendre, Anne-Eugénie rédige une page pleine d'ardeur et de mesure :

Voyez, mon père, je ne pense pas que vous puissiez rien pour le salut de cette pauvre G. Sand, si vous la prenez avec ce mépris dont vous ne pouvez vous défaire. La disposition où elle est maintenant vous repousse, moi, elle me donnerait confiance. Je me rappelle, mon très cher père, qu'en allant à vous, pour la première fois, j'avais un grand mépris de moi-même, non pas extérieur, puisque mes fautes ne l'étaient pas, et que le culte des apparences m'avait été si cher. Mais, je m'étais prise en dégoût, moi et mes aptitudes, je ne me croyais pas en état de faire le bien, je ne voyais pas en moi de vertu sur laquelle je pusse bâtir. C'est là ce qui m'a tout de suite attachée à Notre Seigneur. Je retrouvais en Lui, contre toute espérance, et d'une manière que je ne soupçonnais pas, la confiance dont j'avais besoin pour essayer le bien, la pierre sur laquelle je pouvais bâtir. Je sens que ce souvenir me donnerait pour Mme D. la plus tendre charité. Oh ! je me plains à Dieu que je ne puisse pas comme vous agir sur cette femme, il me semble si bien que j'y pourrais quelque chose, et que nos âmes contiennent de terribles et secrets rapports. Dans les mêmes circonstances, j'aurais pu faire tout ce qu'elle a fait... Demandez-vous si je ne suis pas par nature aussi indomptable dans mes pensées, aussi ardente dans mes imaginations, aussi dédaigneuse des idées reçues, aussi hardie... Mon père, ayez donc moins de mépris pour cette femme. Ayez aussi un peu plus d'amour... Ôtez les secours de mon éducation que ma mère avait faite forte sinon chrétienne, ôtez cette Providence particulière qui a veillé sur moi..., qui a coupé ma jeunesse de revers de fortune, de deuils, de maladies, d'intervalles de retraite absolue à la

campagne, ou de surveillance exacte chez ma Tante à Châlons et vous me verrez aussi bas que la pauvre femme pour laquelle je voudrais vous donner plus de charité, au moins devant l'autel, car je sens du reste que cette charité doit être toute revêtue de prudence. (Vol I – N° 64)

Il me semble que je pourrais quelque chose pour elle : respect, amour, prudence. Des qualités pour les relations humaines, des attitudes pour un discernement, des dons pour une éducatrice.

• On pourrait encore ajouter des lettres d'Anne-Eugénie à une des jeunes filles que l'abbé Combalot commence à orienter vers sa future fondation, Joséphine de Commarque (cf. Vol. V). Nous y trouverions les mêmes pensées, avec les projets d'avenir. À propos de la devise *Maria assumpta est – Marie a été élevée*, extraite de l'Office de l'Assomption, une réflexion sur le travail qui consistera à *élever les femmes qui nous seront confiées au-dessus des petites, inconstances, faiblesses et vanités – à nourrir les enfants de la vérité et à les vêtir de la justice – en union profonde à tous les corps de religieuses enseignantes, à tous les Ordres de l'Église, quand bien même ils blâmeraient notre manière d'agir.*

Intuition d'incompréhensions qui ne manqueront pas de surgir.
(Vol V – N°1176, novembre 1838)



II – UN PROJET ÉDUCATIF

*pour une régénération de la société par l'Évangile :
culture et foi,
esprit social chrétien.*

Après les deux périodes de préparation, c'est donc, au soir du **30 avril 1839**, la réunion d'Anne-Eugénie Milleret et d'une première compagne, Anastasie Bévier, dans un petit appartement de la rue Férou, près de l'église Saint Sulpice à Paris.

La Congrégation des Religieuses de l'Assomption est née.

Anne-Eugénie n'a pas encore 22 ans, Anastasie Bévier, d'un an plus âgée qu'elle, sera la première directrice des études : déjà professeur, elle pense entrer dans une Congrégation religieuse enseignante. D'un caractère vif, elle s'impatiente souvent avec ses élèves et éprouve le besoin de se confesser avant d'aller communier. Or un jour, elle entre par hasard dans le confessionnal de l'abbé Combalot qui est à la recherche de ses premières éducatrices, et la voilà orientée vers cette fondation qui n'est pas encore réalisée.

En août et en octobre, deux autres jeunes filles se joindront à elles : Katherine O'Neill, irlandaise, qui après sa profession, assurera pendant plus de 40 ans la charge de maîtresse des novices, et Joséphine de Commarque, citée plus haut.



A. PREMIERS TEXTES

➤ L'Introduction aux Constitutions des Religieuses de l'Assomption

Pour cette toute petite communauté, l'abbé Combalot la rédige en 1839-40. C'est un de nos premiers textes, dont nos archives gardent plusieurs exemplaires, recopiés de la main des premières sœurs. En fait d'*Introduction*, c'est un véritable traité qui, imprimé par la suite en format 14/21, couvre près de 55 pages².

Le plan (cf. Annexe 1) a été relevé en fonction des subdivisions.

- L'avant-propos exprime les difficultés de la tâche et *l'insuffisance personnelle pour l'exécution de ce projet*, mais aussi la confiance, dans le souvenir du passé et dans la grâce *qui seule peut féconder cette oeuvre pour la gloire de Dieu*.

- La première partie est un long développement sur *les Origines de la vie religieuse*. Nous retenons un mot-clé : la **régénération**, et les paragraphes sur "Marie, type de la femme régénérée", sur le rôle des femmes "dans le travail de régénération de l'humanité déchue", sur "la prédication évangélique" : "Jésus, Soleil des intelligences" et "les femmes associées au sacerdoce par l'enseignement".

². Il s'agit du fascicule imprimé dans les années 1970. Par la suite, le texte entier a été repris dans le Volume I des Textes Fondateurs (1991).

Il est un bien dont les intelligences ont faim et soif et qu'elles cherchent trop souvent, hélas, dans les voies du doute et de l'erreur. Ce bien, c'est la vérité... Le soleil des intelligences, c'est la prédication de l'Évangile... Les plus humbles femmes, par un dessein de la Providence, sont associées à cette haute mission de vérité que le sacerdoce a reçu de la bouche même de Jésus-Christ. – Marie, quant à elle, a versé sur le monde la lumière éternelle. – L'Église ne dit-elle pas : "C'est de vous qu'est né le Soleil de justice, Jésus-Christ, notre Seigneur."

- La deuxième partie traite du *Bien-fondé d'une Congrégation enseignante*. Après avoir exposé le rôle des saintes femmes dans la primitive Église, l'auteur présente la mission de la femme chrétienne, l'importance de l'éducation chrétienne, la nécessité dans l'Église de frères et de sœurs pour l'éducation des classes indigentes. – Le paragraphe sur *l'éducation des riches et des pauvres* est très important. En effet, si la pensée originelle de la fondation est de donner à des jeunes de la société à laquelle appartient Anne-Eugénie Milleret (ailleurs, elle précise : *l'aristocratie libérale, familles de banquiers, notaires, avocats etc...*) – ce qu'elle-même n'a pas eu, à savoir une éducation chrétienne, – très vite, dès le début, peut-on dire, le cadre de cette société est dépassé ; et dès les premières années, il y a une présence aux pauvres.

L'abbé Combalot écrit :

Si un jour il vous est donné, mes filles, d'agrandir les pensionnats que vous voulez bâtir pour les enfants du riche, croyez que vous serez bénies du divin Roi des pauvres si vous joignez des classes pour les enfants de ceux que le monde méprise et dont vous vous ferez les humbles servantes.

Et encore :

Réjouissez-vous que votre vocation vous appelle à devenir les servantes des pauvres, de telle sorte que vous ne cherchiez, dans l'éducation des riches, qu'un puissant moyen de leur former des amies et des mères.

Plus tard la fondatrice, elle-même, parle d'être *sœurs des pauvres*. Par rapport à ce service, que de *préjugés en ce temps* ; quelle opposition entre *les femmes chrétiennes et les femmes mondaines* : corruption des mœurs, dégradation de la vie familiale, etc. Il n'est que de *contempler toutes les capitales, toutes les villes de l'Europe civilisée* :

Des milliers de jeunes personnes sont élevées ainsi (dans le luxe, les plaisirs et les idées fausses) dans les villes de France et dans celles de l'Europe, et ce seront elles, cependant, qui donneront aux mœurs privées et publiques le cachet dominant de l'époque.

D'où l'urgence de l'éducation chrétienne des filles et la nécessité de nouvelles Congrégations :

Le petit nombre de communautés religieuses enseignantes est bien loin de suffire aux besoins de l'Europe civilisée..

- La troisième partie veut *répondre à l'objection* : *encore une nouvelle congrégation !... C'est un fait ; il en existe tellement et certaines sont de date récente.*

Pour Anne-Eugénie, nous lisons dans ses lettres à la fois l'inquiétude devant la tâche qui l'attend et l'impression qu'elle ne peut, quant à l'éducation, entrer dans aucune Congrégation existante, non par mépris, mais eu égard à ce qu'elle a vécu, à ce qu'elle est, et à ce qu'elle a désormais compris devoir faire.

Pour l'abbé Combalot – dans ce texte, le “monopole de la charité” présente un danger – la pluralité des Congrégations est nécessaire. En effet, des carences, des erreurs, sont toujours possibles. Ainsi,

Formées sous l'inspiration d'un besoin qui s'est modifié ou qui n'a pas été suffisamment compris, certaines Congrégations manqueront dans un temps donné le but intellectuel, religieux et moral de l'éducation.

Parfois aussi les maîtresses peuvent confondre, dans un zèle dépourvu de prudence, les pratiques de la vie purement chrétienne qui doivent être le fondement inébranlable de l'éducation religieuse des filles avec des pratiques de surrogation que les élèves d'un pensionnat suivront d'abord avec une ferveur indiscrete et qu'elles abandonneront très probablement en rentrant dans la famille, au risque d'oublier avec elles les devoirs impérieux du chrétien.

Et encore :

Il est bon que des congrégations distinctes de nom, de règles et d'enseignement, offrent la possibilité d'un choix qui aura toujours sa cause dans les sympathies diverses des familles. Il faut aussi songer à ces innombrables jeunes personnes qui, de tous les points du monde, viennent chercher en France le trésor souvent si funeste d'une éducation développée. Le partage des expériences, la mise en commun des résultats des observations aideraient à résoudre le problème si difficile d'une éducation religieuse, intelligente et vraiment régénératrice pour les familles et la société... Toutes les mères se trouveraient heureuses de confier leurs filles à ces sœurs de charité de l'intelligence.

Mais la réponse principale à l'objection est celle-ci : depuis plus de 15 ans, l'abbé Combalot poursuit le projet dont il entretient ici les sœurs. C'est une réponse à un appel :

En prenant le nom de filles de l'Assomption, vous n'avez d'autre ambition que d'honorer plus particulièrement ce grand mystère et d'y trouver comme le résumé de la mission que vous voudriez essayer de remplir.

- Quatrième partie : *Quel sens et quelle mission ?* Il y a un *mystère social de l'Assomption*. – Marie, femme régénérée par la grâce, élevée dans la gloire, prise (assumée) par Dieu toute sa vie dans son humilité... – Marie est le modèle de toutes les femmes.

Pour une éducation vraiment éclairée et pleinement chrétienne... chose jugée impossible par de grands esprits parce qu'ils se sont imaginé que le cercle des connaissances intellectuelles de la femme ne pouvait s'agrandir sans mettre en péril les devoirs obscurs et la mission cachée qu'elle est appelée à remplir au sein de la famille... Il faut substituer aux connaissances artificielles et variées un savoir plus réel et d'autant plus pratique qu'il sera plus étendu.

Résoudre ce difficile problème : *Dilater l'intelligence de la jeune fille au profit de sa vertu et dans l'intérêt de sa famille, jamais au profit de son égoïsme et de sa vanité... Orner son esprit uniquement en dilatant dans la même mesure les qualités du cœur.*

La grande nécessité de ce temps est celle d'une *éducation régénératrice* qui affranchisse de la tyrannie des maximes, des exemples et des leçons du monde : le culte de l'apparence, le succès. *Il existe un rapport intime entre la mission que Notre-Dame exerce et celle que la Providence vous appelle à remplir.* D'où, pour les sœurs, le regard sur Marie, l'humilité, l'attitude de pauvreté de cœur en même temps que les habitudes de pauvreté matérielle.

Le but, une révolution fondamentale :

Votre mission sur les enfants du riche devra opérer dans leurs âmes une révolution fondamentale... pour les amener à comprendre et à goûter les saintes maximes de la pauvreté de l'Évangile... Il faudra qu'elles comprennent que le nom qu'elles ont reçu au Baptême vaut mieux que celui de leur famille, et que la seule noblesse qu'elles doivent estimer est celle qui nous fait frères de Jésus-Christ et enfants de Dieu. [...] Prenez aussi garde que celles d'entre vous qui auraient eu un nom, une position, des richesses et une éducation mondaine, n'en conservent encore quelques restes.

- Cinquième partie : Pour atteindre ce but, ***une pensée fondamentale : l'enseignement catholique.***

Après une réflexion sur l'émancipation intellectuelle des femmes qui se précipitent avec une sorte de fureur sur ce qu'elles devraient ignorer et se mettent si peu en peine d'apprendre ce qu'elles devraient savoir, et une présentation critique de ce qu'on appelle de nos jours une instruction forte et soignée, après une description des salons mondains, bureaux d'esprit ou salles d'opéra, vient un long développement sur catholicisme et naturalisme, d'où résultent deux systèmes d'instruction qui se disputent le monde des intelligences.

Or, je le demande, la théorie catholique de l'enseignement préside-t-elle en France à l'éducation des filles ? Pour remédier à cette lacune, suivent quelques considérations générales sur une théorie catholique de l'enseignement._

Les traditions purement humaines, les enseignements des écoles philosophiques, les inductions de la raison pourront mener l'homme à la connaissance d'un certain nombre de vérités de l'ordre purement naturel, mais jamais la raison, ni les traditions humaines, ni les enseignements des écoles ne lui donneront le symbole complet du monde même de la nature...

Le spectacle de l'univers, les traditions universelles de l'humanité, les procédés de l'analyse et de l'induction logique établissent sans doute d'une foi humaine, l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers, ainsi qu'un petit nombre d'autres vérités de la religion et de la science naturelles, mais ces seuls instruments, tant qu'ils n'auront pas été purifiés au flambeau de la révélation catholique, n'atteindront jamais le monde surnaturel de la grâce, et laisseront toujours subsister d'épais nuages sur les vérités mêmes dont ils ont conservé d'imposants et palpables débris...

La vérité catholiquement comprise embrasse trois ordres fondamentalement distincts et liés ensemble par des rapports intimes : la vérité du monde de la nature, la vérité du monde de la grâce et la vérité du monde de la gloire[...] (N'y a-t-il pas là quelque lointaine réminiscence, modifiée, de Pascal, en ses trois ordres de grandeur ?)

En d'autres termes, toute science consiste à connaître Dieu comme auteur de la nature, comme auteur de la grâce, comme auteur de la gloire.

Un texte autographe annexe trace un *Programme d'un enseignement complètement catholique et formulé pour un pensionnat de jeunes filles* (ce mot, d'abord barré, est remplacé par : jeunes gens et aussi de... jeunes filles – pour revenir à l'expression première : de jeunes filles)³.

Sont envisagées successivement : la vérité historique, la vérité théologique, la vérité morale, la vérité législative, la vérité politique et sociale, la vérité littéraire et poétique, la vérité artistique, la vérité scientifique, soit géologique, astronomique, géographique, psychologique, physiologique, la vérité philosophique, – les créations du catholicisme, le mysticisme catholique...

³. À cette époque, l'abbé Combalot est en relation avec le collège de Juilly et des collèges de diocèses.

Vocabulaire affirmatif, représentatif d'un courant de pensée, complété par d'autres documents, impossibles à exposer aujourd'hui. Vocabulaire écho d'une époque, celle du *Génie du Christianisme*, dont l'auteur, Chateaubriand, est en relation avec la jeune congrégation.

- Pour compléter ces perspectives, des *moyens pour donner un enseignement vraiment catholique* :

Les sœurs doivent étudier la science sacrée,

le latin, ce qui sera d'abord objet de dérision extérieure. En 1841, la jeune fondatrice écrit :

Tout, et même la raillerie, sert notre but. On nous dit femmes savantes ; rien n'est plus propre à nous amener les enfants que nous désirons. (Vol. VI – N°1504)

Ailleurs, cette idée est approfondie : le latin, les études, oui. Si la conséquence est l'inscription d'élèves, tant mieux – mais le but premier est la compréhension des textes de l'Église, l'enracinement dans l'Église, une lumière donnée à la culture. *L'étude du latin ouvrira pour les sœurs les trésors de la théologie, de la liturgie...* L'ensemble du programme est celui d'Anne-Eugénie, il y a à peine deux ans, amplifié par les responsabilités nouvelles : la Vulgate, le Bréviaire romain et autres livres de piété, le Pontifical romain, etc... (cf. le renouveau liturgique du XIX^e siècle : Dom Guéranger et Solesmes).

Quant aux autres études, il en sera évidemment question plus loin.

- Enfin la **conclusion** : *Jésus-Christ, alpha et oméga de toute science humaine.*

Voilà le sommaire divin de toute la théorie qui doit se développer dans notre petite congrégation et présider à l'enseignement de nos pensionnats [...]

Ainsi, mes très chères filles, notre système d'enseignement consistera à substituer partout la foi à la raison déchue, la grâce à la nature obscurcie et dégénérée, la science et l'amour de Jésus-Christ, en un mot, à la science humaine et à l'égoïsme.

L'importance de ces idées est incontestable pour l'avenir de la Congrégation. Mais un fait est aussi incontestable : avant même la fondation, Anne-Eugénie a senti les incohérences de son directeur, elle en a maintes fois exprimé des inquiétudes dans sa correspondance. De plus en plus, il faut se rendre à l'évidence : si ce prêtre a eu l'intuition nécessaire à l'éclosion de l'œuvre future, s'il en a réuni les premières ouvrières, il n'a nullement les qualités nécessaires pour la mener à bien. Après des épisodes douloureux et malgré le désir d'éviter une séparation, la rupture a lieu le **3 mai 1841**. Avant de partir pour Rome, l'abbé Combalot confie l'œuvre naissante à l'archevêque de Paris.

Celle qui se nomme désormais sœur Marie-Eugénie se retrouve, selon sa propre expression : *fondatrice sans fondateur*. Bientôt, elle va trouver un grand appui dans **l'abbé d'Alzon**, vicaire général de Nîmes, futur fondateur, en 1845, des Pères de l'Assomption. Jusqu'à la mort de ce dernier, en 1880, ce sera une longue histoire d'amitié humaine et spirituelle, avec intuitions communes et influence réciproque.



➤ **Lettre à l'abbé Gros** : Novembre 1841.

Pour l'heure, après le départ de l'abbé Combalot, s'ouvre une période décisive. La petite communauté ne se développe pas : pauvreté, incertitude de l'avenir, ... suspicions qui pèsent sur elle à cause de "ses origines". Le supérieur ecclésiastique, l'abbé Gros, suggère de se séparer, chaque sœur allant vers la Congrégation de son choix et mère Marie-Eugénie revenant à la Visitation où elle a séjourné. Mais une telle perspective lui paraît inacceptable, car elle sait le bien-fondé de cette oeuvre et elle lui est totalement donnée. Après avoir réfléchi et prié, elle rédige sa réponse :

- à l'origine, "une pensée de zèle", un mot à résonance biblique, synonyme de feu, d'ardeur ; pensée déterminante pour sa vocation et jaillie de la connaissance de la société qui l'entoure :

Les hommes ne vont pas à l'église, les femmes y vont à 2 h, pour la foule et la toilette, avec des habitudes et des préjugés qui ne permettent pas à une seule pensée sérieuse de les atteindre, les fils vont au collège, restent les filles que jusqu'ici on a fait élever dans des pensionnats à la mode ou par des institutrices dont je n'ose vous dire ma pensée, telle qu'elle est gravement devant Dieu, selon l'expérience acquise, près de mes compagnes. Au reste, je connais à peine un résultat de ces éducations que les parents incrédules eux-mêmes n'aient pas déploré... Dans la classe dont je parle, mille préjugés s'opposent encore à l'éducation des couvents... L'ancienneté même des institutions religieuses qui est un objet de confiance pour les personnes pieuses, est pour eux un sujet d'éloignement... Pour les gens que je connais, les couvents spécialement consacrés à l'éducation sont enfermés dans l'un de ces trois préjugés : couleur politique, défaut d'instruction ou défaut de manières qui soient les leurs...

Suit la question du grand nombre des élèves et de la difficulté d'une bonne surveillance. Encore un sujet de "méfiance"... *Les hommes de ma famille n'eussent jamais voulu m'en voir courir la chance.*

Je savais toutes ces choses à l'époque où l'abbé Combalot me parla pour la première fois de son œuvre. Elle me parut donc destinée à faire un bien que je désirais vivement.

Pour elle, il s'agit dans ce milieu moins de mauvaise volonté que d'ignorance.

présentation de "l'œuvre nouvelle" en fonction de cette société ; style de vie des sœurs : ouverture, prière, pauvreté, vie de communauté, études.

affirmation ardente de sa nécessité, conviction quant à sa réalisation et certitude personnelle.

Cette œuvre de zèle à laquelle nous avons voulu travailler... si ce n'est pas par nous qu'elle se réalise,... permettez-moi de pousser la liberté jusqu'à vous dire qu'elle se fera tôt ou tard, par des mains plus saintes, et que pour moi, je ne me crois pas d'autre vocation que de lui appartenir, quelles que soient les souffrances ou les difficultés qui puissent s'y attacher. (Vol VI – N°1504)



➤ **Conseils sur l'éducation⁴,
aux premières religieuses de l'Assomption – 1842.**

La permission est enfin donnée de poursuivre ce qui a été commencé et de recevoir des élèves. Entre cette date et janvier 1842, 3 de 10, 11 et 12 ans. En avril, 5 de plus : 2 de 8 ans, 1 de 5 ans, françaises et irlandaises. Et en août, 5 de plus : 15 ans, 8 ans, 13 ans, et 2 de 5 ans. Pour les cinq sœurs qui en sont chargées et qui ont le même âge qu'elle, mère Marie-Eugénie écrit des **Conseils sur l'éducation** : un grand cahier dont la moitié verticale des pages constitue une marge où s'inscrivent corrections et idées complémentaires.

- Une adresse :

J'écrirai tout d'abord pour vous, mes chères filles, et rien que pour vous, quitte à en tirer ensuite tout ce que nous y trouverons de bon à montrer.

Le sérieux des réflexions qui vont suivre, la confiance en sa mission de fondatrice.

- Un sujet difficile :

C'est de tous les sujets le plus difficile à bien traiter. Je suis, comme vous le savez, ignorante de ce qui a été écrit par Mme de Lambert, Mme Necker, Mme de Rémusat, Annie Martin, et plusieurs autres dont les ouvrages devront être un jour l'objet de notre sérieuse attention. Nous aurons à les examiner ensemble pour voir ce que nous pourrons en tirer, pour juger leurs principes et leurs moyens selon la règle infaillible de la morale catholique, et enfin pour comparer leurs aperçus avec les nôtres : car l'expérience a dû donner des vérités d'observation auxquelles il ne faut sans doute pas croire aveuglément, vu qu'ici-bas chacun observe selon ses systèmes, mais dont il faut cependant tenir compte.

⁴. Ce texte a été publié entièrement sous le N° 1511 dans le Volume I des *Textes Fondateurs* (1991).

Cf. plus haut : avant même la fondation, réfléchissant sur “l’éducation, besoin du temps actuel”, elle songeait à “y faire entrer les méthodes intelligentes modernes”. Ici, elle envisage de confronter les principes des autres avec l’orientation entrevue, de tirer parti d’expériences antérieures ou actuelles positives.

- Les sujets à traiter :

Je ne me sens pas capable de suivre maintenant un ordre fixe, je vous parlerai tour à tour, selon que cela se présentera à mon esprit, du but de l’éducation, de ses moyens, de ses difficultés à chaque âge de l’enfant, des études et de la manière de les rendre utiles à l’éducation qui, pour une femme du moins, est certainement la grande chose.

- La méthode :

Enfin soit pour les détails, soit pour l’ensemble, ma méthode sera de me tenir le plus près possible de Jésus-Christ afin de juger de tout par ses lumières [...] Suivez la même méthode, mes chères filles, et croyez qu’elle suppléera à ce qui nous manque à toutes de sagesse. La foi donne plus d’intelligence que la vieillesse.

- Quel est d’abord le but de l’éducation ? Plusieurs paragraphes, des redites comme en quelque chose qui tient à cœur, mais une idée essentielle :

Préparer une enfant à tous les devoirs de la vie... St Augustin, que nous devons appeler notre Bienheureux Père, puisque nous suivons sa règle, a dit qu’il n’y avait en ce monde que deux cités : celle de l’amour de soi poussé jusqu’au mépris de Dieu, et celle de l’amour de Dieu poussé jusqu’au mépris de soi ; c’est-à-dire, égoïsme et dévouement, voilà tout le mystère, tout le principe du bien et du mal dans les choses d’ici-bas.

Le but de l'éducation : faire sortir d'une cité pour aider à entrer dans l'autre.

Voilà donc notre but suprême. Vous seriez indignes du saint habit que vous portez et du nom que l'on vous donne, si vous pouviez vous contenter de combattre des défauts extérieurs, de donner des habitudes de piété également extérieure, de préserver une jeune fille du mal tant qu'elle serait entre vos mains, de la plier aux apparences et aux idées d'une société plus chrétienne de nom que de fait, d'écarter d'elle enfin tout ce qui pourrait vous attirer le blâme et de lui donner cette enveloppe souple et insignifiante que le monde et la famille même préfèrent trop souvent à la franchise d'un caractère plus généreux.

Ailleurs : Notre but n'est pas le temps passé au pensionnat. Le but, c'est qu'une fois rentrées dans le monde, elles soient des femmes chrétiennes, capables de porter les pensées, les sentiments, les habitudes chrétiennes dans l'intérieur d'une famille. (Instruction de Chapitre, 20 juillet 1879)

- À propos de **la famille**, une précision : la famille à fonder, et la famille d'où l'on vient.

Quand je dis que la famille s'en contente trop souvent, je ne veux pas parler de la famille que la jeune fille est appelée à fonder elle-même en devenant mère. Pour cette famille-là, elle ne saurait avoir trop de qualités sérieuses, et les habitudes factices y sont bientôt à court ; mais la famille qui vous a confié l'enfant préférera souvent les défauts qui facilitent un mariage aux vertus qui en assurent le bonheur ; et elle ne sera peut-être pas fâchée de trouver dans une jeune fille une sagesse d'égoïsme assez précoce pour calculer sans erreur et surtout sans générosité toutes les chances d'ambition et de vanité de son établissement dans le monde.

Ceci est un point important, connu d'expérience :

J'aurai lieu de revenir sur ce point, et je vous dirai franchement tout ce que j'en sais ; mais croyez-moi en attendant, j'ai l'expérience positive de ce que je vous dis. Quand il s'agit de former un cœur dévoué au bien, généreusement chrétien, les enseignements de la famille n'y mettent pas moins d'obstacles que l'égoïsme naturel. Plût à Dieu que ces enseignements n'en missent pas même aux vertus les plus indispensables chez une femme.

- Quel type d'**élèves** dans nos pensionnats ? Celles qui viendraient de familles incrédules ?

Après tout, ce sont celles que je vous désirerais le plus, car ce sont celles qui en ont le plus besoin.

Chez les catholiques mêmes :

Vous verrez encore que les femmes croient être dans les familles pour en assurer la fortune, presque jamais l'honneur et la droiture. Elles que le ciel avait faites éducatrices du monde, se font calculatrices d'intérêt, leur ambition pour leurs filles est passée en proverbe.

En résumé :

Il n'y a presque point de famille où toutes les formes de l'égoïsme ne soient réduites à un enseignement pour les filles, avec le culte des apparences, même en fait de religion. Pour les sœurs, que jamais elles n'abandonnent la sainteté des enseignements de Jésus-Christ pour le savoir faire de l'habileté mondaine.

Notre grande ambition :

Qu'amoureuses de la beauté des âmes, nous ayons pour suprême ambition d'élever au moins quelques-unes de nos élèves au-dessus d'elles-mêmes, de leurs défauts ou de ceux de leurs familles pour les faire entrer dans les desseins de

Jésus-Christ... Mais ne trouvez-vous pas triste que je n'ose ne l'espérer que de quelques-unes ? C'est qu'il ne faut pas se faire illusion, nous ne l'obtiendrons jamais de toutes... Et Notre Seigneur lui-même ne l'a obtenu que d'un petit nombre.

Il importe de semer, en laissant le temps faire son oeuvre.

Le dernier but de nos efforts ce n'est donc pas de faire des âmes qui nous sont confiées des religieuses, c'est encore moins de sanctifier les âmes par les pratiques qui nous sanctifient nous-mêmes, mais, c'est, je le redis encore, de tirer le plus possible les âmes de leur égoïsme naturel pour les dévouer sans réserve à l'accomplissement de la volonté de Dieu, selon l'idéal de la femme chrétienne dans le monde.

Quant à la **méthode**, le plus important est l'esprit d'unité.

Savez-vous ce qui est le plus important, le plus difficile et ce qui ne nous sera donné ni par l'étude, ni par l'intelligence mais seulement par la perfection de l'esprit religieux. C'est une unité parfaite dans notre manière avec l'enfant... L'une se rappellera une sévérité qui l'aura blessée dans son enfance... une autre croira que l'on ne peut obtenir l'obéissance qu'avec des manières presque dures,... une autre sera portée à prendre pitié du désordre des enfants, de leurs défauts et de leurs négligences sur tout autre point que celui des études...

En admettant qu'elles eussent toutes raison, ce qui serait difficile puisqu'elles auraient toutes un avis différent, il vaudrait mieux pour l'éducation adopter une manière plus mauvaise que toutes celles-là, mais qui fût uniforme dans toutes les maîtresses.

Ce qui compte, c'est l'avenir,

la connaissance de la vie à laquelle l'enfant est destiné. Il faut savoir ce qui l'attend, ce qu'il aura à faire, afin de se rendre compte de l'inconvénient futur de telles et telles choses qui paraissent dans le moment présent de peu de valeur ; il faut donc connaître le monde et le connaître même par ses méchants côtés...

Savoir aussi que, même si on est dans les meilleures conditions, il y a toujours la liberté de l'enfant, une liberté à éduquer difficilement.

Les **difficultés** auxquelles on s'affronte ne peuvent être résolues que par l'esprit de foi. La clé de l'éducation, c'est l'amour, au-delà de tout autre sentiment. C'est aussi le dernier des **Conseils** lu à travers le texte autographe, son élan et son unique correction :

Au-dessus de l'inconstance éternelle des sentiments humains, vous avez pour ne jamais défaillir la force indéfectible de Jésus-Christ, Celui que rien ne lasse, que rien ne décourage, que rien n'arrête, Celui qui, toujours aimé, est aussi toujours prêt à répandre dans les siens l'effusion de sa divine charité... Quand la nôtre s'épuise, quand notre âme devient presque amère, quand l'ennui, le dégoût semblent nous avoir ôté nos forces, allons à Lui, laissons-le aimer en nous... Il nous apprendra peut-être à ce moment le secret d'un dernier effort par lequel nous vaincrons les défauts de l'enfant. Je dis mal, il nous apprendra bien plus, il nous apprendra qu'aucun de nos efforts ne doit être le dernier, et que le zèle, pas plus que l'amour divin dont il descend, ne dit jamais : C'est assez.



B. ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT HARMONISER CULTURE ET FOI.

Pour soutenir ce zèle, le stimuler, au long des jours, les orientations se précisent. Après les principes généraux qui portent la marque du sérieux et de l'ardeur des commencements, des considérations plus précises.

- ☛ selon les âges : (cf. Vol. VI – N°1512 – sans date, mais probablement avant 1848).

L'éducation doit commencer jeune, ou bien on risque, quand on veut s'en occuper, de la trouver déjà faite et faussée, ou par les bonnes, les parents, ou par les circonstances...

Jusqu'ici, le mobile de l'éducation a été dans la vanité des succès, des éloges, et dans le plaisir des récompenses. Je pense qu'on pourrait remplacer ces moyens mortels par le moyen de l'autorité ; mais comme l'empire d'une volonté sur une autre, du grand sur le petit, du fort sur le faible, ne saurait être que tyrannie, ne s'appuyant que sur la force, j'aimerais que l'on donnât à l'enfant, si jeune qu'il soit, la grande raison, la théorie sublime de l'autorité chrétienne... Je ne pense pas qu'il y ait un enfant arrivé à l'âge de discernement qui ne puisse comprendre ; les idées les plus grandes sont ordinairement les plus claires...

En écho à son enfance et à sa jeunesse :

En tout, je suis un peu partisan de la sévérité dans la première enfance. Cela ne rend nullement la vie plus triste, moins que les essais de ceux qui veulent s'adresser à une sensibilité qui n'est pas encore éveillée. Mais puisqu'il existe des cœurs plus portés aux effusions, je voudrais, au

moment où leur sensibilité s'éveille, inonder leurs cœurs d'une tendresse toute maternelle, et leur apprendre à mettre en Dieu seul leur amour et leur confiance, parce que je crois, d'après ce que j'ai vu du monde, qu'ils n'y pourraient rien trouver qui ne leur fût un sujet de souffrance...

Avec l'âge de la jeune fille, l'enseignement doit changer, ou plutôt la direction des idées... alors, il ne faut pas vouloir comprimer, mais diriger... La jeune fille cherche à sonder son avenir, à s'en créer un, tâchez qu'elle le voie dans les affections saintes et pures de la famille chrétienne...

Et ce conseil de bon sens éclairé, avec le souvenir encore présent de sa mère et une orientation pour les éducatrices :

Je pense qu'il ne faudrait pas, par une réserve mal entendue, lui laisser trop ignorer la vie, jamais elle ne pourra s'en faire des idées si justes ; mais pour tout cela, l'affection, l'attrait, la confiance sont nécessaires, il faut des conversations de mère à fille. Aussi a-t-il fallu de bonne heure commencer à être sa mère tendre et dévouée...

☛ Beaucoup plus tard, un texte placé ici pour la relation des idées.

En mars 1878, monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, qui connaît mère Marie-Eugénie depuis plus de trente ans, lui adresse les épreuves d'un chapitre important pour qu'elle les examine aussi attentivement que possible. Il ajoute :

Veillez y mettre toutes les corrections, additions et suppressions que vous jugerez convenables. Plus vous en mettez, plus je vous serai reconnaissant. Ce chapitre fait partie d'un volume dont j'ai eu, je crois l'honneur de vous dire quelques mots, et que je ne tarderai pas à publier sur l'éducation des filles.

Cette demande reçoit la réponse suivante :

Je suis très heureuse d'avoir lu ce chapitre sur l'âge ingrat. La pensée en est si profondément juste et ce que vous dites du grand remède à y apporter est si beau, si vrai. Élever ces jeunes intelligences à la splendeur intelligible du vrai, comme vous le dites, que cela leur est nécessaire et que cela est éloigné des tendances de l'enseignement actuel où de plus en plus, faute de foi, les professeurs en renom enseignent et décrivent sans jamais remonter à Dieu comme principe et comme fin. La foule des maîtresses les suit dans cette voie et pourvu qu'il n'y ait rien contre la religion, on croit avoir accompli son devoir.

À la constatation de ces lacunes dans l'enseignement, elle ajoute deux remarques :

Je ne me permettrai d'ajouter que deux choses, la première c'est que vu les habitudes du temps présent, j'oserais presque vous demander d'insister sur un point que vous indiquez, la variété dans les occupations et la sobriété des études musicales. Beaucoup de mères tiennent à plusieurs heures de piano par jour plus qu'à toute autre chose. Pour développer leurs filles sous ce rapport, elles les mènent à des concerts le soir, toujours avec de la toilette et pour entendre les admirations mensongères de la mode. Rien de plus propre à les jeter dans le faux que vous signalez si bien comme le danger de cet âge...

Et encore l'expérience personnelle :

Quand je l'ai traversé moi-même, ma bonne mère me faisait partager ses soins de maîtresse de maison, passer des moments de la journée à présider à la distribution du linge, voir que tout soit en ordre, etc... Je crois que c'était assez mal fait, mais quelle satisfaction que cet acte de confiance, quel repos pour la tête après l'étude et quelle bonne manière d'éloigner du rêve. Peut-on proposer de tels moyens aux mères de notre temps ?

La seconde chose, je crois l'avoir expérimentée. C'est que autant à cet âge les enfants sont peu disposées à écouter des sermons, autant elles sont attentives à ce qui se dit devant elles. Et si dans les conversations de la famille on sait faire jaillir quelquefois une parole de foi profonde, si même en leur parlant, à propos des événements de chaque jour, au milieu d'une promenade, à l'improviste, on sait la dire sans la développer ni y insister, cette parole entre et reste souvent pour la vie.

- ☛ **Un texte** qui a toute une histoire (N° 1516). – Classé sans date, repris dans les manuscrits autographes sous forme de notes de brouillon rédigées au verso d'un faire-part de mariage du musicien César Franck, le 22 février 1848 ; son contenu et la confrontation avec d'autres textes permettent de le situer en cette année 1848. En effet, une lettre de mère Marie-Eugénie au père d'Alzon, le 14 avril 1848, expose ceci :

Dès l'avènement du nouveau pouvoir, on est allé lui demander que les communautés fussent soumises aux mêmes inspections que les pensionnats. Mgr ayant réclamé au nom de la spécialité de ces maisons et représenté que le Gouvernement lui-même avait ses inspections à part pour ses maisons spéciales, M. Marrast a accordé à l'archevêque le choix d'inspecteurs ecclésiastiques pour nos maisons. (Vol X – N°1927)

Une lettre de la Mairie de Paris adressée à Mr l'archevêque en date du 13 avril, et signée par le Maire-adjoint, Buchez, précise les modalités de cette inspection. Le curé de St Paul-St Louis est chargé de la nôtre. Il demande à la Supérieure un rapport détaillé sur lequel il fera le sien. Les notes sont donc destinées à ce rapport. L'indication : "La maison est à Chaillot" confirme la datation ; après plusieurs déménagements, la communauté et le pensionnat sont en effet rue de Chaillot depuis 1845.

Le texte comporte plusieurs paragraphes :

- Convenance du local affecté aux élèves

Le pensionnat des dames de l'Assomption n'est présentement que de vingt-cinq élèves. Les classes se tiennent dans deux grandes salles du rez-de-chaussée, dont la hauteur est de 3 m.75 c.

Suivent les autres dimensions de ces deux pièces.

La première contient les élèves de la première classe, formant deux divisions pour une partie des leçons et ne renfermant pourtant en ce moment que huit élèves.

La deuxième pièce contient la deuxième et la troisième classes ; la deuxième classe a en ce moment onze élèves, la troisième, six.

Le jardin de trois arpents (et les jardins avoisinants), l'espace sablé pour les jeux des enfants, le réfectoire de 6 m. de long sur 4,50 de large, les deux dortoirs, le nombre de lits, le chauffage, les meubles pour la toilette et les salles à cet effet, le cabinet de bains à l'entresol, les deux infirmeries, pour l'été et pour l'hiver : tout est minutieusement présenté.

- Conditions hygiéniques

Nourriture, très saine et très simple ; petit déjeuner à 7 h.1/2, dîner à 11 h.1/2, goûter à 3 h., souper à 6 h.1/2.

Lever à 6 h.1/4, coucher à 8 h. pour les plus petites, à 9 h. pour les autres. Trois heures de récréation par jour. Le médecin, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, – ou les médecins de familles ; une sœur chargée de la santé et des régimes des enfants. L'air et les conditions de salubrité de ce quartier de Chaillot.

- Soins dont les élèves font l'objet

Les enfants sont l'objet d'une surveillance constante ; elles ont toujours près d'elles une religieuse et souvent plusieurs. La maison contient en effet dix-huit religieuses, toutes jeunes, et à part quelques-unes consacrées aux emplois de la maison, toutes partagent leur temps entre les soins des enfants et les études propres à faire d'elles de bonnes et habiles maîtresses... La direction morale des enfants est confiée surtout à la première maîtresse dont la chambre est toujours ouverte aux élèves qui auraient un conseil à lui demander, une faute, une plainte ou un chagrin à lui confier. Soit que l'enfant vienne d'elle-même, soit que la première maîtresse la fasse demander, on ne laisse pas passer 15 jours sans avoir avec chacune des enfants une conversation toute maternelle... C'est dans ces rapports tout maternels que se trouve le plus grand moyen d'action sur tous les caractères.

L'association dans le bien est encore un des moyens les plus puissants sur les élèves. *Ainsi cinq ou six enfants du même âge prenant en commun de bonnes résolutions, quelquefois aussi une plus grande se mettant à la tête de quelques petites, et se réunissant tous les huit jours devant la maîtresse pour se retremper dans leurs efforts, ont souvent amené de grandes améliorations dans les caractères et la conduite.*

Un autre type d'association est présenté, dans une lettre antérieure, au père d'Alzon – février 1847 :

Nous avons formé une association dont je vois les conseillères. Les élèves ont d'abord toutes donné leurs voix sur celles qu'elles jugeaient, par leur charité et leur sagesse, dignes de faire partie de l'association, assez pieuses pour attirer les bénédictions de Dieu, et nous ajoutons : laborieuses pour travailler pour les pauvres.

Toute enfant repoussée ne donne plus sa voix, et je vous assure qu'elles ont été sévères. Après cela, elles ont élu leurs conseillères et la trésorière. Tous les quinze jours, on leur rend compte du bien à faire, de l'état des familles adoptées. On peut recevoir par vote de nouvelles associées, mais seulement après avoir vu leurs livres de compte bien tenus et dans lesquels il n'y ait pas, ou fort peu, de dépenses inutiles et égoïstes.

Ce n'est que toutes les six semaines que l'on fait des admissions, d'aspirante d'abord, puis d'associée, car il faut compliquer les rouages pour intéresser les enfants. Il y a aussi un certain avantage à les forcer à faire des comptes-rendus publics, à les charger de faire les discours qui doivent exciter la charité des autres, etc. (Vol IX – N° 1813).

- Les notes

Pour l'extérieur, tout devoir, toute leçon, toute étude, est l'objet d'une note : bien, très bien, passable, mal, très mal. Celles de ces notes qui tombent sur la conduite sont regardées comme beaucoup plus graves. On donne en outre des notes spéciales de bavardage, de désordre, d'impertinence, etc... avec cette remarque : Toutefois les notes d'impertinence sont très rares ; elles ne sont guère méritées que par de nouvelles élèves ; cette faute est l'objet d'un grand blâme de la part de leurs compagnes.

Le relevé des notes est lu chaque semaine au pensionnat, devant la Supérieure, à qui on rend compte en même temps de la conduite de chaque élève dans la semaine et qui leur adresse à chacune ses blâmes ou ses témoignages de satisfaction. Toutes celles qui n'ont pas de mauvaise note à la conduite, et qui peuvent racheter par des exemptions celles qu'elles auraient aux devoirs, s'il y en a, obtiennent en récompense une rosette qu'elles portent à la poitrine.

Un prêtre, aumônier de la maison, est chargé de l'instruction religieuse et de la direction des élèves. Les maîtresses y ajoutent des instructions familières.

- Enseignement

L'enseignement donné dans la maison et exclusivement confié aux religieuses, comprend la lecture, l'écriture, l'histoire sainte, la grammaire française, l'arithmétique, l'histoire de France, l'histoire d'Angleterre, l'histoire de l'Église, l'histoire générale ancienne et moderne, la géographie, la cosmographie, la littérature, les éléments de physique et d'histoire naturelle, l'anglais, l'allemand, le latin, si les parents le demandent, la musique et le dessin.

Vu le petit nombre des élèves, tous ces cours ne sont pas actuellement professés dans la maison, ainsi la première division, composée d'élèves encore jeunes et dont l'éducation ne peut être achevée cette année, n'apprendra la physique que l'année prochaine.

L'enseignement présente en général dans cette maison un caractère particulier, tous les cours étant combinés non seulement pour placer dans la mémoire de l'enfant un certain nombre de faits, mais surtout pour développer son intelligence, son jugement et sa moralité à propos de toutes les connaissances qu'on lui fait acquérir.

Pour en rendre compte, nous diviserons donc les connaissances purement techniques et qui sont là ce qu'elles sont partout, de celles pour lesquelles quelques efforts particuliers ont été faits.

- *Parmi les premières, **la lecture**, enseignée aux jeunes enfants, et à partir de la seconde classe, ce qu'on appelle lecture perfectionnée ;*

- ***l'écriture**, objet d'une grande application de la part des élèves ;*

- ***l'arithmétique**, enseignée d'après la méthode suivie aux examens de l'Hôtel de Ville, et renfermée dans plusieurs ouvrages récents, notamment ceux de M. Dumonchel. L'enseignement comprend : la numération, des opérations et problèmes sur les quatre règles, avec leurs preuves, – les fractions, les règles de trois et de société, le système métrique et la connaissance des nouvelles mesures.*

- ***la géographie et la cosmographie**, enseignées d'après la méthode de Cortambert. Les enfants dessinent les cartes de chaque pays, et même, pour la France, de chaque province divisée en départements. On leur enseigne surtout la géographie moderne, physique et politique. Elles n'ont que des notions générales de géographie ancienne. On leur fait bien connaître les souvenirs remarquables qui s'attachent à chacun des lieux qu'elles nomment.*

Toutes les autres leçons ont été l'objet d'un travail particulier de la part des maîtresses, qui, ne trouvant presque point de livres dont elles fussent satisfaites au point de vue pédagogique, moral et chrétien, ont dû refaire la plupart des cours dont elles se servent.

C'est ici qu'il faut mentionner l'énorme travail de la première maîtresse des études, sœur Marie-Augustine, Anastasie Bévier, nommée au soir de la fondation. Une caisse de laborieux manuscrits qui ont donné lieu à de nombreux cahiers d'histoire générale, d'histoire de l'Église, de littérature.

Le texte continue :

- ***Le français** est enseigné depuis trois ans d'après la méthode du père Girard, modifiée dans le sens de l'enseignement de la maison.*

- ***L'histoire** est enseignée dans la gradation suivante : histoire Sainte et histoire de France.*

Dès que les élèves sont un peu plus avancées, elles commencent deux cours simultanés d'histoire de France et

d'histoire d'Angleterre. Elles en font des extraits et rendent compte de vive voix de ces extraits. Ces cours sont suivis d'un cours d'histoire universelle, ancienne, puis du Moyen-Âge et moderne, avec lequel on fait coïncider l'enseignement de l'histoire de l'Église. Dans toutes ces leçons, on s'attache à faire porter aux élèves un jugement chrétien sur les hommes et les faits, [...] à fortifier leur foi, et à leur faire aimer cette Église qui a tant fait pour les hommes et bien plus encore pour les femmes.

*- **L'enseignement de la littérature** renferme les notions de goût propres à former le style, les compositions littéraires et l'histoire même de la littérature, divisée en littérature ancienne, littérature sacrée, littérature moderne et littérature étrangère. Les élèves réussissent moins bien dans les compositions, peut-être à cause de la jeunesse de celles que renferme actuellement la maison, que dans les cours d'histoire littéraire, où elles ont reçu les principes d'un goût pur, et où elles semblent convaincues qu'il n'y a de véritable beau en littérature que dans ce qui élève l'âme, loin de l'abaisser et de la flétrir.*

*- **L'histoire naturelle** est jusqu'ici le plus faible de ces enseignements. Cependant, les élèves savent assez bien les éléments de la botanique et de la zoologie, et analysent bien une plante ou une fleur. Ces connaissances doivent être développées dans la suite de leur éducation, surtout pour donner à ces jeunes filles cet amour des œuvres de Dieu qui se reporte vers leur Créateur.*

*- **L'allemand et l'anglais** sont enseignés par des religieuses anglaises et allemandes, d'après la méthode de Robertson et celle de Ollendorf. Tous les jours, outre la leçon, les élèves parlent familièrement une de ces deux langues avec la Maîtresse, pendant le travail à l'aiguille.*

*Des religieuses enseignent aussi le **dessin et la musique**, mais les professeurs du dehors sont également admis, sous*

la surveillance des religieuses, à donner dans les parloirs les leçons d'agrément et de langues étrangères.

Tous les travaux à l'aiguille sont enseignés aux enfants pendant une heure chaque jour.

Il serait peut-être intéressant de mentionner ici une réflexion antérieure à propos des cours de **danse**. En décembre 1842, un an après l'arrivée des premières élèves, mère Marie-Eugénie écrit au père d'Alzon :

Je suis en perplexité depuis que nous avons des élèves de savoir quel système adopter pour les leçons de danse. Je crains de juger avec l'esprit du monde quand je ne puis m'imaginer qu'on s'en passe. Il est sûr d'un autre côté que les parents jugeront pour la plupart que la chose est plus nécessaire encore qu'elle ne paraît. Déjà l'on nous en demande pour les enfants que nous avons. Les couvents ont sur ce point divers usages : le Sacré-Cœur... l'Abbaye-aux-Bois... la Visitation...

Je n'ose pas trop consulter nos supérieurs là-dessus parce que je les crois assez craintifs et étroits sur ces sortes de choses, et qu'ils ne connaissent pas du tout le monde. M. Gaume, par exemple, l'ignore extrêmement. Si cependant on doit se faire conscience d'apprendre une chose que tant de confesseurs défendent, nous ne le ferons pas ; dites-moi votre opinion.

Faire danser les enfants entre elles aux grandes récréations, telles que la sainte Catherine, et même dans les grandes soirées d'hiver quand elles n'ont pas pu faire d'exercice au-dehors, c'est encore la même question. En Angleterre on le faisait sans cesse au couvent, et même les pensionnaires valsaient. Tout cela me paraît très innocent, en quoi j'ai peut-être tort, et cela donne plus d'aisance aux jeunes filles. Mais j'ai tant aimé la danse que peut-être j'en juge encore par mon ancienne habitude. (Vol VII – N°1567)



☛ Au-delà du texte pour un compte-rendu officiel, des **principes d'enseignement**, rédigés par la fondatrice, partagés par la directrice des études en ses cahiers et en ses cours, suivis par les diverses maîtresses. Ces principes semblent avoir été écrits à l'intention de Mgr Dupanloup, désireux de connaître le plan des études et la manière dont il est compris.

Dans l'**Introduction aux Constitutions**, l'abbé Combalot remarquait :

Dans les pensionnats où sont élevées les jeunes personnes à qui on veut donner aujourd'hui une instruction étendue et développée, on leur parle religion, histoire, philosophie, géographie, littérature, peinture, musique, dessin, science, etc ; mais on ne leur fait jamais voir le principe des choses : tout est brisé, divisé, éparpillé à travers leur intelligence.

Nomenclatures, analyses, abrégés encyclopédiques, sont-ils suffisants pour une véritable instruction, et une instruction chrétienne ? [...] Chez vous, le catholicisme, placé en tête de l'éducation, doit en pénétrer tout l'ensemble et toutes les parties.

Ces pensées sont celles de mère Marie-Eugénie :

Notre vocation est de servir les âmes. Dans toutes nos leçons, comme dans tous nos rapports, avoir toujours en vue l'âme d'une enfant, ne lui donner jamais d'autres pensées que celles de Notre Seigneur Jésus-Christ, développer la foi, l'amour de l'Église, l'amour de la pureté, la raison chrétienne.

Quelques orientations précises pour les diverses matières :

- **La langue française.** – *Corrélation étroite de la pensée et de la parole. – Importance de donner aux enfants un langage pur, simple et juste. – Soins à apporter dès le premier âge à développer le jugement à propos de l'enseignement de la langue. – Plus tard, dans les leçons de*

style, chercher à faire exprimer des pensées justes et chrétiennes, sous une forme simple et pure, écarter des sujets de composition ce qui s'adresse à l'imagination et ce qui ne rentre pas dans le cadre de sentiments et d'actions d'une vie tout ordinaire et cachée.

- **Calcul.** – *Que le motif en soit chrétien : être en état de régler ses comptes, sa maison, parce que c'est un devoir et que les pauvres en profitent. – Pouvoir au besoin, par des connaissances plus étendues à cet égard, se rendre utile dans la comptabilité, dans les affaires, dans la famille.*

- **Géographie.** – *Montrer en quoi consiste la grandeur d'un peuple, sa supériorité ; où sont les vrais progrès de la civilisation.*

- **Histoire.** – *C'est, après l'enseignement religieux, l'étude où l'esprit des jeunes filles peut recevoir le plus de notions générales. Pour l'histoire ancienne, se servir du point de vue de Bossuet [...] à partir de Jésus-Christ, action de l'Église sur le monde, sur chaque peuple en particulier. Faire ressortir les grands caractères qu'elle a formés. Tâcher de caractériser chaque siècle au point de vue de ses grands rois, de ses grands saints, de ses grands docteurs et de ses œuvres de foi et de dévouement. Ne pas trop multiplier les faits, donner des idées générales applicables plus tard à d'autres faits.*

- **Histoire de l'Église.** – *Enseignée avec soin et complétant par l'histoire des hérésies et des conciles une instruction religieuse solide.*

- **Histoire de la Littérature.** – *Apprendre aux enfants tout ce qui est vrai, sous une forme noble et pure. Leur inspirer le mépris de ce qui abaisse l'âme, des fausses beautés, des choses dangereuses, de mauvais goût.*

- **Sciences naturelles.** – *On leur enseigne aussi l'histoire naturelle, les éléments de physique, de botanique, de géologie, etc... en y mettant une grande prudence, en*

tâchant de rester dans le même esprit et de leur montrer Dieu dans ses œuvres.

- L'instruction religieuse est le point culminant de l'enseignement chrétien. Les religieuses tâchent d'y trouver le développement le plus élevé de l'intelligence de leurs élèves, de les instruire solidement et de suppléer par cet enseignement à des notions de philosophie qui n'entrent pas présentement dans notre cadre.

Le livre de piété est le *Manuel du chrétien*, comprenant l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ et les Psaumes.

Les leçons de philosophie sont entrées dans le programme par la suite, à une date qu'il n'est pas possible de fixer, mais au XIX^e siècle assurément.

☛ *Élèves, divisions, programmes.*

En avril 1848, vingt-cinq élèves sont donc mentionnées. À cette date, environ cinquante-cinq semblent avoir été inscrites depuis 1841/42. Ce qui frappe, au parcours du registre, c'est le peu de temps passé au pensionnat, qu'il s'agisse de petites, de moyennes ou d'âînées. Rares sont celles qui suivent le cours complet des études.

Les premiers horaires, manuscrits, portent la trace de modifications, année après année. Un programme imprimé, beaucoup plus tardif indique la formation de cours, selon les âges, de 6 à 18 ans, et les temps des classes qui leur correspondent. La répartition et la progression des leçons pourraient donner lieu à une autre étude que celle-ci.

Dès le début, sont rédigés des prospectus de présentation de l'établissement et de son projet éducatif, avec les détails de trousseau, d'uniforme, le prix des leçons et de la pension, le règlement des études et des sorties. C'est ainsi que nous pouvons parcourir les feuilles concernant les diverses maisons de Paris, du

premier pensionnat à celui de Chaillot, dont il vient d'être question, et à celui d'Auteuil : 17 et 25 rue de l'Assomption, où la Maison-Mère est établie en 1857.

[Cf. Annexe 2, le début de ce projet].

En 1876, le pensionnat de Paris est complété par un externat, qui se fixe, en 1882, rue de Lübeck.

Pour les pensions d'Angleterre ou d'Espagne, établies au XIX^e siècle, il existe le même genre de prospectus, adapté au pays, mais dont la première partie exprime toujours les mêmes orientations générales.

- Enfin, des **notes de conversation** résument ce qu'est pour la fondatrice *l'esprit de l'Assomption*. À la question : *Qu'est-ce que vous enseignez ?* – elle répond :

Nous enseignons ce que l'on apprend dans toutes les maisons d'éducation : histoire, géographie, littérature, sciences, langues, arts d'agrément, etc. ; mais ce n'est pas là ce qui est le propre de notre Institut. Dans ma pensée, l'instruction n'est pas l'important pour une femme. Savoir un peu plus d'une chose ou d'une autre, avoir dans l'esprit certaines choses qu'on a apprises dans un livre et qu'on a casées là, n'est pas, à mon sens, ce qui fait la supériorité d'un esprit sur un autre ; c'est bien plutôt la tournure de cet esprit, sa trempe particulière, le caractère propre qui lui a été donné. Que nos enfants n'aient pas beaucoup d'imagination, ce n'est pas un mal ; ce qui est à désirer, c'est qu'elles aient beaucoup de sérieux dans les pensées et soient fortement convaincues. Elles pourront dans les occurrences de la vie ne pas être toujours fidèles à leurs principes ; mais, plus tard, leurs principes les conduiront à des conclusions raisonnables et chrétiennes dans l'action.

Pour ce qui est des professeurs, les sœurs :

Nous donnons à nos sœurs un assez grand développement d'esprit, afin qu'elles soient capables de communiquer ce développement à leurs élèves et de leur donner une éducation plus forte. Dans le temps, on nous a blâmées de faire apprendre le latin et lire quelques extraits des Pères aux jeunes sœurs. S'il ne s'agissait que de former des maîtresses de grammaire ou de géographie, cela serait en effet peu nécessaire ; mais pour faire ce que nous cherchons dans l'éducation, c'est à dire former dans une âme le caractère chrétien, il faut des connaissances plus étendues, un corps de doctrine, des fondements solides, d'où partir pour les développements.

À ce propos deux remarques : largeur de vue et solidité.

En 1840, les premières Constitutions des Sœurs, inspirées d'autres Congrégations, portaient, au Chapitre des Études, le texte suivant :

Il n'entrera dans la bibliothèque aucun ouvrage réprouvé par l'Index, aucun livre de littérature, poésie, science, qui n'ait été approuvé par le fondateur ou par le vicaire général de l'Évêque. S'il était besoin de consulter un livre porté au catalogue de l'Index, on ne le fera qu'avec l'autorisation de l'Évêque diocésain, et ce livre ne fera jamais partie de la propriété de la communauté.

Les années suivantes, en marge, et en vue d'une nouvelle rédaction, mère Marie-Eugénie note :

Cette règle sera difficile à observer pour les pensionnats. Aujourd'hui, la moitié des livres qui sont dans la bibliothèque sont à l'Index, et n'ont jamais reçu l'approbation de notre Père, qui n'est disposé quelquefois à n'en donner qu'au Catéchisme du Concile de Trente.

Pour nous, nous nous soucions assez peu de nos études ; mais je ne sais comment on pourra exclure d'une éducation développée, toute la littérature anglaise, allemande, et les trois-quarts des livres français les plus connus et même les plus sérieux. Quand j'ai envie de me servir de l'Histoire de Mr Guizot, par exemple, cette règle me donne du scrupule. Cependant, il faudra bien que nous finissions par apprendre l'histoire.

On se souvient de la jeune Anne-Eugénie et de ses lectures... La rédaction suivante sera en partie modifiée, tout en tenant compte des principes...

Cela ne contredit nullement l'impératif de *fondements solides* en spiritualité qui lui fait écrire par ailleurs, à propos de la Foi et de l'amour de la vérité :

Dans la lecture, dans l'étude, il faut chercher le solide. La vie n'est pas assez longue pour lire tous les bons livres ; laissons ceux qui sont douteux. Ou : Il faut se nourrir de lumière pour donner la lumière ; il ne faut jamais se nourrir de l'erreur sous prétexte de combattre l'erreur.



- La conclusion et le résumé de la conversation rapportée plus haut :

L'instruction est ici poussée très loin, mais c'est surtout l'esprit dans lequel elle est donnée qui fait notre éducation. Je n'estime pas du tout cet enseignement de pur savoir, j'estime ce qui élève l'intelligence, ce qui lui imprime un caractère de supériorité dans les conceptions intellectuelles, les sentiments chrétiens. D'autres maisons d'éducation, mêmes religieuses, s'adressent plus à l'imagination, aux facultés affectueuses ; nous, plus à l'intelligence pour la christianiser en la développant, plus à la volonté pour la rendre capable de renoncement et de sacrifice.

Christianiser les intelligences...

En d'autres termes : Harmoniser culture et foi.
Éduquer la volonté,
la rendre capable d'engagement.



C. FAIRE COMPRENDRE L'ESPRIT SOCIAL CHRÉTIEN

De son milieu, incrédule certes, mais ouvert, Anne-Eugénie Milleret, devenue religieuse, tient une pensée sociale : influence de sa mère et exemples de service, relations de son père ; si les conversations jadis entendues dans le salon familial remuaient les doutes de la jeune fille, elles lui avaient cependant parfois montré une orientation. Elle nommera en particulier **Buchez** (1796-1865), fondateur en 1831 du journal *L'Européen*, auteur en 1833 de *L'Introduction à la science de l'histoire* ou *Science du développement de l'humanité* (rééditée en 1842), – en 1838-40 de *L'Essai d'un traité de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*.

Boulland, rédacteur avec Buchez du journal *L'Européen*, dont elle demandera en 1851 une collection, malheureusement introuvable chez les auteurs eux-mêmes.

Lamennais, dont on peut discerner l'influence. Nous avons cité *L'Essai sur l'indifférence en matière de religion* en 1817, l'année de la naissance d'Anne-Eugénie, – elle a treize ans aux jours de *L'Avenir*, en 1830. Et depuis, que de lectures, que de rencontres (jusque dans sa conversion et sa vocation) où s'exprimaient opinions et croyances, éclairées désormais par la lumière de l'Évangile.

Dès sa conversion, nous l'avons vu, elle s'étonne du peu d'engagement de certains catholiques, *si peu d'harmonie entre l'intelligence et le cœur, si peu d'idées puisées dans l'Évangile*, une impossibilité à comprendre les *idées* qui la poussent à l'action.

Les textes sur lesquels s'appuie cette partie sont des textes de jeunesse, entre **1841** et **1845**, aux premières années de la fondation, au début du pensionnat. Ils portent la marque de grands désirs et de déceptions, ils parlent de passion (mot

fréquemment employé) et de désillusions, ils cherchent le chemin d'une action éclairée et soutenue par une grande vision.

En **Juillet 1842**, au père d'Alzon, une confiance sur ses relations, le portrait de Boulland, semble-t-il.

Un singulier, mais très fervent ami que j'ai de par le monde, homme encore jeune, mais sévère, érudit bizarre, ancien Saint-Simonien, Buchézien zélé, prophète de transformations sociales, plus désirables que faciles à réaliser, chrétien sincère aujourd'hui, mais chrétien dont les dévots se scandalisent et qui m'édifie, je l'avoue, plus que les dévots, car tout en lui part d'une nature morale admirable, et à défaut d'expressions rigoureusement théologiques, il a des vertus rigoureusement chrétiennes et une bonne volonté de dévouement qui surpasse ce qu'il en prêche en ses théories, homme avec qui je n'oserais pas trop proclamer ma bonne harmonie... Dans ses théories et discussions je laisse passer l'inexactitude pour m'attacher au fond qui est très chrétien. (Vol. VII – N°1556)

S'agit-il de rencontrer l'abbé Jacquemet, nouveau grand Vicaire à Paris :

Or, que ferai-je ?... Laisserai-je soupçonner quelques idées sociales, quelques tendances énergiques, dans lesquelles renaîtraient tous les reproches de notre origine et qui porteraient tous les esprits avec lesquels nous sommes aujourd'hui au mieux à se tenir en garde contre nous ?

En effet,

C'est une chose étrange : personne ne s'offense d'une bêtise et beaucoup s'effraient de ce qui indique la volonté d'être fortes et d'avoir une action tranchée et positive, même dans notre très petite sphère.

Quand il est question des grandes orientations de la Congrégation :

Pourquoi la raison la plus humaine est-elle toujours la moins blâmée ?

À propos du confesseur, en **1843** :

Il serait difficile, je pense, de trouver un homme plus étonné du mouvement d'idées qui est en moi, et par conséquent, plus étranger à ce mouvement et aux sources où je l'ai puisé. (Vol VII – N°1577)

Enfin, en **1844** :

Vous rappelez-vous que je vous ai dit autrefois que la plupart des catholiques ne me semblaient pas l'être comme moi et que ma foi serait troublée s'il me fallait renoncer à certaines manières de comprendre. (Vol VIII – N°1610)

☛ L'œuvre

En **Juillet 1842**, il est question d'un transfert de lieu du pensionnat (6 élèves de 5 à 11 ans). Mère Marie-Eugénie écrit au père d'Alzon, à Nîmes :

Je ne sais si nous arriverons de sitôt à élever beaucoup d'enfants de la classe dont vous me parlez dans votre dernière lettre... (cette lettre n'existe malheureusement plus). C'est notre désir, mais il faudrait pour cela habiter l'autre rive de la Seine, ce qui ne nous a pas été possible jusqu'à maintenant. Mais nous entrons mille fois dans tout ce que vous dites, et j'irai parfois plus loin que vous. Tant que j'ai beaucoup pensé à ces choses, j'ai cru que les filles de cette classe devaient être préparées à de grands sacrifices, et même à donner l'intelligence du sacrifice à leurs enfants. Car, si d'ici à quelques générations, cette race ne sort pas de son égoïsme et n'apprend à faire des sacrifices, on lui en fera faire de terribles. Enseigner cela, c'est une œuvre colossale à laquelle trop peu de gens travaillent, et dont par conséquent nul ne peut être dispensé dès qu'il le comprend. (Vol VII – N°1555)

La semaine suivante, une longue explication sur l'œuvre :

Notre pensée sur cette œuvre et ses principales règles est fort simple. Nous avons éprouvé que ce que les femmes acquièrent d'instruction est ordinairement tout à fait superficiel, sans utilité par conséquent pour leurs enfants et sans connexion avec leur foi contre laquelle se tournent presque toujours leurs études si elles les prolongent. Nous savions au-delà de ce que nous avons éprouvé que surtout elles ont des idées totalement fausses de leur dignité et de leurs devoirs, ayant honte de faire la moindre chose utile, de s'occuper réellement de leur intérieur et de leurs enfants, se faisant gloire d'être vues, d'être indécement parées, d'attirer des hommages qu'elles repousseraient, si elles savaient combien ils déshonorent, attachant à leur position, à la fortune de leur mari un prix qui va jusqu'à la bassesse ; enfin quoique pieuses, très ignorantes de la nature de leur religion, de toutes ses vérités, de son histoire, de ce qui leur ferait comprendre l'esprit social chrétien. J'ajoute que peu de jeunes filles ont été instruites de la gravité de la vie, de l'importance des moindres démarches au commencement, ont été fortifiées contre ses revers ou ses douleurs et habituées à prendre soin des misères qu'elles ne voient pas, à condescendre quand il ne s'agit que de leur plaisir, à ne jamais plier quand il s'agit de leur devoir.

Pour mettre nos sœurs en état de combattre ces défauts, il leur fallait d'abord une instruction sérieuse...

Bien loin de penser que l'éducation des femmes doit se composer de superficielles, je crois que c'est ce dont elle peut se passer, puisqu'elles sont plus appelées à avoir les avantages de l'instruction que la réputation d'en avoir. Leur grande science, c'est ce qu'on leur apprend le moins : lire, écrire, et parler leur langue avec facilité et simplement. Cette facilité est bien précieuse, on ne saurait croire combien elle arrange les choses dans la vie féminine,

combien elle prête à la gracieuseté, et à cette mission qui, avec l'éducation, me semble tout uniquement la nôtre : à concilier les difficultés, à être, comme disait ma mère d'après Mme de Staël, je crois, à être la ouate qu'on place entre les cristaux pour les empêcher de se briser. Pour que les autres études soient réellement utiles, pour qu'elles relèvent leur dignité morale, il faut que le christianisme les remplisse. (Vol VII – N° 1556)

Il faudrait ici tout un développement sur l'instruction des sœurs complétant les allusions précédentes : des plans d'études, des extraits des premières Constitutions... Il faudrait lire la suite de cette lettre à propos de l'étude du latin, de la prière de l'Office divin, de la lecture des Pères de l'Église.

Notre affaire, ce n'était pas la controverse, mais la foi agissante, la foi dominant le jugement, le goût, comme les affections. C'est là ce qui pour moi distingue nos études ; ce n'est pas d'apprendre plus, je ne sais si cela est, mais c'est d'apprendre tout ce que je viens de dire avant le reste, et de concentrer toutes nos affections sur les vérités chrétiennes, les beautés chrétiennes. Étudier la foi, et conclure de ce qu'elle enseigne à tout ce que l'on a besoin d'enseigner... (N°1556)

À cette même époque, été 1842, du fait des déménagements, les sœurs ont été en contact avec des ouvriers. Toujours au père d'Alzon :

Je vous dirai qu'une des choses sur lesquelles je compte le plus pour conserver à nos sœurs cet esprit d'amour pour les classes ouvrières, ce sont les habitudes de pauvreté pratique.

Évoquant les travaux matériels des sœurs :

Cela nous a donné une fraternité pratique avec les pauvres, qui seule fait comprendre leurs fatigues, leurs peines, et même la légitimité de bien des défauts qu'on leur reproche ; cela nous

fait beaucoup aimer d'eux et je puis dire à ce sujet que je suis de plus en plus émerveillée de la bonté des gens du peuple. Mr Boulland me répétait depuis longtemps, sans me convaincre, qu'il y avait aujourd'hui dans la nature du peuple français une incarnation de charité chrétienne, en dépit de son incrédulité présente. Je vous avoue que j'en ai trouvé quelque chose à l'expérience. Nous avons été six mois ici avec des ouvriers de toute espèce, envoyés par les propriétaires et sur lesquels nous n'avions aucune autorité. Peintres, menuisiers, maçons, etc. tous ont été parfaits avec toutes nos sœurs... Ayez affaire aujourd'hui à un homme du grand monde, vous ne trouverez d'ordinaire en lui que le plus impertinent égoïsme, ou bien une attention qui devient une grave insulte. Chez nos pauvres gens, c'était une autre chose. Je leur ai constamment trouvé un respect de la fatigue et du travail, que je trouve être un sentiment très délicat... Je crois bien que nous ne passions pas près d'eux pour de grandes dames, ils nous trouvaient trop habiles aux ouvrages communs, mais cette habileté était un grand titre de respect ; ils nous racontaient les succès semblables de leurs femmes, de leurs filles et nous étions en somme les meilleurs amis du monde.

Pour juger le mérite d'un pauvre homme qui vingt fois le jour se dérangera de peur de laisser tirer à une femme un seau d'eau d'un puits trop profond, il faut savoir ce que c'est que le poids d'un travail qui dure tout le jour et qui suffit à peine à soutenir la vie. Ceux qui doivent approcher les pauvres ou élever les riches, ont besoin aussi de savoir ce que c'est que cette fatigue, et je désire qu'il y ait toujours ici pour toutes les sœurs occasion de l'éprouver de temps en temps.

Plus loin :

Savoir blanchir, repasser, faire la cuisine, les dortoirs, vernir des meubles, des planchers et mille autres choses plus étranges, c'est science qui passe avant le latin dans notre estime et j'espère que nous communiquerons de ce bon sens pratique à nos petites filles. (N°1557)

Quant à la **visite des pauvres**, *c'est une des choses qui leur font le plus de bien.*

L'exemple de ces patiences si humbles, de ces résignations si dures d'une misère chrétienne, de ce travail continuel d'un enfant pauvre, de sa soumission à des traitements pénibles, de sa reconnaissance pour les moindres soins est comme un germe de reproche pour tous les défauts contraires de l'enfant que nous conduisons.

Au reste, les familles des premières élèves apprécient ce qui est fait pour elles :

On les trouve toutes plus douces, plus condescendantes, meilleures qu'on ne nous les a données. Celles qui viennent maintenant sont bien jeunes, elles entreront dans le même esprit plus facilement encore. (N°1558, août 1842)

Plus tard, lorsqu'on peut lire sur les listes des classes de grands noms de la noblesse française et des enfants de riches familles anglaises, polonaises ou autres, la fondatrice écrit :

Que penser de ces relations ? Nous les laissons venir sans les attirer. Je ne vois pas qu'elles aient fait reculer aucune famille bourgeoise, et nous sommes résolues de tenir la main à ce qu'elles n'atteignent point l'esprit de simplicité de notre pensionnat. (Vol IX – N° 1808, 1847)

☛ **La vie religieuse, Rédemption des captifs**

Dans une lettre de fin décembre **1843**, un commentaire sur les idées de M. de Maistre, relativement à l'expiation, idées auxquelles elle est opposée :

Je sais que ses livres ont sans doute plus contribué qu'aucun à me faire comprendre ce en quoi même j'ose les blâmer ; je sais aussi tout ce qu'il y a à côté pour racheter certains principes.

Elle développe son point de vue :

L'humanité a été rachetée par le sang de Jésus-Christ, il continue à racheter chaque homme, chaque peuple, de son passé coupable, moyennant le douloureux effort de s'arracher soi-même aux habitudes, aux instincts qui naissent de son passé... Pour moi, la peine est seulement le moyen éducateur qui rachète des conséquences de la faute. La grande affaire de la pénitence, c'est de redresser énergiquement les inclinations, de dépouiller violemment l'homme de soi et des restes de son passé, pour le rendre capable de faire le bien.

Par suite, toute pénitence qui n'a pas d'action sur l'avenir n'est pas bonne.

À propos des conséquences sociales de la Rédemption :

Cela vous fera concevoir aussi que j'admets pleinement que tout homme aussi doit être racheté par le sang de Jésus-Christ de la fatalité de sa naissance, que je vois dans la Rédemption une œuvre de délivrance universelle non encore accomplie, et que la vie religieuse est identiquement pour moi aujourd'hui, l'œuvre de la Rédemption des captifs. Je ne fais qu'indiquer. Ces notions me sont si familières, qu'il me semble qu'elles doivent être saisies d'abord.

Toutefois, une explication :

J'expliquerai ce que je veux dire, par racheter les hommes de la fatalité de leur naissance et de la fatalité de leur passé. Je veux dire que les Institutions sociales doivent venir au secours de ceux qui malheureusement naissent hors des conditions qui assurent la liberté morale, de ceux qui ne trouvent pas l'éducation chrétienne dans la famille, ni la liberté d'un état honnête dans la misère... Je veux dire par racheter de la fatalité du passé qu'on doit chrétiennement reconnaître à un homme qui a été coupable la possibilité d'être vertueux, et lui donner les moyens

d'exercer une activité bonne, sous les entraves qui rassurent contre les habitudes et inclinations du passé. Ces entraves font partie de la pénitence qui relève, de la souffrance comme moyen d'éducation. Elles doivent être une force prêtée à cet homme-là même contre les suites de son passé.

Une utopie ? – Oui.

Je sais que je fais une utopie... Et comme je ne connais que les ordres religieux pour la réaliser, non plus que pour donner l'éducation qui assure à tous la liberté morale conquise par le Christ, je suis religieuse et je compare notre vocation à celle de la Rédemption des captifs. Le but des ordres religieux pour moi, c'est de faire atteindre à tous les hommes les derniers effets de la Rédemption. (Vol VII – N°1603, 27 décembre 1843)

☛ **Buchez**

Dans la correspondance presque quotidienne avec le père d'Alzon, la réflexion se poursuit, comme en une conversation jamais achevée. Sur cette question de la peine, de l'expiation, les points de vue sont différents. Cependant,

À cause de mon influence sur nos sœurs, je ne voudrais pas qu'il existât deux mots de moi en dehors de la plus sévère orthodoxie.

Après avoir redéfini sa position, elle explique :

Je vous avouerai tout naïvement que la source de mes idées arrêtées sur ce point n'est pas particulièrement le mysticisme, mais mes anciennes conversations avec Buchez. Sa philosophie vous a ennuyé, je le conçois, mais lisez, si vous le pouvez, son Introduction à la science de l'histoire (2^e édition) et celle aux Sciences naturelles. Je crois que vous y trouverez plus ce qui m'a influencée dans ses conversations. (Vol VIII – N°1607, février 1844)

Buchez, cité plus haut, issu du carbonarisme et de la franc-maçonnerie, adepte de Saint-Simon et de Fourier, à l'écoute du catholicisme, fervent de progrès et de justice, ami de la famille Milleret. Il soutient la jeune fille face à son milieu lorsqu'elle commence à parler de vie religieuse. Médecin, nous le retrouvons proche de la communauté.

Aveu de la source *de pensées auxquelles je tiens*, désir de dire de son correspondant : *Il ne comprend pas, passons*, et combat intérieur :

J'ai été effrayée lorsque je disais si bien : Ils ne comprennent pas, – de la réflexion que tout l'orgueil de M. de La Mennais n'avait pas été autre chose que ce mot-là... Un fait certain, c'est que plus je vais, moins j'ai de sympathie pour les prêtres, ou pour les laïques pieux, je trouve qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne sentent pas. Leur cœur ne bat pour rien de large, et je trouve mille fois plus facile de m'entendre avec un homme du monde et de lui dire mes pensées sans voile.

Et encore :

Il me paraît que j'ai admis les opinions qui exagèrent les conséquences terrestres de la Rédemption (telles sont celles de Buchez) parce qu'elles sont celles qui promettent le plus d'avenir aux opinions, tranchons le mot, aux passions politiques que j'ai éprouvées. Je ne fais pas de politique, mon cher père, ne riez pas de moi, parce que je ne m'étends pas à expliquer par quelle longueur de temps et à quelles conditions je croyais que la réalisation de la volonté de Dieu par la loi de l'Évangile et par la Rédemption était un état social où nul homme n'eût à subir d'autre fatalité que celle de la nature, c'est-à-dire où le principe chrétien tendît à écarter de chacun l'oppression des autres. Je sens que j'exprime mal ma pensée. Si vous l'apercevez au travers, tant mieux. Si vous ne l'apercevez pas, ne vous autorisez pas de mes expressions contre moi. Laissez-moi vous dire que les choses dont je vous

parle remuent toutes les fibres de mon âme. Les quelques mots que je viens de vous dire ont fait vibrer tout mon être.

Elle continue :

Vous brûlerez cette lettre, ainsi je puis vous dire qu'au vrai trois intelligences ont eu sur moi une action génératrice que je ressens encore, ma mère, puis deux hommes pour qui j'ai éprouvé les sentiments dont je vous ai parlé une autre fois. Et quoi qu'il en fût des autres qualités qui pouvaient leur attirer l'affection, il m'est clair que ce que j'aimais en eux avec passion, était la mission sociale que je leur croyais, l'idée dont ils étaient à mes yeux les représentants et les champions. Je suis devenue moins crédule depuis en fait de mission, je n'en accorde pas si facilement ; mais si le même doute me fût venu alors, il les eût déjà dépouillés de leur prestige. Ces deux intelligences me semblent encore avoir été éminentes, ainsi que celle de ma mère ; toutes deux étaient d'une démocratie ardente, non pour les vains détails de la politique du jour où je ne saurais prendre un intérêt sérieux, mais pour l'avenir, la destinée, la noblesse morale de notre pays. Quand je suis venue à Dieu plus tard, leurs idées m'ont donné de la force, et vous l'avouerai-je, je ne pouvais me représenter Notre Seigneur d'une manière qui m'attachât plus fortement à lui que quand je le voyais apportant au monde une loi dont les effets dussent être tels que je n'ai su vous le dire plus haut.

Voilà sa vision du christianisme et le but de son action.

Je suis bien femme, bien attachée à mille choses, mais quand ce but était devant moi, quand je croyais comprendre qu'au travers des temps, cette loi combattue, ce développement toujours semé d'obstacles, même par les chrétiens, demandait les dévouements de quelques-uns pour aider, par l'enseignement, l'annoblissement des âmes, la force, le détachement communiqués aux générations

naissantes, aux réalisations à venir, j'étais le moins femme possible. J'ai aimé passionnément la loi chrétienne tant que je l'ai crue telle. Il est probable que je me suis trompée, mais est-ce ma faute si alors je n'ai plus d'amour. (Vol VIII – N°1610, février-mars 1844)

Quelle ardeur et quelle nostalgie à la fois dans ces lignes... Elle a 23 ans.

☛ Lamennais

Pourtant, elle reste tendue vers une *cité... dont Dieu seul sait par quels moyens elle doit se construire*. En attendant, c'est l'obscurité, mais à travers les ténèbres, sa Foi salue l'aurore qui viendra. Ce qui est et ne peut pas ne pas être : *la régénération terrestre de l'humanité par la parole de Jésus-Christ*, et une humble et persévérante prière.

Hier seulement on m'a apporté les Voix de prison de Monsieur de La Mennais : il y a plus d'une chose, vous le savez bien, qui a fait battre mon cœur à l'ouverture de ce petit volume, mais avec plus de calme. Il n'est pas possible au fond que la régénération terrestre de l'humanité, de sa loi sociale ne doive pas sortir de la parole de Jésus-Christ. Les notions admises et l'esprit des catholiques de nos jours peuvent obscurcir cette certitude à mes yeux, je puis moi-même ne la plus saisir, mais cette pauvreté, cette nuit de mon intelligence, opprimée sous des idées qu'elle repousserait naturellement comme opposées, n'empêche pas que la chose ne soit, et que ma foi ne la salue au travers de mes ténèbres. Il reste sans doute une amertume, c'est qu'alors qu'on ne conçoit plus du tout l'ordre de réalisation du but, l'action devient plus lourde, plus incertaine, plus timide. Mais comme les ouvriers de nos vieilles cathédrales, beaucoup travaillent sans savoir ce qu'ils font à la cité de l'avenir. Il faut accepter ce rôle au besoin, je me le suis dit depuis longtemps, Il y en a même

tant qui y travaillent sans le vouloir, comme les Romains faisaient leurs routes pour les prédicateurs de l'Évangile. Je me suis donc retranchée à répéter souvent à Dieu cette prière qui m'est chère : "Que votre règne arrive". (N°1611, 15 mars 1844)

Évoquant plus tard sa lutte intérieure, *une impétuosité de passion que je ne m'explique pas bien :*

Entre moi et toutes les idées actuelles de Mr de La Mennais, il n'y a pas alors l'épaisseur d'un cheveu... Cependant, je ne lis rien de lui. (N°1621, juin 1844)

Dans un billet de prière, au milieu de bien des intentions, personnelles, communautaires et mondiales : la Pologne, l'Irlande, Madagascar, la Chine, etc... au milieu de noms cités : Chateaubriand, des amis, – cette simple notation : *La Mennais, Victor Hugo, Buchez ... Ils m'ont fait du bien. (Notes Intimes – N° 242/03)*

☛ Une philosophie et une passion

Enfin, le 5 août 1844, toujours au père d'Alzon qui pense lui-même à la fondation des Assomptionnistes :

Depuis que nous avons fondé cette œuvre et depuis surtout que j'ai plus senti par le contact des autres que notre esprit n'était pas du tout celui de tous les religieux et de toutes les religieuses, j'ai désiré avec une ardeur toujours croissante qu'il plût à Dieu de faire fonder dans son Église des Ordres d'hommes d'un esprit semblable, d'une forme même analogue, pour donner aux jeunes hommes chrétiens et surtout aux jeunes prêtres, un caractère plus fort, plus large, plus intelligent, plus chrétien en un sens, et surtout plus noble et plus libre aussi, en un autre sens.

Plus loin :

...Ce qui manque en France évidemment aujourd'hui pour les hommes, ce sont des ordres religieux en rapport avec

les caractères, les esprits, et je dirais même, les forces physiques de notre temps. Si cela manque aux hommes appelés à l'état religieux, l'action de ces ordres ne manque pas moins dans les différentes branches où elle peut s'exercer, mais surtout et spécialement dans l'éducation.

Au fond, que doit apporter l'éducation ? Quel est l'esprit qui doit l'inspirer ?

*Bien entendu, pour vous, comme pour moi, le développement, ce n'est pas la quantité de choses apprises, c'est, si je puis dire ainsi, l'agrandissement de l'intelligence et du caractère dans la possession de la vérité qu'une science plus étendue présente sous plus d'aspects. Je vais me servir d'expressions très impropres, mais je n'ai pas le temps de faire mieux : qu'est-ce qui agrandit le caractère et l'intelligence dans l'étude ; qu'est-ce qui coordonne puissamment toutes les choses apprises, leur sert de but, de lien, de raison : en un sens, c'est une **philosophie**, en un autre, plus large, c'est une **passion**. Mais quelle passion donner aux Religieux : celle de la foi, de l'amour, de la réalisation de la loi du Christ... Diverses dans leur unité, elles ont caractérisé les grands Ordres : l'amour, St François d'Assise, la foi, St Dominique, etc... Une philosophie, ils en ont eue, car remarquez que la plupart des grands ordres sont partis dans leur science de données que j'appelais passion [...] Mais où en suis-je ? Je voulais vous dire que j'étais convaincue que l'on n'arriverait à la véritable supériorité de la science nécessaire aujourd'hui aux catholiques pour triompher, que par la supériorité du caractère imprimé aux maîtres et aux élèves, de la passion qui doit les animer, de la philosophie qui doit les diriger [...]*

Mieux vaut un caractère trempé selon les notions de l'honneur humain et mondain, que celui qui est brisé et n'a aucune trempe ; mieux vaut pour le développement de l'intelligence l'enthousiasme menteur des passions

naturelles et le flambeau d'une philosophie mauvaise que l'absence de tout mouvement dans l'âme et l'étude faite uniquement pour savoir chaque détail l'un après l'autre... Mais quelle ne serait pas la supériorité si ces trois éléments de vie étaient pris à la source de la vie et non dans les citernes rompues dont parle le prophète ; si on trempait les caractères selon la force de l'Évangile ; si on embrasait les âmes pour la vérité de Dieu et pour son règne ; si la Sagesse révélée par le Fils même de Dieu, et la science des rapports de tous les êtres avec lui devenait la philosophie, le principe et la fin des études ? (N°1627, 5 août 1844)

Et la réponse du père d'Alzon :

J'entre tout à fait dans votre manière de voir par rapport à ce que vous appelez la passion et la philosophie des Ordres religieux. Ma passion à moi serait la manifestation de l'Homme-Dieu et la divinisation de l'humanité par Jésus-Christ et ce serait aussi ma philosophie.

☛ **Corrélation entre le message évangélique et les besoins du temps**

Il est intéressant de lire les textes de mère Marie-Eugénie en relevant les mots : *idées, notions, conséquences*. L'un d'entre eux, non daté, mais vraisemblablement de cette année 1844, est caractéristique et résume bien sa pensée :

Je crois sincèrement que le catholicisme est le générateur de mes opinions et qu'elles en sont un développement dans la vie humaine... Si l'on pouvait me prouver qu'il doit produire des conséquences opposées, je les accepterais pour mon compte, (parce qu'il faut rester dans l'ordre de la soumission pour être dans celui de la piété), sans vouloir prêter mon action à réaliser ces conséquences en ce monde... Je vois un ordre de développement et réhabilitation morale nécessaire en ce monde ; j'ai l'intuition parfaite d'une corrélation exacte entre ce besoin

et l'action du catholicisme tel que j'en conçois les notions ; je vois au contraire des effets généraux contradictoires aux biens que je désire dans les notions de beaucoup de catholiques, de tous peut-être, dans la manière dont ils appréhendent les mêmes vérités. Les choses sont si bien enchaînées dans mon esprit que tel principe étant modifié, l'ensemble me semble ne pouvoir réaliser le bien... S'il y a des raisons graves de croire que je me suis trompée, je ne pourrai, je ne voudrai pourtant pas m'appliquer à réaliser ce que je regarde comme funeste... Je crois qu'un peu plus tard on comprendra peut-être comme moi.

Aujourd'hui, encore la prière à Dieu qui ne se trompe pas. Oui, peut-être un jour changera-t-il les cœurs, modifiera-t-il le cours des choses de telle sorte que les gens qui ne me comprennent pas ou me condamnent feront plus tard ce que je désire... (N° 1648)

☛ Au long des années, **le regard sur la société**

Il faudrait suivre le long chemin de l'histoire du XIX^e siècle. Quelques mots seulement autour de la **Révolution de 1848**.

Par sa formation, par ses idées, mère Marie-Eugénie aspire à un changement de gouvernement. En 1848, elle espère en la République ; ses espoirs sont vite déçus. De Paris, elle écrit plusieurs fois par semaine au père d'Alzon, à Nîmes. C'est une véritable chronique des événements nationaux ; on voit vivre les personnes, on découvre les hommes politiques et les partis, on perçoit les opinions des journaux, on participe à bien des événements.

L'auteur de ces lettres : une religieuse d'à peine 30 ans, semi-cloîtrée, comme on dit à l'époque, mais dont le regard et le cœur sont ouverts sur le monde.

Le 21 mars 1848, elle note :

Ce qui se dessine maintenant dans le parti républicain, c'est la différence de ceux pour qui la république n'est et n'a jamais été qu'une forme politique et de ceux qui la veulent transformation sociale. Le beau rôle des catholiques, c'est d'être des seconds, d'être pour le peuple et du peuple, on sent que cela est logique ; le peuple s'incline donc vers eux et dans les mille incidents, c'est en eux qu'il témoigne avoir confiance. (Vol X – N°1922)

Ailleurs :

Je connais depuis trop longtemps mes chers amis les républicains pour ne pas m'être attendue, dès l'abord, à quelque peu de despotisme et d'irrégion de leur part. (N° 1923, 25 mars 1848)

Le même jour, à propos de l'œuvre (cf. plus haut, l'inspection demandée par le gouvernement) :

Personne plus que nous n'a été fondé en vue de cette société de l'avenir dont nos vœux hâtent l'avènement ; tous nos efforts, tous nos enseignements sont en parfaite conformité avec le but national tel qu'on le proclame... Ici, nous sympathisons aux principes... Je n'aurais nul scrupule de nous voir admis comme œuvre nationale. (N° 1923)

De Buchez, maire-adjoint, elle attend qu'il l'aide à établir l'œuvre comme telle.

Celui-ci écrit de la Mairie de Paris, sous la devise : *Liberté, égalité, fraternité* avec la salutation : *Je vous serre la main* ou *Salut et fraternité*.

Les opinions politiques et le projet de société ? – Le 30 mars :

Il y aura pas mal de Buchéziens dans la Chambre, mais quel malheur s'il n'y a pas de purs catholiques sans antécédents nuisibles comme sans préjugés, capables de poursuivre, dans une voie parfaitement orthodoxe, non des formes politiques seulement, des noms propres ou des

affections, non pas même seulement la république, mais dans la république l'idéal d'une société chrétienne. (N°1924)

Encore une expression-clé, un projet que certains traitent d'utopie.

Le 23 mai :

Tout républicains que nous sommes, il faut s'avouer une chose, c'est que les républicains de la veille étaient tous des hommes peu capables, peu pratiques, peu sensés ou de peu de moralité dans la vie privée. (N°1937)

Enfin le 6 juin, avant la mort de Monseigneur Affre le 27 :

Dieu seul est là, pour nous donner ce gouvernement républicain qui serait, comme nous l'avons rêvé, la meilleure forme pour arriver au perfectionnement de la société, à la réalisation la plus grande possible sur la terre des lois de l'Évangile. Sa Providence agit peut-être en usant tous les hommes, en transformant les partis. Des chrétiens seuls aimeront assez le peuple et travailleront pour lui ; malheureusement les chrétiens de l'assemblée, car il y en a beaucoup, ne sont pas assez capables. (N°1944)

En **1852**, après une difficulté de compréhension, un jugement sévère :

Je suis toujours abasourdie quand j'arrive auprès de ces esprits si sagement absurdes que nous avait faits la Restauration, qui sont comme une construction de toute pièce, étrangère à tout, et dont le génie propre est d'éviter tout chemin où le genre humain puisse marcher avec eux. Qu'ils étaient bien faits pour séparer les intelligences de leur société religieuse. (Vol XI – N° 2221)

En **1870-71**, toute une autre correspondance, non moins intéressante : la guerre avec la Prusse, la défaite, l'invasion du pays, la Commune, les divisions intérieures, les perspectives sombres. Et dans les années qui suivent, *l'impiété persistante – le peuple qui ne veut pas encore du Règne de Jésus-Christ – les*

négligences des beaux esprits, le besoin d'un gouvernement chrétien, la nécessité de l'éducation, le projet d'œuvres, etc...

JÉSUS-CHRIST ET L'EXTENSION DE SON RÈGNE

En conclusion, une synthèse de ces réflexions par mère Marie-Eugénie elle-même. Un texte de jeunesse, entre 1841 et 1844, sans doute à l'intention du père Lacordaire.

L'expression de sa foi, son **Credo**.

Pour moi, j'ai peine à entendre appeler la terre un lieu d'exil ; je la regarde comme un lieu de gloire pour Dieu, puisqu'il peut recevoir de nos volontés libres et souffrantes le seul hommage qu'il ne trouve pas en lui-même. Je crois que nous sommes placés ici-bas précisément pour y travailler à l'avènement du règne de notre Père céleste sur nous et sur les autres.

Je crois que Jésus-Christ nous a affranchis du passé par son sacrifice, pour nous laisser libres de travailler à la réalisation de la parole divine qu'il est venu apporter. Je crois que chacun de nous a une mission sur la terre, et que, dès l'abord, il faut faire comprendre aux âmes que le fond du christianisme... n'est pas de nous attacher seulement à chercher par tous les moyens notre béatitude éternelle, mais de nous attacher aussi à chercher en quoi Dieu peut se servir de nous pour la diffusion et la réalisation de son Évangile. Il faut le faire courageusement par les moyens de foi, les pauvres et impuissants moyens que Jésus-Christ a pris, ne s'inquiétant que de faire tout ce à quoi il peut nous avoir destinés, et lui abandonnant tous les succès du temps et de l'éternité.

Concevez-vous la beauté d'une société vraiment chrétienne ? Dieu maître des esprits sous les ombres de la foi, des volontés dans les angoisses de l'épreuve, régnant partout quoique invisible [...] Je suis bien simple et bien hardie de vous parler ainsi ; mais à cette pensée je ne puis me retenir, et ce règne du Christ est peut-être encore plus beau pour moi, plus aimé de mon âme que les tentes d'Israël dont parle le prophète, que la Jérusalem céleste même, où l'on ne peut plus être à Dieu qu'en recevant sa récompense.

Il y en a qui disent : "Belle utopie". Je vous avoue que cette parole me scandalise, parce que je vois que notre Maître a dit : "Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Le Fils de l'homme attirera tout à soi." D'ailleurs, douter que le règne de Jésus-Christ soit le but du monde et qu'il soit bon de s'y dévouer, qui l'oserait ?

Faire connaître Jésus-Christ, libérateur et roi du monde, enseigner que tout est à lui, que, présent en nos âmes par la vie de sa grâce, il veut travailler en chacun de nous à la grande œuvre du règne de Dieu, que chacun de nous entre dans son plan, ou pour prier, ou pour souffrir, ou pour agir, que s'y refuser, sous quelque prétexte que ce soit, c'est quitter le plus grand bien et prendre la voie de l'égoïsme, je vous avoue que c'est là, pour moi, le commencement ainsi que la fin de l'enseignement chrétien.

[...] Que ces idées n'aient été formulées que de nos jours, et peu formulées encore, c'est tout simple ; le besoin n'y était pas, et c'est la marche du dogme chrétien d'être mieux saisi, compris avec plus de plénitude à mesure que la marche des temps complète l'éducation humaine... L'action chrétienne, telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'était pas possible sur la société romaine.

...D'âge en âge le type des saints a changé ; il changera encore, et c'est la raison pour laquelle il faut toujours à l'Église de nouveaux ordres religieux. Quoique je n'aie pas

*toujours compris ces pensées, avec la clarté qui résulte aujourd'hui pour moi de l'effort fait pour les développer en pratique, et plus encore peut-être du fréquent contact de toutes sortes d'idées opposées, elles ont toujours dominé mon christianisme et particulièrement ma vocation religieuse. C'est en les entendant pour la première fois à Notre-Dame que je me suis sentie pressée d'apporter aussi mon grain de poussière dans l'édifice, la goutte de sang de mon sacrifice dans le combat... Du reste notre position n'étant pas d'émettre des doctrines, mais de les réaliser, il me suffit que toutes les conclusions pratiques de ces idées aient été hautement approuvées de tous ceux qui se sont mêlés de nous. Pourvu que l'on approuve la direction des flèches et que l'on trouve que je tire au but, je ne me sens nullement obligée de dire où j'ai fixé mon regard pour obtenir ce succès ; mais il est tout en **Jésus-Christ et à l'extension de son règne.***



De 1839 à 1898, date de la mort de mère Marie-Eugénie,
31 fondations à travers pays et continents :

France	1839
Afrique du Sud	1849 (jusqu'en 1852)
Angleterre	1850
Espagne	1865
Nouvelle Calédonie	1873 (jusqu'en 1876)
Italie	1888
Nicaragua	1892
Philippines	1892
El Salvador	1895



Le 9 Février 1975, lors de la cérémonie de Béatification à Rome,
le Pape Paul VI résumait en deux mots l'orientation de cette vie :

Adorer – Éduquer.

Le 3 juin 2007, à Rome,
le pape Benoît XVI
a proclamé la sainteté
de mère Marie-Eugénie.

☛ **Aujourd'hui**, les Religieuses de l'Assomption, fondées par Anne-Eugénie Milleret, continuent à allier la contemplation et l'éducation dans des secteurs très variés.

Elles puisent leur dynamisme apostolique dans une vie de prière et d'adoration et dans une forte vie communautaire.

Dans le mystère de l'Assomption, elles contemplent la gloire de Dieu qui se déploie à travers la faiblesse d'une créature.



L'amour rend créateur...
Il nous presse d'écouter les appels du monde
et de trouver de nouvelles réponses
pour que nos frères
puissent rencontrer le Christ
de manière vitale.

(Règle de Vie)

Sœur Thérèse-Maylis
archiviste



ANNEXE 1 cf. p. 123

*INTRODUCTION AUX CONSTITUTIONS
des Religieuses de l'Assomption
par l'abbé Combalot – 1839-1840*

SOMMAIRE

*(établi par sœur Jeanne-Marie, archiviste
dans les années 1970)*

AVANT-PROPOS

Effroi devant la tâche – Ce qui rassure

I. ORIGINES DE LA VIE RELIGIEUSE

Vie religieuse aux temps apostoliques – Ordres et Congrégations

Marie type de la femme régénérée

Influence des institutions et des ordres contemplatifs

Sacerdoce de la pénitence et de la prière – Incompréhension du
monde

Grands ordres contemplatifs et congrégations à vœux simples.

Vérité – Charité – Vertu : double foyer en Jésus-Christ et en
Marie

But de la Providence – amour perdu, retrouvé au Calvaire

Rôle des femmes

Charité, signe infaillible de l'Évangile

Prédication évangélique : Jésus, soleil des intelligences

Femmes associées au sacerdoce

Marie, Mère du Souverain Prêtre

II. LE BIEN-FONDÉ D'UNE CONGRÉGATION ENSEIGNANTE

Rôle des Saintes Femmes dans la primitive Église

Mission de la mère chrétienne

Maternité spirituelle – Importance de l'éducation chrétienne

Nécessité dans l'Église de frères et de sœurs pour l'éducation des
« classes indigentes »

Éducation des riches et des pauvres

L'Esprit évangélique et l'esprit du monde

Service des pauvres – préjugés du temps

Nécessité du témoignage d'une vie pauvre

Femmes chrétiennes et femmes mondaines

Corruption des mœurs

Une éducation qui repose sur l'égoïsme, le plaisir des sens,
des idées fausses sur la religion

Dégradation de la vie familiale – Remèdes

Urgence de l'éducation chrétienne des filles

Nouvelles Congrégations

III. RÉPONSES À L'OBJECTION :

ENCORE UNE NOUVELLE CONGRÉGATION

La pluralité des congrégations est nécessaire

Danger du « monopole » de la charité

Carences – Erreurs – Choix possible – Partage des expériences

Moyens et chances – Obstacles – Gages d'espérance

Réponse à l'appel – Mystère de l'Assomption

IV. VERTUS INDISPENSABLES

À UNE RELIGIEUSE DE L'ASSOMPTION

Humilité profonde – Douceur – Obéissance – Simplicité –
Pauvreté

Problème de l'éducation des filles

Mystère social de l'Assomption – Marie comme modèle

Affaissement moral de la femme

La grande nécessité de ce temps

La vertu fondamentale d'une religieuse de l'Assomption
Une éducation qui affranchisse de la tyrannie
des maximes du monde
La pauvreté évangélique
Une révolution fondamentale

V. PENSÉE FONDAMENTALE :

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

Émancipation intellectuelle de la femme
Les salons mondains et leur influence néfaste
Catholicisme et naturalisme
Quelques considérations générales
sur une théologie catholique de l'Enseignement

VI. MOYENS POUR DONNER UN ENSEIGNEMENT VRAIMENT CATHOLIQUE

La Science sacrée et l'étude du latin
La Vulgate, le Bréviaire romain et autres Livres de piété
Le culte liturgique
Péché et grâce – Les Sacrements
Le Pontifical romain
L'alpha et l'Oméga de toute science humaine

VII. SYNTHÈSE

... Ne savoir que la science de Jésus-Christ
Les vertus cachées





Rue de l'Assomption, 17 et 25, à Auteuil (près Passy)

Le but de cette Institution est d'offrir aux parents tout le développement d'instruction que les habitudes du monde réclament aujourd'hui chez les jeunes filles, avec toutes les garanties que présente l'éducation religieuse, et de joindre ainsi des études fortes à une direction profondément chrétienne.

Pour obtenir une entière unité de plan et d'esprit, les Dames de l'Assomption se chargent elles-mêmes de l'enseignement scientifique de toutes les classes, et même des leçons de langues étrangères, lorsque les parents le demandent. Chaque Maîtresse à sa spécialité, et, libre de tout soin du monde, elle peut soutenir son enseignement par des études continuelles, de sorte que les différents cours suivis par les élèves sont aussi complets et aussi développés que les parents peuvent le désirer.

Les Maîtresses chargées des leçons d'anglais et d'allemand sont anglaises et allemandes elles-mêmes. Chaque jour, elles font parler familièrement leur langue aux enfants, de manière à leur faire acquérir sans peine l'usage et la prononciation.

Elles donnent aussi aux élèves étrangères des leçons de grammaire et de littérature dans leur langue, afin de leur procurer à la fois les avantages de l'éducation française et celle de leur pays.

Mais, de tous ces soins donnés à l'instruction, la pensée des Maîtresses s'applique par-dessus tout à l'éducation de la jeune fille ; éclairer son esprit, afin d'attacher plus fortement sa volonté au bien, fortifier sa foi, rendre en toutes choses son intelligence aussi chrétienne que son cœur, la préparer enfin à tous les devoirs qui l'attendent dans le monde, comme fille, femme ou mère chrétienne, selon l'état auquel Dieu la destine ; telle doit être la fin de chaque leçon qu'on lui donne.

Le régime intérieur de la Maison est tout maternel. Le nombre des élèves étant limité, les Religieuses peuvent donner à chacune d'entre elles des soins plus immédiats. Elles s'attachent avant tout à former leur caractère et à leur donner une grande simplicité de goût et d'habitudes. La surveillance est continuelle : les Maîtresses couchent dans les dortoirs et ne laissent jamais les élèves seules.

Le plus grand soin est apporté à tout ce qui peut conserver la santé des enfants : la propreté, la bonne tenue, l'ordre, les précautions nécessaires à la faiblesse de l'âge, les secours et les remèdes réclamés par la délicatesse du tempérament, une nourriture saine, abondante et variée ; en un mot, soit en santé, soit en maladie, toute la vigilance, toute la sollicitude que peut désirer la tendresse maternelle.

On prend soin d'enseigner à l'élève toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, mais surtout ceux qui mettent une jeune fille à même de faire et de raccommoder elle-même tous les objets de sa toilette. Une fois par semaine, les travaux de couture des enfants sont consacrés aux pauvres.

La Maison est située sur la côte de Passy, où les élèves respirent l'air le plus pur. Un parc magnifique sert à leurs récréations et à leurs promenades.

Un bulletin des études et de la conduite des élèves est envoyé aux parents à la fin de chaque trimestre.

Les parents ne peuvent voir leurs enfants que le Mercredi, de trois à cinq heures, et le Dimanche de deux et demie à quatre et demie. Ils sont priés de donner par écrit le nom des personnes qui auraient la permission de les visiter. Les élèves peuvent sortir tous les premiers mercredis du mois, depuis neuf heures et demie du matin jusqu'au lendemain neuf heures et demie du matin ; mais on ne les confie qu'à des personnes expressément désignées par les parents.

Les élèves ne peuvent apporter aucun livre sans une permission particulière de la Supérieure.

On prie les parents d'assigner à leurs enfants une petite rente à toucher chaque mois.

Les lettres adressées aux Religieuses ou aux enfants doivent être affranchies.



TABLE DES MATIÈRES

MARIE-EUGÉNIE ET LE PÈRE D'ALZON
 intuitions communes
 influence réciproque ?

Liminaire	p. 9
Introduction	p. 11
I. À PARTIR D'UNE RENCONTRE	p. 12
. deux visages	p. 15
. les besoins du temps,	
l'œuvre nouvelle des Assomptiades	p. 17
. premiers pas sur une route	p. 19
II. INTUITIONS COMMUNES, INFLUENCE RECIPROQUE ?	p. 23
* Cf. Correspondance 1841-1843	p. 23
. des points de référence	p. 25
. une œuvre, l'éducation	p. 29
Conseils sur l'éducation	p. 31
Autour des Constitutions	p. 33
Le Règne	p. 37
III. VERS LES VŒUX PERPÉTUELS des premières Sœurs : Noël 1844	
VERS LA FONDATION DES ASSOMPTIONNISTES :	
Noël 1845	p. 39
* cf. Correspondance 1844	p. 39
. "une philosophie et une passion"	p. 44
. réflexions sur l'esprit d'une fondation en général .	p. 48
. Noël 1844 : le 4 ^e vœu	p. 52
* cf. Correspondance 1845	
"votre œuvre", "notre œuvre", entraide fraternelle ..	p. 54
. Noël 1845 : les 1 ^{ers} Assomptionnistes	p. 58

POUR UNE SOCIÉTÉ RÉGÉNÉRÉE PAR L'ÉVANGILE
UN PROJET ÉDUCATIF AU 19^e SIÈCLE

Liminaire p. 89
Introduction p. 91

I. ANNE-EUGÉNIE MILLERET

A. LES RACINES

· 1817... société, famille p. 95
· éducation p. 97
 Noël 1829 p. 100
· 1830-1832 p. 101

B. LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

. 1833 à 1836 : l'abbé Lacordaire p. 104
· thème des conférences de 1836 p. 106
· relecture p. 108
· Carême 1837 – l'abbé Combalot p. 110
· deux étapes p. 111

C. PÉRIODE QUI MÛRIT LES INTUITIONS

. mémoire du passé p. 112
· lectures et entourage p. 113
· d'autres travaux p. 116
· regard sur la société et les personnes p. 120

II. UN PROJET ÉDUCATIF

pour une régénération de la société par l'Évangile p. 124

A. PREMIERS TEXTES

 L'Introduction aux Constitutions
 des Religieuses de l'Assomption (abbé Combalot)
 1839-1840 p. 125
 Lettre de mère Marie-Eugénie
 à l'abbé Gros, 1841 p. 134
 Conseils sur l'Éducation, aux premières
 Religieuses de l'Assomption, 1842 p. 136

B. ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT	
HARMONISER CULTURE ET FOI	p. 142
· selon les âges N° 1512	p. 142
· une lettre à monseigneur Dupanloup	p. 143
· un texte de 1848 / N° 1516	p. 145
· des principes d'enseignement	p. 153
· élèves – divisions – programmes	p. 155
· des notes de conversation	p. 156
C. FAIRE COMPRENDRE L'ESPRIT SOCIAL	
CHRÉTIEN	p. 160
· L'œuvre	p. 162
· “La vie religieuse, Rédemption des captifs”	p. 166
· Buchez	p. 168
· Lamennais	p. 171
· Une philosophie et une passion	p. 172
· Corrélation entre le message évangélique et les besoins du temps	p. 174
· Au long des années, regard sur la société ..	p. 175
CONCLUSION :	
Jésus-Christ et l'extension de son Règne	p. 178
Un Credo	p. 178
Des réalisations	p. 181
Aujourd'hui, les Religieuses de l'Assomption ..	p. 182
Annexe 1 Introduction aux Constitutions	
(Sommaire rédigé par sœur Jeanne-Marie)	p. 183
Annexe 2 Présentation du pensionnat d'Auteuil	p. 187



Achévé d'imprimer par
l'Imprimerie Promoprint, 75018 Paris
Dépôt légal : mai 2012